

11^{ème} Année - No. 9

Septembre 1947

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO :

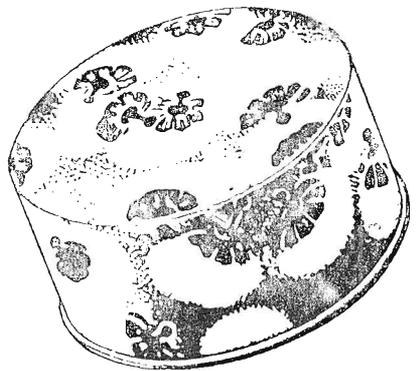
Conférences de
M. Georges Duhamel, de l'Académie Française,
J. R. Fiechter, Dr. Fernand Lotte, Khalil Chéboub,
Raymond Loir.

Articles inédits de
Charles Pichon, Roger Giron,
Maurice Blondel, J. Dupertuis,
le prince Louis de Broglie, de l'Académie Française,
Robert Laulan.



Coty

○ Velours de soie aux lumineux coloris...
la poudre COTY donnera à votre visage
la fraîcheur du printemps.



REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

1, Rue Mash-Hadi (Emad-Eddine, près de la Banque Misr), Le Caire (Egypte).
Tél. 49414 - B.P. 284

Directeur : MARC NAHMAN. — Administrateur : ERNEST DELORO.
Abonnements: un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

11ème ANNÉE — No. 9

Septembre 1947

Problèmes de Civilisation

Sténotypie de la conférence de

M. Georges Duhamel

de l'Académie Française

Donnée, sous les auspices du journal «Le Progrès Egyptien», à l'«Ewart Memorial Hall» du Caire, le 20 janvier 1947, et répétée à la salle des conférences du Lycée Français d'Alexandrie, le 24 janvier 1947.

Mesdames,
Messieurs,

Je vous exposerai, ce soir, quelques-uns des problèmes que pose la civilisation actuelle. Entendez-bien « quelques-uns », cet entretien ne pouvant porter, comme on me l'avait fait dire, sur tous « les Problèmes de civilisation ». Nous n'aurions pas fini d'ici très longtemps.

Il n'est peut-être pas inutile de définir, tout d'abord, le terme dont nous allons nous servir. Ce n'est pas seulement une habitude académique que de définir les mots, c'est aussi faire usage de sagesse. Et je me vois contraint, ici, de vous proposer trois définitions au lieu d'une. Non pas



M. GEORGES DUHAMEL

qu'une seule — « la bonne », penserez-vous — nous fait défaut, mais bien parce que la civilisation est un perpétuel devenir et qu'il convient de serrer au plus près notre sujet.

Ma première définition sera, si vous le voulez bien, la suivante: « La civilisation est l'ensemble des recettes, des préceptes et des méthodes qui permettent à un groupe humain de subsister et de résister aux forces adverses. » Elle est, comme vous le voyez, assez modeste. Nous dirons, pour l'améliorer : « La civilisation est un équilibre intelligent entre les forces de construction et les forces de destruction. »

Cette dernière définition, approfondie, nous mène à formuler celle-ci : « *La civilisation est un état d'équilibre pour les groupes humains et dans lequel les forces de construction l'emportent sur les forces de ruine ; l'ordre, sur le désordre ; et la vie, sur la mort.* »

Vous remarquerez que j'ai dit : pour les groupes humains. Ces trois définitions pourraient en somme, avec quelques modifications, s'appliquer aux groupes animaux. Vous avez tous lu — dans ce pays où on lit tout — les trois beaux ouvrages, intitulés « *Vie des abeilles* », « *Vie des termites* » et « *Vie des fourmis* », publiés par Maurice Maeterlinck. L'auteur y parle souvent de la « *civilisation des abeilles* », par exemple. L'expression est bonne. Et je me souviens d'avoir proposé la même, à mon ami Charles Nicolle, pour les microbes : la civilisation du pneumo-coque, du streptocoque...

Toutefois, il nous faut faire une grande différence entre les civilisations des animaux et celles des hommes, car cette différence est considérable. Quand le petit animal est mis au monde, il sait, en général, — pour les insectes, quand les métamorphoses sont achevées, — tout ce qu'il doit faire. Il a tout reçu, tout est dans son œuf. Tout est, comme diraient les biologistes, dans la germe même.

Au contraire, pour les civilisations humaines rien n'est dans le germe, ou presque rien. L'homme reçoit avec la vie quelques instruments, comme la main, instrument précieux et vraiment admirable, mais pour tout le reste, il doit l'apprendre. Si un petit d'homme, — je pourrais parler comme Kipling dans « *le Livre de la jungle* », — si un petit d'homme se trouvait par hasard abandonné sur une île déserte, il lui faudrait tout reconstituer de cette civilisation. Il n'y a rien dans l'œuf initial qui lui en apporte les principes.

Notre civilisation à nous autres, hommes, est tout entière dans nos traditions, dans nos coutumes et dans nos livres. C'est là une différence radicale entre la civilisation des hommes et celle des animaux.

Il en faudrait faire une autre, capitale, entre la civilisation matérielle et la civilisation morale.

Je suis né en 1884, c'est-à-dire à un moment où la civilisation ne formait qu'un bloc. Personne ne pensait alors qu'elle eût pu être autre chose que le progrès, le bien de l'humanité. Pourtant un homme aussi intelligent que Renan a pu se tromper en annonçant, dans son beau petit livre sur « *l'Avenir de la science* », que cette dernière serait le salut de l'humanité.

Ne croyez pas que dans les critiques que je formulerais contre la civilisation matérielle je me révélerai comme un disciple de Rousseau. Je ne suis pas du tout l'homme chauvin ni l'homme

de la nature. Je conduis ma voiture moi-même, je prends l'avion chaque fois que je dois le prendre. Je ne redoute rien de la civilisation actuelle, sinon que j'en redoute tout. Je sais que l'avion, par exemple, permet des choses admirables quoiqu'il ait probablement, jusqu'à présent, permis beaucoup plus de crimes que de bienfaits.

Pendant la guerre de 1914-18, nous avons été, nous, hommes du XX^{ème} siècle, effrayés en découvrant que la civilisation technique, et, pour tout dire, matérielle, allait peut-être faire à l'humanité autant de mal que de bien. Nous nous en sommes aperçus sur le moment et, aujourd'hui, tout le monde en a pris conscience.

Il m'est alors arrivé d'écrire des ouvrages pour essayer de faire une distinction entre la civilisation matérielle, que je considérais comme objet de défiance, et la civilisation morale, que je chargeais de toutes les bénédictions. Par la suite, j'ai corrigé cette opinion et je me suis aperçu, avec beaucoup d'autres, que les deux civilisations se pénètrent continuellement et que l'on ne peut parler de l'une sans parler de l'autre.

Ainsi d'ailleurs, pour vous le montrer, je vais analyser devant vous quelques-uns des éléments de la civilisation matérielle, — éléments qui, hélas ! font tout aussi partie bien de la notion de guerre, — et vous ne tarderez pas à découvrir que presque tous ont une réplique dans l'ordre symbolique et moral.

* * *

L'autre jour, dans une école du Caire, je regardais, très intéressé, un dessin d'enfant représentant la découverte du feu. Et il avait bien raison, le petit gars, d'y exercer son imagination, car le feu est au principe même de la civilisation. Nous, peuples de l'Europe, plongés dans la seconde guerre mondiale, nous avons manqué de feu, de lumière ; nous en manquons encore parfois maintenant.

Le feu, qui est l'élément essentiel de la civilisation technique, est lié aussi à la civilisation morale, et l'on emploie couramment ce mot au point de vue symbolique. Le « feu », la « chaleur », la « flamme » sont des éléments de vie. Même au XVII^{ème} siècle, le mot « feu » se retrouvait chez les meilleurs auteurs ; Racine, par exemple, l'emploie comme synonyme de l'amour.

La lumière — notion combien attachante ! — est un des éléments fondamentaux de la civilisation. J'ai toujours été étonné de voir, dans ce pays, que les habitants primitifs avaient, pour s'éclairer, des procédés que nous ne connaissons pas, puisque leurs petites lampes à huile n'ont laissé aucune trace de fumée. J'ai même proposé à ceux qui se consacrent à l'étude de l'Antiquité, comme un beau sujet de thèse pour un futur docteur, d'élucider ce point : il en vaut la peine.

La lumière s'est peu modifiée jusqu'au XIX^{ème} siècle. C'est alors que sont apparues ces choses étonnantes que vous voyez autour de nous. La lumière aussi a un sens moral et symbolique. On parlait de « lumière de la France ». On disait encore : « Défendez-vous avec des armes de lumière. »

Le *réceptif* est un autre principe de civilisation. Vous vous souviendrez que le chaudron prenait forme de cadeau chez les héros d'Homère ; ce n'est pas un don étonnant. Il n'y a pas si longtemps, en France, on offrait à un ami un fait-tout ; on pouvait aussi lui offrir une douzaine de verres. C'étaient là des cadeaux agréables, des souvenirs rendus très estimables par les désordres de la guerre qui nous en avaient privés. Vous savez que le rôle du réceptif, du vase, est de servir à recueillir les biens de ce monde ou à les séparer. Il est, de ce fait, un facteur important de civilisation.

Cet objet n'a-t-il pas un sens symbolique et moral ? La réponse à cette question nous est donnée dans les livres sacrés, où la Mère de Dieu est dénommée « Vase de toutes les perfections ». Remémorez-vous aussi les belles strophes dans lesquelles nos poètes se sont servis de ce mot dans un sens purement spirituel.

Je citerai encore le *lien*, parmi les fondements de la civilisation. N'est-il pas important, le lien qui sert à attacher deux objets ensemble ? Nous avons bien failli en France, en 1940, ne pas terminer la moisson faute de pouvoir la gerber. J'ai vu l'autre jour, avec le Dr. Drioton, des cordes merveilleusement tressées venant de l'Ancien Empire et je remarquais que c'était là un indice de civilisation développée.

Le sens moral du lien nous est clairement donné dans les expressions « nouer des liens d'amitié », « unir par les liens du mariage ». On parlait même de « liens entre les peuples ».

Autre fondement considérable de la civilisation matérielle : le tissu, le *textile*, qui a donné à l'homme ses premiers vêtements et ses premières habitations : ses tentes.

Je voudrais ouvrir, ici, une petite parenthèse relative au coton. Je n'en ai jamais vu autant que dans ce pays. Et quand je pense qu'en 1940, pour panser les blessés, il me fallait couper des petits morceaux d'étoffe et les mettre en charpie, cela me fait sentir à quel point le coton est une chose précieuse dans la civilisation matérielle.

Mais revenons-en au textile et tâchons de découvrir son sens symbolique. Pour cela, comparez textile et texte... Qu'est-ce qu'un texte, sinon un grand symbole : la pensée par excellence ?

Disons un mot au sujet de la *conservation des aliments*, qui se retrouve aux assises mêmes de la civilisation, car les peuples ont toujours essayé de mettre en réserve les produits de leur labour. C'est le mirage de l'épargne, qui est une fonction de civilisation, et, dans cette fonction, les hommes ne font qu'imiter les animaux. En effet, quand je regarde, dans la campagne du Delta, passer une caravane de chameaux, je ne puis m'empêcher de penser : « Qu'est la bosse du chameau, sinon sa réserve de graisse pour les mauvais jours, son compte en banque ? » Dans l'Afrique du nord, nous retrouvons une forme d'épargne analogue chez le mouton, qui amasse de la graisse dans sa queue.

Cette tendance à l'épargne, l'homme l'a imitée, non seulement de l'animal, comme je vous le disais tout à l'heure, mais encore des végétaux. Ces derniers, eux aussi, font des réserves de substances nutritives pour les mauvais jours. C'est parfois du sucre, comme pour les carottes ou les betteraves, qu'ils emmagasinent dans leurs racines et qui leur servira pour l'année suivante. Quand je dis : pour l'année suivante, je ne pense pas à l'Égypte dont la richesse agricole permet, comme on me l'a dit, trois récoltes par an !

J'interpréterai le sens symbolique de la conservation par le mot « conservateur ». N'allez pas penser que j'en suis un. Non, je suis définitivement pour le progrès, pour les réformes, mais j'estime qu'il faut conserver ce qui est bon, ce qui est utile.

La *roue*, elle aussi, est un facteur de civilisation. Elle permettait, dans l'Égypte ancienne, de faire glisser les obélisques d'Assouan vers le Nil. Aujourd'hui, à l'atterrissage d'un avion, elle reprend tous ses droits et joue sa partie dans cette dernière réalisation du progrès.

Sans prétendre épuiser cette liste, je la clôture par l'*outil*.

Cet élément de civilisation distingue l'homme de l'animal. Ce dernier, en effet, a ses propres outils, qui font partie de son organisme. On s'en rend compte quand on observe, par exemple, de ces insectes qui travaillent dans le bois. L'homme, lui, dénué sur ce point, s'est créé des instruments de travail étrangers à son corps : les machines, qui mettent en jeu les forces de la nature et qui lui permettent d'accomplir sa besogne plus aisément et mieux.

Cette question de la machine soulève, vous le savez, une foule de problèmes et, particulièrement, celui de l'origine des forces employées. Nous avons vu le sujet se transformer avec une vitesse incroyable. Quand j'étais jeune homme, on en était encore à la machine à vapeur qui, croyait-on, était à l'apogée de la science.

Prenez, par exemple, la force de combustion de la houille qui, très vite, nous a mené à celle de l'explosion des gaz. Cette dernière forme d'énergie, qui semblait indomptable, nous a donné l'auto : modèle de la force bien domptée. Immédiatement après, nous avons vu apparaître l'énergie électrique ; maintenant, nous parlons de force atomique. Elle inspire au monde beaucoup d'inquiétude, à juste raison d'ailleurs. On s'en occupe donc énormément. Le général Delattre de Tassigny, dont j'étais l'hôte aux armées, il y a quelque temps, me disait qu'on avait calculé — car dès qu'on invente une arme, on en invente la cuirasse — que la chaleur provoquée par les désintégrations ne s'exerceait guère à plus de trois mètres de profondeur dans le sol. Par conséquent, avec des portes d'amiante à trois ou quatre mètres sous terre, on s'en tirerait encore une fois. C'est, comme vous le voyez, une vie pleine de promesses!

Je dois dire, pourtant, que cette force nouvelle, qui vraisemblablement sera entre les mains de tous les peuples dans très peu de temps, — n'avons-nous pas vu, par le passé, deux ou trois pays faire, simultanément, les mêmes découvertes ? — ne sera pas seulement une force dangereuse. Nous ne pouvons pas, en effet, oublier que certaines armes ne servent pas toujours et que durant la dernière guerre, cette horrible guerre qui a consterné le monde, on ne s'est pas servi des gaz.

Comme vous le voyez, ces problèmes sont graves. Ils sont si graves qu'il m'est arrivé, il y a déjà vingt ans, pendant la précédente guerre mondiale, — car je me suis donné à ces questions de civilisation depuis que j'en ai découvert l'importance, — d'y consacrer beaucoup de mes ouvrages.

Je proposais, alors, la création d'un Conseil international de la civilisation. Cette idée a fait sourire, à l'époque. Aujourd'hui, pourtant, on vient de créer une Commission internationale de l'énergie atomique, ce qui prouve que confrontés avec certains problèmes graves les peuples tendent à parler au monde. Ce Conseil international de la civilisation n'était pas, je me permettrai de le dire, destiné à faire sourire. L'expérience nous a montré que les nations parviennent à s'entendre quand elles le veulent bien. C'est ainsi que l'on a vu des accords s'établir sur des questions postales, des problèmes de navigation, de météorologie... Ce n'est, hélas ! que devant des problèmes majeurs qu'aucune entente ne devient possible ; mais, alors, les nations n'en veulent vraiment pas.

Il reste, toutefois, qu'un tel Conseil aurait à remplir un rôle qui, à mon avis, est essentiel.

Il devrait tâcher de concilier le travail du savant avec celui du législateur. Les problèmes politiques étant fort nombreux et le travail du législateur se faisant plus lentement que celui de l'homme de science, celui-ci est en avance de deux siècles sur celui-là.

Si un tel Conseil existait, il éviterait qu'une découverte paraissant brusquement dans notre société jette 75 % de nos organismes sociaux à la recherche des moyens d'application immédiats de cette découverte. Il appartiendrait à ce Conseil d'étudier ces problèmes, de faire, par exemple, à un certain moment, ce que j'ai appelé, il y a une vingtaine d'années, la trêve des inventeurs.

Un de mes ouvrages préconisait une telle trêve. Beaucoup d'ingénieurs l'ont très bien compris, d'autres l'ont accueilli avec scepticisme. J'y proposais l'examen sérieux de toute invention récente par toutes les parties intéressées. Cette idée aussi avait sa valeur. Je sais qu'actuellement dans certains pays, en Amérique par exemple, les grands industriels l'appliquent d'eux-mêmes. Ceci est très compréhensible. Supposons, par exemple, un industriel qui a acheté une installation mécanique extrêmement coûteuse qui ne sera amortie qu'après dix ans. Si, au bout de deux ans, on lui offre une invention plus récente qui risque de rendre toute son installation caduque, ceci devient, évidemment, très dangereux pour lui. Il achète alors le brevet proposé et le met sous clé : c'est la trêve des inventeurs.

Je crois que toutes ces idées, qui semblent extraordinaires à leur apparition, méritent d'être examinées. Elles sont l'avenir.

* * *

Cette civilisation si peu méprisable, si compliquée, si grave, cette civilisation, dont nous sommes en même temps les auteurs et les victimes quelquefois, est enseignée, communiquée de l'homme à l'homme par un grand nombre d'organes, qui sont les moyens d'information et les moyens de connaissance.

Vous voyez déjà la différence qui s'établit, et qu'il convient de faire ressortir, entre l'*information* et la *connaissance*. Je vous fais aujourd'hui une conférence très sérieuse et je vous soumetts, ici, des idées considérables, qui méritent d'être considérées. Je vous prie donc de le faire avec moi.

L'information est tout ce qui tend à instruire quelqu'un de ce qu'il doit savoir, en quelque sorte, le jour même : les nouvelles politiques de tous les pays, l'apparition d'une découverte importante dans le monde, la visite d'un savant étranger, tous ces faits relèvent du domaine de l'information. Les organes ordinaires de l'information sont les journaux, les revues et magazines, la radio et le cinéma. Ce dernier

Une leçon de l'Égypte

Les images de la Terre que l'on voit du haut du ciel me semblent rarement frappantes : elle sont par trop étrangères à nos mesures humaines. Je suis souvent intéressé par cette géographie abstraite ; je suis rarement ému. Tout haut, c'est une véritable émotion qui m'a saisi, l'autre jour, en descendant soudain le delta du Nil, après les heures passées du dessus du monde désert. Cette émotion, je ne la devrais pas au sentiment de retrouver l'axe et la verdure, symbole de l'éternel recommencement. Non, ce qui m'a soudain bouleversé, c'est d'apercevoir ainsi, dans un seul regard, ^{en sabbat au sabat} cette Égypte qui est un des lieux saints de la civilisation occidentale.

C'est cette civilisation, avant d'être européenne puis mondiale, a d'abord été niée d'iranienne. Elle s'est formée, lentement, sur les bords du Nil, elle s'est répandue, comme les eaux du grand fleuve, dans la méditerranée orientale. Elle a gagné les îles, la molle Asie, les royaumes d'Europe. Petit à petit, elle a conquis tout ce que Valéry appelait si justement le "continent méditerranéen". Elle a, de là, gagné l'Europe entière, puis, des rives de l'Europe, elle s'est lancée vers les autres continents.

Elle s'est grandement transformée, au long de la prodigieuse aventure. L'Égypte, ^{ou d'Égypte} qui tient une place non médiocre dans l'ancien Testament ~~reste~~ reste étrangère à nos théogonies. Elle est comme toute absente, du moins en apparence, des constructions morales auxquelles tous les peuples de l'Occident ont dévoué leur effort depuis une trentaine de siècles. Mais cette Égypte primitive, pour nous si mystérieuse, si difficile à comprendre, malgré l'admirable effort des savants, elle nous a donné, elle nous donnera longtemps encore une leçon prodigieuse et doit notre société moderne au fait bien sûr de faire, je : elle nous a montré, dès le principe de l'histoire, que, pour l'homme, l'ambition créatrice est d'arracher quelque chose à l'oubli, de laisser, de son être et de son effort, une trace durable.

Nous avons une tendance obstinée à jouer avec les grandes idées, avec les grands mots. Beaucoup d'hommes font, à tout instant, allusion à l'immortalité, à l'éternité. Beaucoup même ne font pas, cette immortalité & l'éternité une distinction bien nette. N'importe ! En employant ces vocables insignifiants, ils expriment, avec plus ou moins de naïveté, la conscience qu'ils ont de s'être perdus et le désir qu'ils ont, aussi, de survivre, ou dans leur personne, ou, plus humblement, dans quelque objet qui serait leur œuvre et ferait vivre leur mémoire.

Sur les belles portes de bois sculptés, qui ferment la salle de l'Académie

nous donnera sûrement des œuvres d'art un jour ou l'autre, mais, pour l'instant, il demeure surtout remarquable comme moyen d'information. Pour ma part, je considère les actualités cinématographiques, quand il m'arrive d'aller au cinéma, une fois tous les deux ans, comme la partie la plus intéressante de la projection.

Je ne vous parlerai pas plus longuement du cinéma et de la radio, en ayant déjà fait la critique dans bon nombre de mes ouvrages. Je vous entretiendrai, aujourd'hui, plus particulièrement de la presse.

Je me rends compte que la presse est une grande conquête de l'humanité et que son rôle est essentiel. Sans les journaux, nous serions complètement égarés, perdus et un peu épouvantés. Mais je me rends compte aussi qu'elle a de grands devoirs : elle doit instruire le public en l'informant. Or, une presse qui entend bien son métier doit suivre certaines règles, ce sont ces règles que je veux examiner avec vous.

Je regrette pour mon compte de voir, dans beaucoup de pays du monde, l'esprit recevoir moins de place que les sports. Je ferai, pourtant, une grande exception pour la presse égyptienne, qui a le grand avantage de consacrer aux choses de l'esprit plus de place que ne le fait celle d'un certain nombre de pays que je ne nommerai pas. On y parle plus volontiers, ici, des sciences, des lettres et des arts.

Chaque fois que la presse, par son action, tentera d'égarer le public, essaiera de lui plaire au lieu de l'instruire, j'estime qu'elle se trompera et qu'elle ira elle-même à sa décadence et à sa perte.

Nous devons signaler, quant à ce dernier point, l'abus des gros titres, des manchettes, que certains pays, telle l'Amérique, rédigent dans un style que personne ne comprend plus. L'abus de la manchette, qui tend à donner au public une analyse succincte de l'article, est une erreur. On sait bien, aujourd'hui, que celui qui achète un journal ne lit pas l'article, il lit la manchette.

J'estime que l'emploi des illustrations donne un certain relief à l'information et peut être, à certains égards, utile même. Mais il ne faudrait pas leur faire tenir trop de place, au détriment du texte. Elles ne remplissent pas le même office que celui-ci. Elles donnent des renseignements intéressants, il est vrai, sur le compte desquels, toutefois, il convient de ne pas se leurrer. Il m'arrive souvent de voir, en dépliant mon journal, un visage et de soudain m'exclamer : « Oh le monstre ! Qui a-t-il assassiné, celui-là ? » Il se trouve que c'est le portrait d'un grand savant, d'un homme politique illustre ou d'un diplomate énergique. L'illustration peut conduire donc à l'erreur. Que de fois n'ai-je pas vu sous

mon portrait le nom d'un monsieur que je ne connaissais pas. Que de fois, par contre, n'ai-je pas vu mon nom sous le portrait d'un monsieur que je n'avais jamais vu. Quelquefois, c'était celui d'un de mes amis, comme ce fut le cas pour le regretté Georges Dumont, à l'occasion de son décès.

Je crois encore que si les journaux veulent tenir leur rang et faire leur devoir, ils ne doivent pas encourager le goût du scandale, le goût du vice et du crime. C'est une lourde erreur. Et quand je vois que l'on consacre deux colonnes et demie pour raconter un crime sensationnel, alors qu'une intéressante communication d'un médecin ou d'un savant ne bénéficie que de trois lignes, je ne puis m'empêcher d'en être étonné.

Je regrette aussi la fragmentation des articles. Le lecteur, qui a eu beaucoup de mal à déplier son journal dans le métro, à Paris, — ce ne doit guère être plus facile dans vos autobus, — est prié de se reporter, après avoir lu une demi-colonne, à la page 4, colonnes 6, 7 et 8. J'ai sondé l'opinion de centaines de personnes quant à ce mode de présentation : nul n'en est satisfait. Certains tournent cette difficulté en lisant à la file les articles qui se suivent en première page, comme ils mangeraient, pêle-mêle, les hors-d'œuvre, le dessert, le civet de lapin : gymnastique combien dangereuse à la compréhension des textes.

J'aborderai enfin la publicité, qui se prête, dans certains cas, à la critique. Je regrette de voir les plus beaux paysages dénaturés par l'annonce publicitaire, et, en feuilletant certaines revues américaines et certains magazines français, d'être dans l'impossibilité de me rendre compte où s'arrête la publicité et où commence le sérieux. Tout en reconnaissant qu'elle a passé dans les coutumes et sans vouloir minimiser son importance, je voudrais qu'elle ait la sagesse de se tenir à sa place.

Les quelques points que je viens de soulever présentent, comme vous le voyez, une certaine gravité puisque, peu à peu, ils risquent de faire perdre au public le goût de l'attention.

La civilisation a mis à notre portée, outre les moyens d'information, certaines formes d'expression différentes : les moyens de connaissance. Tels sont : l'enseignement du maître du haut de sa chaire, le théâtre, le livre.

Le livre est essentiellement un instrument de connaissance. Tel que nous le connaissons, il semble de création récente. Il ne faut pas oublier, pourtant, qu'avant le livre imprimé on connaissait le manuscrit, contemporain d'une vieille civilisation. Vu sous cet aspect, le livre remonte à fort loin.

Comme je vous le disais tout à l'heure, notre civilisation est contenue dans nos livres. Si ceux-ci, détruits par le feu ou dévorés par les termites, par exemple, — comme ça pourrait être le cas au Brésil, — si ceux-ci, dis-je, venaient à disparaître, nous perdriions avec eux nos recettes de vie.

Nos « recettes de vie », — le mot « recette » venant de recevoir, — toutes utiles, varient considérablement quant à l'objet enseigné. Nous avons des livres de recettes de cuisine, d'autres nous donnent la « recette » pour construire des locomotives.

Le livre est donc un instrument important de culture et de civilisation et nécessite un effort personnel de création. Il y a quelque temps, des idées absurdes ont circulé dans les milieux pédagogiques. On parlait d'instruire les enfants avec le cinéma, le disque et la radio. La jeunesse aurait, ainsi, tout appris sans effort. Je me permettrai de faire remarquer que l'on n'apprend rien sans effort. Le labour de la pensée est nécessaire et l'on n'arrive pas à se mettre une idée en tête sans l'avoir écorchée avec une charrue, c'est-à-dire sans le livre : le livre qui est écrit par des Maîtres.

Au contraire des périodiques, et ne présentant pas les mêmes nécessités que la presse, le livre veut durer. Vous vous rappelez la boutade d'un journaliste fameux : « Un journal doit être pensé, écrit, composé, lu et oublié dans la même journée. » Nous avons tous, par contre, conservé précieusement des ouvrages qui remontent, pour certains d'entre eux, à notre enfance. Le livre, en effet, garde toujours sa valeur ; il nous permet de travailler véritablement.

Il est, par excellence, un instrument de choix. Au cinéma, par exemple, on nous sert un repas visuel à prix fixe ; avec un livre, on mange à la carte. Une bibliothèque intelligemment conçue nous permet, en une heure, de consulter vingt grands esprits sur une question donnée.

Le livre, au contraire des arts dynamiques, présente un avantage primordial, celui de la réflexion. Je me souviens toujours de ma mère qui, très âgée, écoutant la radio, disait : « Attendez, attendez, répétez ! » Elle avait bien raison ; mais les arts dynamiques ne se répètent pas, ils avancent toujours. Avec le livre l'on peut revenir sur ses pas ; la lumière, elle aussi, revient sur ses pas : en bon français, cela s'appelle réfléchir.

Le livre, instrument de connaissance admirable, permet, en outre, de lutter contre la décadence de l'attention. La tradition, la tradition orale surtout qui, très vite, déforme tout, ne suffit pas. Le livre permet de conserver le meilleur de ce que j'appellais, tout à l'heure, le texte, c'est-à-dire la parole, la pensée.

Vous avez remarqué qu'il m'est arrivé, tantôt, d'employer l'expression « de culture et de civilisation ». Cette distinction est très importante, beaucoup de peuples ne font pas de différence entre ces deux termes. Le peuple allemand, lui, n'a qu'un mot pour les deux termes, le mot « kultur ». Il emprunte parfois le mot *civilisation* au français, mais il n'en comprend pas très bien le sens.

Tout en faisant partie de la civilisation, la culture n'est pas tout à fait cela. Je connais des gens parfaitement civilisés qui ne sont pas très cultivés, pas très instruits. Le contraire est malheureusement vrai aussi. Nous avons vu, en Allemagne, des savants être barbares.

Je vous rappellerai, ici, la spirituelle définition d'André Gide qui, volontiers, a de ces mots étonnants : « La culture est ce qui reste quand on a tout oublié. » Je conseillerai aux jeunes de n'en rien croire. Elle est charmante, mais dangereuse. Quelques-uns seraient amenés à se dire : « Commençons donc par oublier tout ce que nous avons appris et nous serons alors cultivés. » J'entends bien que le fond d'un flacon vidé de son parfum est encore ce qu'il en reste de mieux. Mais je vous en proposerai une autre, que je considère plus satisfaisante pour la jeunesse, comme pour tous : « *La culture est ce qui nous permet d'aller chercher et trouver les choses où elles sont.* »

L'homme instruit, mais qui ne peut tout savoir, est cultivé quand, dans sa bibliothèque par exemple, il sait mettre la main sur l'ouvrage qui lui sera immédiatement utile.

La culture joue, vous le savez, un grand rôle dans les rapports entre les hommes. Je reviens, pour la troisième fois, dans votre beau pays et, sans qu'il soit besoin de m'adapter, je me retrouve de plain-pied dans votre milieu. Nous parlons le même langage, nous avons les mêmes valeurs de civilisation et de culture. Ce petit trait illustre fort bien le grand bienfait de l'universalité de la culture.

* * *

J'aborderai enfin la civilisation morale dont, tout au long de mon exposé, je n'ai pourtant cessé de vous entretenir à votre insu : la civilisation morale étant continuellement, en principe, soumise à la civilisation matérielle.

Pour que la parole divine, pour que la parole des prophètes voyage, il lui faut du papier, de la colle, de l'encre et tant d'autres produits qui relèvent de la civilisation matérielle.

Un écrivain au travail est lié à deux mille ouvriers qui extraient du charbon du sol, qui abattent des arbres... Ils concourent tous à maintenir en vie l'industrie du papier. Cette

industrie dont les usines dégagent une odeur fétide et qui, ainsi, rappelle l'écrivain au sens de la modestie.

Cet exemple nous montre l'incessante compénétration des civilisations matérielle et morale et, surtout, leur principe essentiel : la continuité.

Pour que la civilisation dure, elle ne doit jamais s'arrêter. Je qualifierai volontiers la civilisation de cyclique. Le cycliste ne peut jamais s'arrêter, il doit toujours pédaler. La civilisation est comparable encore aux phénomènes de la vie qui, eux aussi, ne doivent pas être discontinués un seul instant. Mon cœur doit battre sans trêve, je dois respirer sans cesse. Autrement, c'en est fait de ma vie.

La civilisation morale, la civilisation véritable, repose sur un certain nombre de sagesse, d'idées, de méthodes, de préceptes, dont quelques-uns sont très modestes.

Il n'y a pas de civilisation véritable sans *politesse*. C'est pourquoi les civilisations anciennes se font toujours remarquer par des formes délicates, aiguës même de politesse. Celle-ci est un des fondements de la civilisation morale.

Mais les véritables fondements de cette civilisation sont la *justice* et l'*ordre*. Je tiens à vous rappeler la parole de Goethe, que j'admire mais n'aime pas, qui disait : « J'aime mieux une injustice qu'un désordre. » Voilà une idée qui nous scandalise à nous autres, Français. C'est pourquoi, nous avons, il y a un demi-siècle, mis le monde entier en état de désordre pour réparer une injustice. Nous aimons, nous aussi, l'ordre, mais nous faisons passer la justice en premier.

Autre fondement de civilisation morale : la *charité*. Cette charité que la religion chrétienne, assise de notre civilisation occidentale, enseigne, mais qui appartient aussi à tous les autres formes de civilisation.

Je me souviens d'avoir été frappé, l'autre jour, par le sens étonnant d'un acte vrai de charité. Je voyais des femmes admirables enseigner la lecture et l'écriture à de petits enfants arriérés. Ceci se passait au Lycée Français du Caire, qui consacre certaines classes spéciales à cette bonne œuvre. J'y voyais là un symbole de civilisation. Ce sont des êtres que l'on aurait pu abandonner. Mais non, l'on s'attache à eux, l'on veut leur apprendre quelque chose.

Ce fait, comme tous les actes de civilisation véritable, présente un grand intérêt. A l'opposé, nous avons les Allemands qui, sous prétexte de faire un peuple fort, ont conçu l'absurde idée de supprimer les infirmes et les malades, comme il ressort des renseignements très précis que j'ai eus à ce sujet. Après leur avoir fait subir l'euthanasie, on envoyait aux familles une lettre de condoléances ainsi qu'une petite urne contenant

leurs cendres. C'était très bien organisé en même temps que très stupide. Si l'humanité avait pris cette voie, elle aurait tout aussi bien pu supprimer César, qui était épileptique; Flaubert, Dostoïewski et Maupassant, qui l'étaient aussi; Beethoven, qui était sourd; Mozart et Schubert, qui étaient des malades. Elle aurait dû agir de même avec Pascal et une foule d'autres êtres admirables qui ont fait la grandeur de l'humanité.

Comme vous le voyez, la charité est belle et, de plus, comme tout ce qui est beau, elle est, au fond, très intéressée.

Nous retrouvons encore au principe même de la civilisation la *liberté*. Le sens de la liberté est le sens du respect de la personne humaine. Notion que les Allemands avaient oubliée, ce qui fut le plus grand des crimes qu'ils ont commis durant cette guerre. Quand je pense qu'au Moyen Age il existait des lieux d'asile sacrés et que cette guerre les a déniés à certaines êtres, je ne peux que frémir devant le degré d'abaissement où l'on a tenté de nous amener.

Le *désintéressement* se trouve aussi aux assises de la civilisation morale. Sans lui, on ne peut parler de civilisation véritable. Le désintéressement consiste à accomplir des choses inutiles en apparence. En définitive, elles s'avèrent les plus utiles qui soient au monde.

Dans certaines écoles, on enseigne encore aux jeunes gens les langues mortes. Et ces jeunes gens, pressés par l'avenir, de dire : « Nous ferions mieux d'apprendre la chimie et la physique. » Ces branches sont, sans doute, très utiles, mais elles ne sont pas éternelles, je puis vous l'affirmer.

Quand j'étais jeune, mon père avait appris la chimie, ou son équivalent pour l'époque. J'ai, plus tard, appris la chimie atomique et, maintenant, l'on enseigne la chimie de la désintégration de l'atome. Ainsi, en l'espace d'une vie humaine, j'ai vu trois chimies. Le grec, lui par contre, est éternel, comme le latin. Précisément, parce que les langues mortes constituent une gymnastique gratuites de l'esprit.

Les jeunes gens comprennent très bien le désintéressement quand il s'agit des sports. Chaque matin, ils se mettent en «slip» et font des mouvements inutiles, car ils savent que ces mouvements sont, en fait, des plus utiles, et qu'ils leur feront un bel organisme sain. Je leur dirai donc : « Faites dans vos études une place pour les connaissances inutiles, elles donneront à votre esprit son développement le plus heureux. » Les « humanités » sont à la base d'une certaine forme d'aristocratie intellectuelle vraie et méritée.

On a le sentiment que beaucoup, gâtés peut-être par certains des excès de la presse, que je vous signalais tout à l'heure, ont oublié le sens exact des mots. Je me souviens d'avoir écrit, dans

« le Figaro », un article sur la charité. Beaucoup ont cru que je voulais parler d'un hôpital ; certains autres, que je parlais d'une ville : La Charité-sur-Loire. Ne souriez-pas, c'est, hélas ! vrai. Trop de bateaux portent, aujourd'hui, l'appellation « Liberty », par exemple. J'aurais voulu que l'on gardât à toutes ces notions, — charité, désintéressement, justice, — leur sens réel, leur sens définitif.

Je concluerai cette causerie par quelques mots sur le sentiment du temps perdu. Le véritable temps perdu, celui dont parlait Proust, est le temps gagné, car je nomme ainsi les moments consacrés à la rêverie, c'est-à-dire à la réflexion.

Parfois, au milieu d'un long travail, je me dis que je n'ai rien fait de bon. Je me lève alors et vais me promener une heure dans le jardin. Cette heure perdue se révèle, plus tard, merveilleusement gagnée.

Visitant l'Amérique, je n'ai pu m'empêcher de penser : « Ça va très vite dans ce pays-là ». Ils ont conquis d'abord le sol, puis les richesses naturelles ; ils ont fait de l'argent. Et, actuellement, les descendants de ces grands travailleurs appren-

nent à rêver. Je dis « apprennent », car il faut une vieille civilisation pour savoir profiter de la solitude.

Si vous le permettez, je vous donnerai une petite recette personnelle que je m'efforce sans cesse d'appliquer : « Quelques heures de solitude chaque jour, quelques jours de solitude chaque mois, quelques mois de solitude chaque année » ; grâce à cela, il y a moyen de travailler.

Après avoir étudié, au cours de notre entretien, quelques-uns des éléments de notre civilisation, qui nous inquiète tant, quelle sagesse en tirerons-nous ? Cette civilisation, issue de votre pays, de l'eau du Nil, passant de là à ce que Valéry appelait « le continent méditerranéen », qu'elle a conquis, il convient de ne pas la laisser perdre. Cette civilisation qui, de l'Europe, s'est répandue en Amérique et dans le monde entier, il convient de ne pas la laisser rétrograder. Chacun de nous, à son rang, doit travailler à en faire une grande civilisation terrestre d'où ne sera exclu aucun peuple de bonne volonté, aucun peuple capable d'ajouter son apport à la civilisation de tous.

GEORGES DUHAMEL.

Homage à Georges Duhamel

par M. J. R. Fiechter

Allocution prononcée lors de la réception organisée en l'honneur de M. Georges Duhamel au siège de "l'Atelier", à Alexandrie.

Cher Maître,
Excellences,
Mesdames,
Messieurs,

Vous avez bien voulu honorer, ce soir, « l'Atelier », de votre visite. Qu'il me soit permis, cher Maître, au nom d'un groupement d'artistes et d'amis des Lettres, qui tous, et depuis si longtemps, vous lisent, — donc vous aiment, — de vous exprimer quelques-unes des raisons de notre gratitude et de notre fidèle affection.

Je ne vous les dirai pas toutes. Ce serait trop long, et puis l'affection la plus déférente, elle aussi, a ses mystères. Mais qu'il nous soit permis de laisser parler notre cœur, et, pour mieux solliciter le vôtre, de tenter d'évoquer quelques souve-

nirs communs, puis, faisant appel à vous-même, c'est-à-dire à vos livres, d'emprunter votre voix pour ne pas trop trahir votre œuvre et votre message, et, également (vos amis alexandrins, certes, sont insatiables, mais la gloire, elle aussi, a des rigueurs à nulle autre pareilles) pour ne pas trop décevoir un auditoire venu ici, si nombreux, pour vous entendre, vous, et non pas moi.

Patience donc, et «patience dans l'azur», eût dit Paul Valéry.

C'est donc en janvier 1929 que, sous l'égide des «Amis de l'Art», morts de leur belle mort depuis, — «l'Atelier» a repris, d'ailleurs, quelques-unes de leurs meilleures traditions, — vous débarquiez, vous en souvient-il ? pour la première fois à Alexandrie, accompagné de Mme Duhamel, que nous regrettons de savoir aujourd'hui retenue loin de vous et à qui nous adressons nos vœux et

notre très respectueux souvenir. Votre arrivée — vous en êtes-vous jamais douté? — n'alla pas sans remous, et, à la dernière minute, certain «Voyage de Moscou» risqua fort de rendre incertain le «voyage à Alexandrie». Fort heureusement, cependant, tout s'arrangea pour le mieux, vos conférences furent un triomphe et l'aura rayonnante de votre personnalité, votre calme, votre humour firent fondre comme neige des steppes au soleil d'Égypte jusqu'au souvenir même de ces vaines inquiétudes. Chacun vous fit fête et, d'Alexandrie au Caire, et du Caire au Canal, vous reçûtes l'accueil qui vous était dû, c'est-à-dire l'accueil le plus enthousiaste, le plus sincère et le plus reconnaissant.

A Alexandrie, ce n'est pas dans un «Atelier» de peintres et de sculpteurs que nous vous avions fêté, le 30 janvier, il y a dix-huit ans, mais dans le Studio de la rue Stamboul, où les «Amis de l'Art» avaient élu céans. Le baron Firmin Van den Bosch, un Belge, le plus Français des Arméniens, feu Grégoire Sarkissian, un Français, M. Marcel Fort, et un Suisse qui me ressemblait comme un frère saluèrent, tour à tour, en vous l'homme et l'écrivain et, pour répondre à cet hommage aussi cordial que cosmopolite, vous avez bien voulu, ensuite, nous parler longuement de vos amis de la première heure.

Et puisque aujourd'hui il s'agit presque d'un anniversaire, laissez-nous espérer que, tout à l'heure, vous voudrez bien encore vous ressouvenir avec nous de Créteil et de «l'Abbaye», de Vildrac, de Chennevière et d'Arcos! A leur tour, «les Argonautes», réembarqués des lors pour une Colchide si lointaine qu'ils n'en sont pas encore revenus, vous avaient également convié, à Nouzha, à une agape amicale au cours de laquelle ils daignèrent même vous conférer l'honorariat. Vous deviez revenir «l'an prochain» à Alexandrie.

Dix-huit ans ont passé depuis, sans qu'Alexandrie, elle, ne vous ait revu, — le Caire eut plus de chance. Et depuis, aussi, tant de choses, tant de gens, tant de larmes et tant d'eau auront passé sous le pont Mirabeau et sous le pont Kasr el-Nil. Et jusqu'à cette guerre, que vous aviez si passionnément cherché à prévenir, alors que vous appelez: «*L'union des cœurs purs pour la rédemption du monde malheureux et pour éviter le retour des atrocités de cette aventure monstrueuse et absurde, qui ne peut pas, disiez-vous, qui ne doit pas recommencer*», et la faillite aussi de toute une part de cette civilisation, que vous saviez menacée, — puisque: «*Si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, disiez-vous, elle n'est nulle part!*» Les événements ont été plus forts que la lucidité des uns, que la révolte désespérée des autres! et il a bien fallu constater alors combien vous aviez eu raison et reconnaître avec vous: «*Que les obstacles apportés à la réalisation des plus beaux rêves humains ne tenaient pas seulement aux défauts de l'ordre social, mais aussi, et probablement, surtout aux défauts de la nature humaine.*»

Sur le quai même de la gare, tandis que nous attendions l'express du Caire, — j'entends encore votre voix, — brusquement, vous vous êtes arrêté

et le doigt levé, pour marquer mieux la gravité de vos paroles: «Ah! prenons garde! disiez-vous, il n'y a pas de paix! il n'y a qu'un armistice.»

Et vous êtes reparti, et comme nous le disait Jules Romains à qui nous demandions de vos nouvelles, en 1938: «Duhamel! Il continue!» Eh bien oui! vous avez continué à mener à bien et votre vie et votre œuvre, à nous offrir, — en actes, — un magnifique exemple de labeur, de tranquille courage et de probité. La formule que vous donniez hier à un journaliste de nos amis: «*Rogner les heures de travail afin de mieux orner ses loisirs*», ne complète-t-elle pas fort heureusement celle que, déjà, vous nous proposiez, en faisant dire à Laurent:

«Donner son existence à la recherche de la vérité. C'est une ambition magnifique. Je ne vais pas gaspiller mes forces à batailler contre les ombres, contre les larves et les fantômes. Allons! ouste! au travail!»

Au travail! et même alors que le découragement, insidieusement, nous guette, c'est vous que nous entendrons encore:

«Allons, du calme! Tu sais bien que dans toutes les pensées des hommes il y a mélange du meilleur et du pire. Qu'est-ce qu'un imbécile? Qu'est-ce que c'est qu'un homme intelligent? C'est un gaillard qui dit des sottises comme les autres, mais qui, de temps en temps, exprime une pensée cohérente et juste. De temps en temps, je le répète, et pas plus souvent.»

Je me suis souvent rappelé cet aphorisme d'un des personnages du «Combat contre les ombres».

et en souvient tout particulièrement ce soir, et je serais tranquillisé si je pouvais être assuré d'être moi aussi, de temps en temps et «pas plus souvent», du bon côté de la ligne de démarcation.

Donc Georges Duhamel, l'écrivain, n'a pas cessé, lui, de continuer! C'est fort simple! Il avait derrière lui une quarantaine de volumes en 1929. Il en a trente de plus aujourd'hui.

Et que de fois, durant ces années de guerre, nous sommes-nous demandés ce qu'il était advenu de Duhamel et des siens? Que de fois, notre pensée n'est-elle pas venue les rejoindre et, nous étant refusés à troubler ensuite sa studieuse retraite, comment ne pas nous demander, en apprenant qu'il allait revenir en Égypte, quel Duhamel nous allions retrouver?

Eh bien! tel qu'en lui-même, encore, ses livres nous le livrent, malgré les traverses d'une vie de toute part sollicitée et soumise aux plus redoutables pressions, Duhamel est resté Duhamel. Il n'a jamais rompu avec l'objet essentiel de sa vie. Il n'a rien perdu de son énergie, de sa simplicité. Sa voix est toujours «le violon à la sourdine» qu'il évoque quelque part, son regard est toujours ce regard «scrutateur, plein de rêve et traversé parfois de fugitive mélancolie» qu'il nous a décrit, cet homme, trois fois académicien, est resté modeste, accessible, en dépit de la renommée, du juste sentiment de sa valeur, de la responsabilité

qui lui est assignée et qu'il assume avec dignité, et de lui se dégage toujours cette impression complexe et nuancée de force et de grâce, de souplesse, de courage, *d'équilibre* surtout! Car le père de Salavin, — en dépit de Salavin — *est l'équilibre fait homme!* L'esprit de géométrie, l'esprit de finesse et l'esprit tout court ont réalisé, en son for intérieur, la plus subtile et la plus soutenue des harmonies. Les honneurs officiels, dont il n'avait ni à empêcher ni à hâter la venue, il les a acceptés avec cette courtoisie amène qui le défend des importuns, sachant bien que le bien le plus précieux de son autorité, étant d'un tout autre ordre, ne lui sera pas aliéné.

Après le long confinement que la guerre lui imposa, Monsieur Georges Duhamel est reparti par le vaste monde, non pas en ambassadeur, mais en messager de la France, en défenseur de sa valeur et de sa pérennité. C'est pour porter un nouveau témoignage, c'est pour rallier à elle, à la mission qui lui incombe, les hésitants, les réticents, qu'il a assumé les fatigues de ces longues pérégrinations. Ce mandat, son œuvre, sa vie sont là pour le valider et de là, aussi, la ferveur avec laquelle nous l'avons accueilli.

Ne sommes-nous pas des milliers et des milliers à saluer en l'écrivain de la «Vie des martyrs», de «Civilisations», des «Salavins» et des «Pasquier», de «l'Humaniste et l'automate» aussi bien que des «Positions françaises», un des visages même de la France familière en qui nous retrouvons, en même temps que «la Terre promise», le cœur battant de «la Géographie cordiale de l'Europe».

Il y a plus de dix ans, à un correspondant étranger qui demandait à Martin du Gard de lui indiquer, parmi les contemporains, un ou deux types exemplaires de Français, Martin du Gard répondait sans hésitation: «Duhamel»: ajoutant même «et la famille Duhamel!» Et quand l'écrivain de «Civilisation française» invoque: «*La France! celle qui m'a fait ce que je suis! celle qui m'a tout donné: la langue, la valeur de la civilisation et les raisons sur lesquelles je m'appuie chaque jour pour travailler et pour progresser. J'ai dit, je m'appuie et non je me repose!*» ne nous donne-t-il pas d'un seul coup sa vraie raison d'être des nôtres aujourd'hui. Ah! je sais, d'aucuns s'étonneront un peu de cette passion qui, en 1946, se fait d'autant plus pressante que l'heure est plus confuse et plus douloureuse, et combien j'aime alors, faisant écho à la voix de notre grand Ramuz, entendre un Sir Kenneth Clark apporter son appui au témoignage de Duhamel:

«Notre civilisation humaniste, dit-il, est née en Italie, mais c'est en France qu'elle a vécu, qu'elle a trouvé son climat et nous savons que cet art de vivre repose sur un édifice moral, à la fois complexe et fragile, où s'associent la tolérance, l'amour de la vérité et d'autres qualités qu'on ne trouve pas dans les sociétés primitives.»

Et, d'ailleurs, quand Duhamel dit «La France», il n'excepte personne. Il désigne tous ceux qui aiment la vie dans ce qu'elle a de simple, d'humain, de juste, de fraternel, englobant dans la même estime Descartes et la péche à la ligne, et

dans un même élan d'admiration un beau jardin, un repas bien ordonné et un chef-d'œuvre de Watteau.

Ces valeurs françaises, si merveilleusement humaines, c'est à ceux qui les représentent et les approfondissent de nous rendre par leurs œuvres le goût de la fraternité, de la vérité et de l'espérance!

Duhamel nous l'affirme à nouveau quand il déclare: «*Les circonstances mêmes dictent leur devoir à tous les écrivains et leur imposent leur message. Si l'écrivain n'est pas capable de donner à ceux qui l'écoutent des raisons de vivre et d'espérer, quel que soit son talent, nous dirons qu'il est sans message et nous ne l'écouterons plus!*» et, à l'heure la plus sombre, dans Paris accablé, humilié et sans voix, c'est vous encore qui terminiez un article consacré à la lumière par une oraison fervente: «*Aux trois actes essentiels, écriviez-vous, à toute l'existence humaine, l'acte de foi, l'acte d'espérance et l'acte de charité!*»

Or, cet appel à la lumière, du fond de Paris enténébré, c'est à l'Égypte que vous l'avez dédié et c'est à une image de votre second séjour sur les rives du Nil, — car vous avez tenu à y revenir avec vos deux fils, — que vous avez raccroché votre besoin d'espérer envers et contre tout.

«Lorsque le visiteur des mastabas de la Vallée des Rois, disiez-vous, a cheminé longtemps dans les entrailles du sol, il arrive à des peintures murales dues à des artistes travaillant dans l'obscurité des profondeurs.

«A contempler ces peintures délicates, l'observateur tombe en rêverie. Pour travailler ainsi dans les galeries souterraines, dessiner avec tant de sûreté, choisir les matières colorantes et les appliquer au bon endroit, les artistes de l'ancienne Égypte devaient disposer d'un éclairage non médiocre.

«Il faut croire qu'il était suffisant et qu'il n'engendrait pas de fumée, puisque, dans les endroits non encore pollués par des voyageurs irrespectueux, la voûte des galeries ne porte aucune trace noire.»

Et vous avez conclu:

«Les Égyptiens avaient trouvé leur lumière! A nous, l'ayant retrouvée, améliorée, multipliée et perdue, de la faire pénétrer de la vie temporelle dans notre vie spirituelle, pour l'ennoblir et la purifier, si nous ne voulons pas que le plus grand obscurcissement subsiste dans nos âmes et sur le monde!»

Et cette Égypte que vous aimez, dans l'avion vous y ramenant de Syrie, ne vous suggérait-elle pas, hier encore, une grave leçon?

«Cette Égypte, elle nous donne, avez-vous noté, elle nous donnera longtemps, une leçon prodigieuse et dont notre société moderne aurait bien tort de faire fi: elle nous a montré, dès le principe de l'Histoire, que, pour l'homme, l'ambition essentielle est d'arracher quelque chose à l'oubli, de laisser, de son être et de son effort, une trace durable.»

Et c'est parce que vous savez mieux que personne à quel point toutes les œuvres où se manifeste le génie humain reposent aujourd'hui sur des substrats d'une fragilité terrible que vous vous êtes alors retourné vers ces hommes: «dont nous ne savons presque plus rien, sinon qu'ils ont jeté ces grands défis à la mort.»

Un écrivain de votre lucidité, venu aux lettres par la médecine, se devait de ne pas reculer devant un diagnostic si sévère, si douloureux, soit-il.

Nous le savons bien, les œuvres littéraires, elles aussi, ont leur destin et vous-même, dans cette «Anthologie de la poésie lyrique française», que nous vous devons, vous avez rappelé le jugement hasardeux de Voltaire déclarant au sujet des «Saisons» de Saint-Lambert: «C'est le seul ouvrage de notre siècle qui passera à la postérité.» Et c'est encore... c'est enfin... c'est, en somme, assez décourageant ! Eh bien, cependant, si l'avenir est à Dieu, il est un fait certain et contre lequel rien ne prévaut: il n'est aucun écrivain français d'aujourd'hui qui ait l'audience qui est la vôtre et qui jouisse si pleinement de ce climat de sympathie que vous avez su créer. Votre œuvre, témoignage vivant d'une expérience nourrie de sagesse, d'intelligence et de pitié, méditation d'un homme qui a beaucoup réfléchi, qui a vécu et qui sait au terme de combien d'erreurs, de défaillances et d'abandon il est permis — et aux meilleurs d'entre nous seulement — d'apercevoir quelque chose qui nous éclaire sur le problème de la destinée, votre œuvre continue et continuera à être chère au cœur de ceux qui ne sauraient se satisfaire d'eux-mêmes et d'eux seuls.

Dans votre œuvre, d'une si riche unité, ne serait-ce que dans la «Chronique des Pasquier», où bat la pulsation d'une époque, le lecteur de demain trouvera le témoignage le plus vrai, le plus nuancé, le mieux senti et le mieux exprimé, et, croyez-en l'humble expérience d'un professeur chargé d'un cours de civilisation, c'est dans la «Vie des Pasquier», qui se trouve être, somme toute, aussi bien une étude sociologique et morale que le roman individuel de quelques personnages, que nos étudiants égyptiens apprennent à comprendre le mieux et à aimer le plus la France de nos esprits et de nos cœurs.

Et terminons par une confidence, — la dernière. Dans vos Pasquier, il est deux personnages, deux de vos créatures qui, plus que Laurent ou que Justin, nous demeurent particulièrement proches. C'est la Mère, «cette sainte des petites choses», celle qui incarne le triomphe des puissances du cœur, le meilleur de la tendresse et de l'abnégation, cet héroïsme maternel, l'héroïsme quotidien de la femme qui maintient la famille par

sa vertu aussi discrète qu'efficace; et c'est Cécile, enfin! Ah! Cécile, puisse-t-elle toujours demeurer parmi nous. Cécile! dont le mépris, la haine, la facilité tentent à chaque instant de blesser mortellement l'âme musicienne, cette âme qui a entrepris la tâche surhumaine de vivre vraiment l'amour, et puissent ses mérites faire gagner au pauvre Salavin le havre de paix qu'il a si douloureusement et si maladroitement cherché.

Cette voix, ah! comment l'oublier! Vous en souvient-il?

«Je ne suis en aucune façon une âme métaphysicienne. Je demande la grâce de souffrir sans honte et sans désespoir et plus tard, demain peut-être, une autre grâce: celle de mourir sans regrets. Je ne suis pas bien savante. Je sens que mon cœur est encore tout plein de contradictions. Mais qu'on me laisse chercher, trébucher, faire mes faux-pas. Je finirai par suivre toute ma route.»

Il y a dans cette grandeur qui s'ignore un appel, un rappel, dont le temps ni l'oubli ne peuvent avoir raison, et si prier est pour Cécile: «penser à quelque chose ou à quelqu'un, de la façon la plus haute qui soit en son pouvoir», du plus profond d'eux-mêmes, beaucoup d'entre vos lecteurs ne feront-ils pas écho à votre vœu, j'allais dire à votre aveu: «Passé l'âge où l'orgueil nous console en nous égarant, j'ai regretté bien souvent, et disons presque chaque jour, cette foi qui suffit à tout!»

Dans «la Musique consolatrice», le dernier de vos ouvrages et qui ne nous est pas encore parvenu en Égypte, c'est Cécile encore, source jaillissante de musique de transparence, de tendresse et de beauté, qui se penche sur ces pages, et c'est Cécile, toujours, s'associant en vous à ce grand besoin d'harmonie, d'ordre, de pureté, de résonance et de chant demeuré vôtre et que vous avez su faire partager à tant d'autres.

«La musique, y écrivez-vous, circule partout, telle une eau souterraine, dans le royaume de ma vie. Elle est partout dans mon travail et je n'ai jamais méprisé la plus petite chance de l'honorer, de la servir, de manifester en quelque manière la gratitude que je ressens à son endroit. S'il m'arrive d'entr'ouvrir, au vol, un des livres que j'ai laissés comme autant de jalons sur mon chemin, je découvre, presque toujours, un moi, un trait, un propos tout vivifié, tout embelli, tout illuminé de musique.»

De la musique avant toute chose! Nous vous remercions, Maître, de nous avoir aidé à entendre, d'une oreille plus juste et d'un cœur moins distrait, cette musique intérieure qui, déjà n-tercession, se fera, un jour, — proche ou lointain, — Révélation et Lumière.

J. R. FIECHTER.

BALZAC

et les femmes

Conférence de

M. le Dr. Fernand Lotte

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris

Prononcée, le 29 avril 1947, au Cercle Français de Port-Saïd

Mesdames,
Messieurs,

Après avoir entendu les deux belles causeries que M. Bernard Guyon a récemment consacrées aux amours balzaciennes, plusieurs de ses charmantes auditrices me posèrent cette embarrassante question : « Mon cher Docteur, vous qui êtes balzacien, pourriez-vous nous expliquer pourquoi cet homme, habituellement dépeint comme un être laid, mastoc et mal bâti, a réussi à gagner le cœur de tant de femmes ? »

J'aurais pu leur répondre, ironiquement, que la logique n'étant pas — au dire des satiriques — une qualité essentiellement féminine, c'était, justement, cet extérieur peu engageant qui avait servi l'auteur de *la Comédie humaine*, lui permettant de compter presque autant de succès féminins que les vedettes masculines de Hollywood, bien que son aspect rappelât davantage celui de Wallace Beery que celui d'Erroll Flynn.

Mais c'eût été éluder par une boutade et un faux-fuyant une question, somme toute, fort pertinente. Et c'est pour répondre d'une façon plus réfléchie et plus complète à cette interrogation que je me propose de vous parler, ce soir, de Balzac et des femmes.



M. le Dr. F. LOTTE

Quel était, tout d'abord, le physique de notre grand homme, pendant les quelque vingt années, 1830-1850, durant lesquelles, du haut de ses cinq pieds deux pouces, — 1 m. 66, — il tint plus ou moins la vedette sur la scène parisienne ? J'avais envisagé d'appeler à mon aide la statuaire, la peinture, le dessin et la caricature, et de vous mettre sous les yeux les documents iconographiques que nous possédons sur Balzac. Cela ne m'ayant pas été possible, j'en suis réduit à vous le dépeindre par le truchement de la littérature,

en m'adressant au témoignage de ses contemporains.

* * *

A tout seigneur, tout honneur. Je vais lui céder la parole. Balzac n'avait aucune illusion sur sa disgrâce physique : « Avant-hier, écrit-il en 1833, j'ai dit en riant à Gérard — qui se proposait de faire son portrait — que je n'étais pas un assez beau poisson pour être mis à l'huile. » (1). Cela ne l'a pas empêché de se dépeindre assez complaisamment dans divers personnages de son œuvre, tels que Savarus, D. Séchard, le Dr. Bénassis d'Arthez, Wilfrid, etc...

Le voici, en premier lieu, campé par lui-même,

sous les traits de l'avocat bizontin Albert Savaron de Savarus, follement épris de la duchesse d'Argaiolo, c'est-à-dire de la comtesse Hanska. Il l'habille d'une robe de chambre « de mérinos noir, serrée à la taille par une ceinture en corde rouge. Il porte un pantalon bouffant, un gilet rouge, des pantoufles rouges, une calotte rouge... » ce qui fait dire à la pieuse baronne de Watteville : « C'est le portrait du diable ! » Ce costume, vous le reconnaissez, la couleur en moins : c'est sa tenue de travail dans la fameuse robe de bénédictin, qui, comme la célèbre canne aux turquoises, faisait, en quelque sorte, partie de ce que nous appellerions, aujourd'hui, « sa publicité ». Et voici le portrait :

« Une tête superbe ; cheveux noirs, mélangés de quelques cheveux blancs, durs comme des crins, un cou blanc et rond comme celui d'une femme, un front magnifique séparé par un sillon puissant que les grands projets, les grandes pensées, les fortes méditations inscrivent au front des grands hommes ; un teint olivâtre, marbré de taches rouges, un nez carré, des yeux de feu, une bouche à sourire sarde et un petit menton mince et trop court. »

Le voici maintenant sous les traits de David Séchard, le génial inventeur de la pâte à papier végétal, au début d'*Illusions perdues* : David n'est autre que l'imprimeur H. Balzac, rue Visconti, au début de 1825.

« David avait les formes que donne la nature aux êtres destinés à de grandes luttes, éclatantes ou secrètes. Son large buste était flanqué par de larges épaules en harmonie avec la plénitude de toutes ses formes. Son visage, brun de ton, coloré, gras, supporté par un gros cou, enveloppé d'une abondante forêt de cheveux noirs, ressemblait, au premier abord, à celui des chanoines chantés par Boileau ; mais un second examen vous révélait, dans les sillons des lèvres, dans la fossette du menton, dans la tournure d'un nez carré, fendu par un méplat tourmenté, dans les yeux surtout ! le feu contenu d'un unique amour, la sagacité du penseur, l'ardente mélancolie d'un esprit qui pouvait embrasser les deux extrémités de l'horizon, en pénétrant toutes les sinuosités, et qui se dégoûtait facilement des jouissances tout idéales en y portant les clartés de l'analyse. Si l'on devinait dans cette face les éclairs du génie qui s'élançait, on voyait aussi les cendres auprès du volcan ; l'espérance s'y éteignait dans le profond sentiment du néant social, où la naissance obscure et le défaut de fortune maintiennent tant d'esprits supérieurs. » (2)

Cette peinture nous montre, en outre, que la modestie n'était pas l'une des qualités maîtresses de Balzac. Quant à l'« unique amour », c'est une clause de style destinée à l'usage exclusif de Mme Hanska.

Qu'en pensent les journalistes, les écrivains contemporains ?

Ecoutez son ami Gozlan, auteur d'un « Balzac chez lui », et d'un « Balzac en pantoufles », « Un gros homme. Haut en couleurs. Les cheveux noirs, façon crin de cheval. De petits yeux, mais très vifs. Yeux d'éléphant, yeux de sanglier, yeux de tout ce que vous voudrez, mais le même avait trois mentons et, sans mentir, l'air d'un fort marchand de porcs au marché de Sceaux. Parole de journaliste ! »

Le voici dépeint à trente-neuf ans, en 1838, par Paul Lacroix (le bibliophile Jacob).

N'auriez-vous pas « rencontré par hasard, de grand matin dans les rues de Paris, un petit homme ventru, à la physionomie ouverte et joyeuse, au teint rubicond, à la bouche vermeille, à la démarche lourde et insouciant : composé matériel de Rabelais, de Piron et de Désaugiers ; admirable tête de génie ; corps épais de commis-voyageur ?... »

— Oui, répondez-vous, consterné... », c'est M. de Balzac.

Dans leur « Journal », les Goncourt relatent une conversation avec Gavarni :

« Du derrière de la tête aux talons il y avait une ligne droite avec un seul ressaut aux mollets ; quant au devant du romancier, c'était le profil d'un véritable as de pique. » (3). Et, joignant le geste à la parole, Gavarni découpait dans une carte à jouer un profil balzacien.

Quittons le monde des caricaturistes et adressons-nous au poète des « Méditations ». Ecoutez Lamartine décrire Balzac : « Il était gros, épais, carré, le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants ; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur ; il y avait tant d'âme qu'elle portait cela légèrement, gaiement, comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau ; ce poids semblait lui donner de la force et non lui en retirer. Ses bras courts gesticulaient avec aisance, il causait comme un orateur parle. Sa voix était retentissante de l'énergie un peu sauvage de ses poumons, mais elle n'avait ni rudesse, ni ironie, ni colère ; ses jambes, sur lesquelles il se dandinait un peu, portaient lestement son buste ; ses mains grasses et larges exprimaient en s'agitant toute sa pensée. Tel était l'homme dans sa robuste charpente. »

« Mais, en face de son visage, on ne pensait plus à la charpente. Cette parlante figure, dont on ne pouvait détacher ses regards, vous charmait et vous fascinait tout entier. Les cheveux flottaient sur ce front en grandes boucles, les yeux noirs perçaient comme des dards émoussés par la bienveillance... » (4). Vous voyez que les poètes sont parfois moins sévères que les artistes.

Et voici, maintenant, l'inoubliable portrait qu'en a brossé son ami Th. Gautier, qui a laissé sur Balzac de si précieux témoignages :

« En sa présence, la phrase de Shakespeare sur César vous revenait à la mémoire : « Devant lui, la nature pouvait se lever hardiment et dire à l'univers : c'est là un homme ! » Il portait, dès lors, en guise de robe de chambre, ce froc de cachemire ou de flanelle blanche retenu à la



H. de Balzac, tableau par Boulanger.

ceinture par une cordelière, dans lequel, quelque temps plus tard, il se fit peindre par Louis Boulanger. Quelle fantaisie l'avait conduit à choisir, de préférence à un autre, ce costume qu'il ne quitta jamais ? nous l'ignorons ; peut-être symbolisait-il à ses yeux la vie claustrale à laquelle le condamnaient ses labeurs, et, bénédictin du roman, en avait-il pris la robe ? Toujours est-il que ce froc blanc lui seyait à merveille. Il se vantait, en nous montrant ses manches intactes, de n'en avoir jamais altéré la pureté par la moindre tache d'encre, « car, disait-il, le vrai littérateur doit être propre dans son travail. » Son froc, rejeté en arrière, laissait à découvert son col d'athlète ou de taureau, rond comme un tronçon de colonne, sans muscles apparents, et d'une blancheur satinée qui contrastait avec le ton plus coloré de la face. » A cette époque, (en 1839) Balzac, dans toute la force de l'âge, « présentait les signes d'une santé violente peu en harmonie avec les pâleurs et les verdeurs romantiques à

la mode. Son pur sang toureangeau fouettait ses joues pleines d'une pourpre vivace et colorait chaudement ses bonnes lèvres épaisses et sinueuses, faciles au rire ; de légères moustaches et une mouche en accentuaient les contours sans les cacher ; le nez, carré du bout, partagé en deux lobes, coupé de narines bien ouvertes, avait un caractère tout à fait original et particulier ; aussi Balzac, en posant pour son buste, le recommandait-il à David d'Angers :

— Prenez garde à mon nez ; mon nez, c'est un monde !

« Le front était beau, vaste, noble, sensiblement plus blanc que le masque, sans autre pli qu'un sillon perpendiculaire à la racine du nez ; les protubérances de la mémoire des lieux formaient une saillie très prononcée au-dessus des arcades sourcilières ; les cheveux abondants, longs, durs et noirs, se rebroussaient en arrière comme une crinière léonine. Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables. Malgré les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge, et enchâssait deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or ; c'étaient des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur. » (5)

Cette belle page de français rend à Balzac l'éclatant témoignage d'un contemporain, elle nous explique le magnétisme qui émanait de cet homme étonnant, elle m'aide un peu à vous faire comprendre pourquoi Balzac eut tant de succès.

Le voici, dépeint par Fontaney, dans son « Journal intime », pérorant à une soirée chez le baron Gérard, en 1831 : « M. de Balzac est là, je le vois enfin, ce nouvel astre, gloire littéraire éclosée de la « Physiologie du mariage » Gros garçon, œil vif, gilet blanc, tournure d'herboriste, mise de boucher, air de doreur, ensemble prestigieux. » (6)

A peu près à la même époque, lorsqu'il fréquentait, à Versailles, chez la duchesse d'Abrantès, voici son portrait tracé par l'auteur d'un atroce libelle, resté longtemps anonyme, « Balzac mis à nu ».

« C'était un homme jeune encore, marquant assez mal, plutôt court que petit, gros et empâté, la tête enfoncée dans les épaules, le dos rond et déjà voûté, les bras ridiculement courts, terminés par des mains potelées à fossettes, avec des doigts boudinés, égaux en longueur, et des ongles en deuil. Un torse disproportionné reposait sur des cuisses lourdes et des jambes de basset qui tricotèrent en marchant. Le ventre avachi bedonnait sans majesté, la tournure dandinait, gauche et

commune, enfin, ainsi que ce grotesque personnage l'a dit de lui-même dans un élan de sincérité : rien ne rappelait le type de l'Antinoüs.

« Le visage ne rachetait pas les imperfections du corps ; le front vaste, quoiqu'un peu bas et serré aux tempes, bossué, côtelé, tourmenté, était couronné par un haut toupet en racine droite, bouclé au sommet et ramené sur les oreilles ; les cheveux noirs, abondants, mais veules et mal peignés, ruisselaient de graisse rancie ; les yeux largement fendus, brillants comme des diamants noirs, auraient été superbes sans leur expression inquisitoriale, effrontée et cynique ; le nez, gros, carré, était tiqueté de tannes noires et de gouttelettes de sueur perlant en toute saison ; sa bouche lippue, satyrique, laissait voir des dents mal rangées, cariées, verdâtres, rarement brossées ; quand cette bouche s'ouvrait pour parler, il s'en échappait de continuels jets de salive, et les lèvres étaient reliées entre elles par un grillage de filaments blancs, rejoignant aux commissures une écume épaissie. Les joues bouffies, sujettes à des fluxions malsaines, rougeaudes, coupées de marbrures jaunes, ressemblaient à du jambon de Bayonne ; fréquemment encadrées dans une mentonnière noire, elles réclamaient le rasoir, quoique la barbe fût clairsemée. Le menton, seul, avait de la beauté, il indiquait la volonté et l'énergie ; malheureusement, il était déjà doublé et presque triplé. Enfin, pour comble d'agrément, sa personne exhalait une odeur fade de transpiration laiteuse et enfantine. »

Écoutons enfin Hector de Balabine, secrétaire à l'ambassade de Russie, qui vit Balzac lorsque, en 1843, il dut faire viser son passeport. Il note dans son journal à propos de cette visite : « Un petit homme gros, gras, figure de pannetier, envergure de tonnelier, tournure de savetier, allure de bonnetier, mine de cabaretier, et voilà. Il n'a pas le sou, donc il va en Russie ; il va en Russie, donc il n'a pas le sou. » (7).

Je m'aperçois que je n'ai, jusqu'à présent, fait parler que les hommes. Donnons la parole aux femmes. Quelles seront leurs appréciations ?

C'est sa sœur Laure, son premier biographe, qui écrit : « On le trouvait toujours chez lui vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc, doublée de soie blanche, taillée comme celle d'un moine, attachée par une cordelière de soie, la tête couverte de cette calotte dantesque de velours noir adoptée dans sa mansarde, qu'il porta toujours et que ma mère seule lui faisait.

« Selon les heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort soignée. Si on le rencontrait le matin, fatigué par douze heures de travail, courant aux imprimeries, un vieux chapeau rabattu sur les yeux, ses admirables mains

cachées sous des gants grossiers, les pieds chaussés de souliers à hauts quartiers passés sur un large pantalon à plis et à pieds, il pouvait être confondu dans la foule ; mais s'il découvrait son front, vous regardait ou vous parlait, l'homme le plus vulgaire se souvenait de lui. Un peintre aurait pu étudier sur ce visage si mobile les expressions de tous les sentiments : joie, peine, énergie, découragement, ironie, espérance ou déception, il reflétait toutes les situations de l'âme. Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction natives.

« Sa chevelure, dont il variait souvent l'arrangement, était toujours artistique, de quelque manière qu'il la portât. Un ciseau immortel a laissé ses traits à la postérité. Le buste que David a fait de mon frère, alors âgé de quarante-quatre ans, a reproduit fidèlement son beau front, cette magnifique chevelure, indice de sa force physique égale à sa force morale, l'enchâssement merveilleux de ses yeux, les lignes si fines de ce nez carré, de cette bouche aux contours sinueux, où la bonhomie s'alliait à la raillerie, de ce menton qui achevait l'ovale si pur de son visage avant que l'embonpoint en eût altéré l'harmonie. Mais le marbre n'a pu malheureusement conserver le feu de ces flambeaux de l'intelligence, de ces yeux aux prunelles brunes pailletées d'or, comme celles du lynx. Ces yeux interrogeaient et répondaient sans le secours de la parole, voyaient les idées, les sentiments, et lançaient des jets qui semblaient sortir d'un foyer intérieur et renvoyer au jour la lumière au lieu de la recevoir. »

En 1828, invité par le général de Pommereul, ami de sa famille, Balzac vint à Fougères pour s'y documenter sur place sur la région où il allait placer l'action des *Chouans* ; son hôtesse le vit ainsi :

« C'était un tout petit homme, avec une grosse taille qu'un vêtement mal fait rendait encore plus grossière ; ses mains étaient magnifiques ; il avait un bien vilain chapeau, mais aussitôt qu'il se découvrit, tout le reste s'effaça. Je ne regardai plus que sa tête. Vous ne pouvez pas comprendre ce front et ces yeux-là, vous qui ne les avez jamais vus ; un grand front, où il y avait comme un reflet de lampe, et des yeux bruns, remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole.

« Que vous dirai-je ? Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer... une bonne humeur tellement exubérante qu'elle en devenait contagieuse. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été plus d'un quart d'heure au milieu de nous, nous ne lui

avions pas encore montré sa chambre, et, déjà, il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi.» (8)

Ecoutez enfin l'une de ses admiratrices, la comtesse Sophie Kosłowska, — Balzac lui dédicacera une de ses nouvelles, *la Bourse*, — la timide amie de l'Étrangère. Elle le décrit ainsi, en 1836 : « Il ne peut pas être appelé un bel homme, parce qu'il est petit, gras, rond, trapu, qu'il a de larges épaules bien carrées, une grosse tête, un nez comme de la gomme élastique, carré au bout, une très jolie bouche, mais presque sans dents, les cheveux noirs de jais, raides, et mêlés de blanc. Mais il a dans ses yeux bruns un feu, une expression si forte que, sans le vouloir, vous êtes obligé de convenir qu'il y a peu de têtes aussi belles. »

Après cette enquête auprès de ses contemporains, nous sommes définitivement fixés ; loin d'être beau, Balzac était franchement laid. Et sa corpulence précoce, jointe à sa courte taille, la négligence habituelle de sa tenue, sauf quand il « allait dans le monde » et se tirait alors au moins à trois épingle, ne pouvaient guère qu'accentuer sa disgrâce physique. Et, dès lors, la question se repose avec une force accrue : « *Balzac fut-il aimé des femmes, et pourquoi ?* »

Au premier terme de cette interrogation, je crois pouvoir répondre : « *Oui* », sans hésiter. Ce gros homme, lourd et commun, ce poussah, a reçu d'innombrables témoignages d'amour ; il a eu de nombreuses maîtresses, et non des moindres, appartenant au meilleur monde. Quant à ses amitiés féminines, elles se chiffrent par milliers. Un contemporain évaluait déjà à une douzaine de mille le nombre de lettres de femmes reçues par Balzac, et il se pourrait fort bien que cette estimation ait été largement dépassée par la réalité. Il fut l'enfant chéri des salons, où il s'était créé de nombreuses relations, dont certaines durèrent toute sa vie. Citons au passage : Mme Sophie Gay, Mme de Girardin, la princesse Bagration, les duchesses de Fitz-James, d'Aumont, etc... (9)

Dans une étude sur Balzac amoureux, — l'enfance de Balzac ne nous intéressant pas, — je me bornerai à prendre mon héros dans la vie vers l'année 1819, lorsque ce jeune homme de vingt ans, à l'enfance peu heureuse, habite Paris, « dans sa famille », au Marais, et y achève ses études de droit, tout en fréquentant les cours de la Sorbonne et en grossoyant chez Me. Passez, notaire, des minutes que le jeune clerc, déjà distingué sous le sobriquet de l'« Eléphant », aura souvent l'occasion de faire ressurgir de son extraordinaire mémoire, lorsqu'il écrira *la Comédie humaine*. Quels sont à l'aube de sa vie, au moment où il se dispose à jeter sa gourme,

les projets du « petit brisquet d'Honoré » ? Passer sa licence en droit et devenir Me. Honoré Balzac, succr. de Me. Passez ?

Si c'est là le vœu le plus chèrement caressé par sa famille, ce n'est pas du tout celui d'Honoré. Le sien tient en deux mots : « *Être célèbre, être aimé.* » Tout simplement, mais pas moins. Vous comprenez bien qu'avec de telles idées en tête, il ne saurait être question du rachat d'une étude



H. de Balzac, daguerréotype par Nadar.

d'avoué ou de notaire. Foin de ce métier de rond de cuir. Et notre héros, devant sa famille consternée, lâche ce grand mot : « Je veux faire de la littérature. » A vrai dire, son père, vieil original assez détaché des vulgaires contingences, — il épousa vers cinquante-cinq ans une jeune fille de dix-neuf ans, — ne semble pas trop révolté à cette idée ; un rejeton qui a l'honneur d'être son fils aîné est sûr de réussir, quoi qu'il entreprenne... Mais Madame mère, petite bourgeoise parisienne susceptible et pointilleuse, ne l'entend pas de cette oreille ; quelle scène, grands Dieux !

Honoré est tenace, il laisse passer l'orage et revient à la charge jusqu'à ce qu'il obtienne satisfaction. Puisque cet imbécile veut crever la faim à noircir du papier pour les libraires au lieu d'en faire soigneusement minuter à tant la ligne, par ses clercs, qu'il se débrouille ! Et voilà notre héros lancé seul dans la vie, avec quelques liards en poche, dûment autorisé à faire un essai de deux ans de ses capacités littéraires. Il emménage près de la Bastille, dans la petite mansarde de la

rue Lesdiguières, qu'il a dépeinte dans *Facino Cane* et dans *La Peau de chagrin*

Obligée de se réduire à cause de la mise à la retraite du père, sa famille émigrerait en banlieue, à Villeparisis, premier relai de la diligence Paris-Metz, ne conservant qu'un petit pied-à-terre à Paris. Les Balzac savaient y retrouver des voisins du Marais possédant « une campagne » à l'autre extrémité du bourg : la famille de B..., dont le chef, conseiller à la Cour royale, avait connu M. Balzac père pendant l'Empire. Bref, les Balzac étaient en relations, assez lointaines, avec cette famille beaucoup plus fortunée.

C'est sans doute à un bal chez les de B..., en 1819, — hypothèse envisagée par M. L. Arrault, — que Balzac fut, pour la première fois, ébloui par la grâce et la beauté de celle qui devait être le premier amour de sa vie ; la *Dilecta*. Ce grand dadais de vingt ans a un éblouissement et, avec la témérité des timides, entre deux portes, il lui plante bel et bien, dans le cou, un baiser éperdu et s'enfuit épouvanté de son audace. Comme bien des événements de sa vie reparaissent, plus ou moins transposés, dans son œuvre, cet épisode, vous le reconnaissez sans peine : c'est le baiser d'amour que le jeune Félix de Vandenesse donne à Mme de Mortsau au début du *Lys dans la vallée*.

Il est piquant de retrouver chez Gide un réflexe analogue, lorsqu'il conte dans « Si le grain ne meurt » sa première rencontre avec sa cousine, à l'âge de cinq ans : « Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère, lorsque j'entrai dans le salon... Je m'avançai. La cousine de F... m'attira contre elle. Mais devant l'éclat de son épaule nue, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dent. » (10).

« De nos jours, le jeune homme qui débute dans la carrière des Lettres se croit tenu d'écrire un roman pour le Prix Goncourt. En 1819, il commençait par aligner des alexandrins... » (11). Et voilà Balzac en tête-à-tête avec son pensum, une tragédie en cinq actes, en vers : l'indigeste *Cromwell*.

Quelle fut donc sa première maîtresse, avouée, qui le visitait dans son froid galetas ? Écoutons-en la confidence, dans une de ces amusantes lettres adressées à sa sœur Laure :

« Le feu a pris, rue Lesdiguières, No. 9, à la tête d'un pauvre garçon, et les pompiers n'ont pu l'éteindre. Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas ; on dit qu'elle demeure aux Quatre Nations, au bout du pont des Arts ; elle s'appelle, *la Gloire*, (Balzac fait ici l'allusion à l'Académie Française). Le malheur est que le brûlé raisonne,

et il se dit : que j'aie ou non du génie, je me prépare dans les deux cas bien des chagrins... » (12). Singulière prescience de ce que devait être sa vie en quête d'amour et de gloire, sous la marée montante de ses dettes.

En 1820, la mère de Balzac estima que l'essai d'indépendance de son fils avait assez duré ; elle le rappela près d'elle, à Villeparisis, sous menace de lui couper les vivres. Puisqu'il n'avait pas l'étoffe d'un Corneille, il avait l'autorisation de tâter du roman pour un an.

Villeparisis était un séjour bien triste pour le jeune ambitieux, ce cheval piaffant qu'était Honoré, sorti de sa mansarde, entre un père original et distant et une mère sèche et autoritaire. Il a perdu sa grande amie, sa sœur Laure qui vient de se marier. Du temps de Balzac, la réponse à la question de Musset : « A quoi rêvent les jeunes filles ? » était déjà : épouser un polytechnicien.

A Laure, restée sa grande confidente, il écrit : « Cherche-moi quelque veuve, riche héritière. Enfin, tu comprends ce que je veux dire. Ah ! mais vante-moi : vingt-deux ans, bon enfant, bonnes façons, l'œil vif, du feu, et la meilleure pâte de mari que le ciel ait jamais pétrie ! Je te donne cinq pour cent sur la dot, et les épingles. » (13). Le ton est désabusé, quelques mois plus tard : « A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée ? Qu'importent les habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle ? Le vieillard est un homme qui a diné et qui regarde les autres manger, et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim. Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs : être célèbre et être aimé, seront-ils jamais satisfaits ? » (14).

Sa mère l'aime bien, certes, mais à sa manière grondeuse et bougonne, tuant en lui toute velléité d'expansion, de confidences. On comprend, dès lors, combien devait être attachante pour le jeune homme la douce Mme de B... Elle aurait pu être sa mère ; elle était âgée de quarante-deux ans en 1821, juste le double de l'âge d'Honoré. Avec elle, il se sent en confiance ; la future *Dilecta* était encore belle, fine et gracieuse, malgré neuf grossesses. Elle sut se montrer maternelle et, dès le début de leur liaison, elle comprit d'instinct, mieux que la mère, cette nature confiante et généreuse, exubérante, cette ardente soif d'affection qui bouillonnait en Balzac, et ce n'est que plus tard qu'elle se laissera prendre au piège de cet amour juvénile et flatteur.

Sevré d'affection comme d'amour, Honoré lui fit bientôt la cour ; c'était dans l'ordre. Une cour assez gauche, à la fois timide et brutale, tendre et audacieuse. Nous possédons les brouillons des lettres qu'il écrivit alors à la *Dilecta* :

« Grand Dieu, si j'étais femme, que j'eusse quarante-cinq ans, — il exagère un peu, — et que je fusse encore jolie, ah ! comme je me serais conduite autrement que vous. Quel problème pour moi qu'une femme qui retrouve dans le commencement de son automne des jours aussi beaux que ceux de l'été, qu'une femme d'esprit qui juge le monde tel qu'il est, se refuse à cueillir la pomme qui perdit nos premiers parents... »



Madame de Berny.

Il avoue sa disgrâce physique : « Je conviens que la dernière chose à laquelle je ressemble, c'est à un amoureux, je n'en ai ni le ton ni les manières. »

Et, en effet, il écrit à Laure à la même époque : « Cette Laure ! Elle voudrait me voir un Lovelace. Et pourquoi, je vous demande un peu ? Si j'étais un Adonis... mais un magot de la Chine ne va pas dans le lit des dames, mais sur la cheminée. » (15). Et il enchaîne avec la Dilecta : « Je n'ai ni grâce ni hardiesse, rien d'agressif ; en un mot, je suis comme ces jeunes filles qui paraissent sottes, timides, douces, et qui cachent sous ce voile un feu qui, une fois qu'il aura franchi les cendres qui le couvrent, dévorera le foyer, et la maison, et tout. Au surplus, jamais je ne peindrai mieux mon caractère qu'il n'a été dépeint par un grand homme. Relisez « les Confessions », et vous l'y trouverez tout au long. Je ne vous dis pas cela par amour-propre, mais parce que cela est la vérité pure. » (16). « C'était, note A. Billy, l'inviter assez nettement à être sa Mme de Warens. » (17).

Ces brouillons, soigneusement gardés au fond

de ses tiroirs, Balzac qui savait faire flèche de tout bois les utilisera plus tard : on les retrouve, à peine transposés, dans *Louis Lambert* ; ce sont les lettres de Louis à sa fiancée, Mlle de Villenoix. Et, ô ironie, ce roman est, précisément, dédié à la Dilecta : « Et nunc et semper Dilectae dicatum ».

Cette cour de collégien sentimental déplut à la Dilecta qui éconduisit, sans doute assez durement, son adorateur, sentant au plus profond d'elle-même que si elle se laissait aller à cet amour, qui allait enflammer la fin de sa vie, ce serait à la fois ses délices et son enfer. Mais Honoré sent qu'il gagne un peu de terrain, et il écrit à Laure, vers la fin de 1821 : « Je t'apprendrai avec un sensible plaisir que je deviens un peu plus beau que je n'étais. Ma peau a blanchi, mes boutons ont disparu, et je suis un homme à faire tourner la tête aux femmes. »

Par crainte de faiblir, sans doute, la Dilecta avait fui Paris ; les lettres d'Honoré l'y poursuivent. Cela ne l'empêche point, du reste, de continuer à bâcler ces romans populaires, — il se baptise lui-même « romancier à deux sous la page », — dont il espère obtenir fortune et indépendance et qu'il va publier, soit seul, soit en collaboration, sous divers pseudonymes : Horace de Saint-Aubin, Lord R'Hoone, etc., et il confie ses espoirs comme ses désillusions à Laure, dans des lettres pleines de drôlerie : « Tu sauras que, depuis dix grands mois, je suis sans amour et sans maîtresse, et, cependant, je puis dire, comme Le Corrège : « Et moi aussi, je suis peintre ! » (18)

Telle encore cette lettre qu'il lui adresse, à Bayeux, au début de 1822 : « Dans peu, Lord R'Hoone sera l'homme à la mode, l'auteur le plus fécond, le plus aimable, et les dames l'aimeront comme la prunelle de leurs yeux. Alors le petit brisquet d'Honoré arrivera en équipage, la tête haute, le regard fier et le gousset plein. A son approche on murmurerait, de ce murmure flatteur d'un public idolâtre, et l'on dira : « C'est le frère de Mme de Surville ! » Alors, les hommes, les femmes, les enfants et les embryons sauteront comme des collines... et j'aurai des bonnes fortunes en foule !... Depuis peu j'ai renoncé aux douairières, — sans doute est-il sans réponse à une lettre à la Dilecta, — et je me rabats sur les veuves de trente ans. Expédie tout ce que tu trouveras à « Lord R'Hoone, à Paris », cela suffit ; il est connu aux barrières. — N.B : Les envoyer franches de port, sans fêlure ni soudure ; qu'elles soient riches, aimables ; pour jolies, on n'y tient pas... le vernis passe et le fond du pot reste... »

C'est encore, sous la gouaille du jeune homme de vingt-deux ans, le même slogan qui reparait : « *Etre célèbre et être aimé* ».

Mais le printemps de 1822 ramène Mme de B... à Villeparisis, plus tôt que d'habitude. Elle est lasse de sa résistance et, en mai 1822, elle se laisse enfin aller à cette passion qui la flatte. La mère de Balzac a bien senti le danger ; elle essaye d'éloigner son fils : on l'expédie à Bayeux, chez Mme Surville ; il en revient plus épris que jamais, très fier de sa nouvelle conquête. Et pendant six ans, de 1822 à 1828, Honoré et la Dilecta vont filer le parfait amour.

Balzac a bien reconnu tout ce qu'il dut, en ces années de misère, à son initiatrice, qui sut le guider dans ses travaux, le critiquer avec tact et intelligence en ménageant ses susceptibilités comme son incommensurable orgueil, n'hésitant pas, cependant, à lui crier casse-cou de toute la force de son amour : « Fais, mon chéri, fais que toute la foule t'aperçoive de partout, par la hauteur où tu seras placé, mais ne lui crie pas de t'admirer. » Mais cette maîtresse adorable ne le soutiendra pas seulement moralement ; lorsque Balzac, pour essayer de sortir de sa médiocrité et de conquérir son indépendance, se lancera, de 1825 à 1828, dans des affaires qui, comme vous le savez, aboutiront à une faillite et à un passif de 70.000 francs dont il aura toute sa vie à traîner le fardeau, elle l'aidera de ses propres deniers. Mais hélas, la différence d'âge était trop grande entre les deux amants, et, tel le héros de « Sapho », Balzac se lassa peu à peu de sa vieille amie tout en lui conservant une place de choix au fond de son cœur, la première.

Devenu célèbre, en 1830, après les succès successifs des *Chouans*, de la *Physiologie du mariage*, et de la première série des *Scènes de la vie privée*, première œuvre vraiment balzacienne, « Monsieur Didi » crut « que c'était arrivé », la modestie n'étant pas son péché mignon.

Les salons s'arrachèrent le maître qui venait de se révéler, et l'idole du jour voltigea de l'une à l'autre de ses admiratrices. La Dilecta se résigna lentement, gardant au fond de son cœur cet amour qui ne devait finir qu'avec sa vie. Balzac fit encore avec elle un assez long voyage en Touraine, en 1830 : ce fut le chant du cygne de son amour. Leurs relations s'espacèrent, la Dilecta se retira à la Bouleauinière, près de Nemours, où il venait la voir de temps à autre.

Le temps me manque pour vous dire ce que furent pour la Dilecta ces douloureuses années, de 1830 à 1836, pendant lesquelles elle vécut le dur calvaire de ses amours défuntes. Lorsqu'elle mourut, le 27 août 1836, Balzac voyageait au loin, en Italie.

Comme l'avait expressément exigé la mourante, son fils écrivit à Balzac : « Voici une lettre de deuil, mon cher Honoré. Après dix jours de souffrances, notre mère a succombé ce matin. Avant sa maladie, elle classa ses lettres et en fit trois paquets ; un de

ces paquets contient toute votre correspondance avec elle, depuis qu'elle vous connaissait. Ce paquet, ficelé avec de la laine et entièrement clos, j'ai l'ordre formel de l'incendier aussitôt après sa mort.

« Dans une heure, j'y mettrai le feu. Adieu, cher Honoré, je ne puis rien vous dire, vous le savez. »

Le désespoir de Balzac fut immense ; avec la Dilecta, c'était toute sa jeunesse qui disparaissait, et il avait pleine conscience de tout ce qu'il devait à son initiatrice. « Il n'y a que le dernier amour d'une femme qui puisse satisfaire le premier amour d'un homme », s'écrie-t-il à la fin de la *Duchesse de Langeais*, et il pleure la disparue dans une lettre célèbre à l'Étrangère, du 19 juillet 1837 ; je vais vous en lire le post-scriptum :

« Pour Vous.

« Je serais bien injuste si je ne disais pas que, de 1823 à 1833, un ange m'a soutenu dans cette horrible guerre — celle qu'il a soutenu contre l'adversité. Mme de B..., quoique mariée, a été comme un Dieu pour moi, elle a été une mère, une famille, une amie, un conseil ; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. Elle a fait plus : quoiqu'en puissance de mari, elle a trouvé moyen de me prêter jusqu'à 45.000 francs, et j'ai rendu les derniers 6.000 francs en 1836, avec les intérêts à cinq pour cent, bien entendu. Mais elle ne m'a jamais parlé de ma dette que peu à peu. Sans elle je serais mort.

« Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis quelques jours ; elle a pourvu à tout avec une angélique bonté. Aussi, ce souvenir est-il pour beaucoup dans ma vie ; il est ineffaçable, car il se mêle à tout. Aussi suis-je inexplicable pour tous, car nul n'a le secret de ma vie, et je ne veux le livrer à personne. Vous l'avez surpris, gardez-le moi bien. » (20)

Balzac se souvint toujours des dix dures années de sa montée à la célébrité. Dans une lettre à sa vieille amie Mme Zulma Carraud, lui recommandant un jeune homme désireux de se lancer dans la bataille des lettres, il écrira : « Je ne saurais condamner entièrement un jeune homme dont l'œuvre ressemble à celle que j'aurais faite à son âge. Mais qui voudrait des dix ans par lesquels j'ai passé ? *Rencontrera-t-il des femmes qui lui élargiront le crâne entre deux caresses*, en lui relevant le rideau qui cache la scène du monde ? Aurait-il le temps d'aller dans les salons ? A-t-il le génie observateur ? En rapportera-t-il des idées qui écloreont à quinze ans de là ? L'on ne sait pas quel phénomène est un écrivain. » (21)

Ainsi finirent les amours restées secrètes de Balzac et de la Dilecta. Dans ses lettres, jamais il ne la désignera autrement que par ses initiales, et ceux qui savaient — sa sœur, sa mère, Mme Carraud et l'Étrangère — respectèrent et imitèrent sa discrétion. Le secret fut si bien gardé qu'après un demi-siècle la même incertitude planait encore sur la mystérieuse personnalité de la Dilecta.

D'une façon tout à fait inattendue, le voile tomba en 1901.

En quête de documents sur cette période obscure de la vie de Balzac, celle des années 1825-28, où, las de la littérature «alimentaire», il se fit successivement éditeur, puis imprimeur et fondateur de caractères, deux érudits parisiens, MM. G. Hanotaux et G. Vicaire, mirent la main, un beau jour, sur un obscur dossier de notaire, un contrat de société, du 3 février 1828. Ils lurent alors :

«Entre les soussignés Jean François Laurent, fondateur en caractères, demeurant à Paris, rue des Marais-Saint-Germain, d'une part, et Honoré Balzac, imprimeur en caractères, même demeure, d'autre part, et encore Madame Louise Antoinette Laure Hinner, stipulant au nom et comme fondée de procuration de Monsieur Etienne Charles Gabriel de Berny, son mari, Conseiller à la Cour royale...».

Ils venaient de mettre la main sur le contrat de la Société Laurent, Balzac, de Berny. «Dans l'encre, nous avons trouvé de l'azur», s'écrient avec attendrissement les deux balzaciens. Et bien vite, grâce à cette trouvaille, c'est toute une prestigieuse époque disparue qui renaît sous nos yeux, éclairant d'un jour singulier bien des passages de *la Comédie humaine*.

Ce nom de Hinner n'était pas inconnu aux deux érudits, c'était celui d'un obscur musicien autrichien qui avait été le harpiste de la reine Marie-Antoinette. Ils s'en ouvrirent à l'obligeant Conservateur du palais de Versailles, M. de Nolhac, qui se mit aussitôt en quête. Ses recherches ne furent pas longues à aboutir, et voici ce qu'il trouva sur les registres de baptême de la paroisse Saint-Louis de Versailles :

«L'an 1777, Louise Antoinette Laure, née hier, fille légitime de Philippe Joseph Hinner, musicien ordinaire du Roy et de la Chambre de la Reyne, et de Marguerite Emilie Quelpée de Laborde, a été baptisée par nous, prêtre-curé de cette paroisse.

«Le Parein, très haut, très puissant, très illustre Prince Louis XVI, Roy de France, et la Mareine, très haute, très puissante, très illustre Princesse, la Reyne de France ; le Parein re-

présenté par très haut, très puissant seigneur Louis Sophie Antoine Duplessis de Richelieu, duc de Fronsac, Pair de France, premier gentilhomme de la Chambre du Roy, maréchal des camps et armées de Sa Majesté, noble génois ; la Mareine représentée par très haute, très puissante dame Auguste Laure de Fitz-James, princesse de Chimay et du Saint Empire Romain, Grande d'Espagne de la première classe, et dame d'Honneur de la Reyne, lesquels et le père ont signé avec nous...»

L'initiatrice de Balzac avait donc fait son entrée en ce bas-monde en filleule de Louis XVI et de Marie-Antoinette ; un Pair de France et une Grande d'Espagne l'avaient tenue sur les fonds baptismaux. Le voile était déchiré, qui avait masqué durant plus d'un demi-siècle la personnalité de la Dilecta.

Il est dès lors facile d'imaginer, au cours de ces dix ans d'intimité amoureuse, toutes les confidences qu'elle dut faire à «Monsieur Minet» sur le tragique passé qu'elle avait vécu. Cette profonde connaissance des mœurs et de l'histoire de l'ancien Régime, ces duchesses, ces grandes dames qui apparaissent dans *la Comédie humaine*, Balzac ne les a pas créées de toutes pièces, lui, ce fils de petits bourgeois, d'origine paysanne.

Les critiques croyaient avoir beau jeu à lui reprocher d'un ton doctoral de faire parler et agir ses héroïnes comme de petites bourgeoises, seul monde que notre homme pouvait avoir fréquenté. Cet argument semblait de quelque valeur à une époque où la vie intime de Balzac était fort peu connue ; mais le temps a fait justice de ces arguties littéraires. Nous savons aussi que le Balzac légitimiste, le dandy des années 1830-33, eut ses grandes et ses petites entrées dans les salons les plus selectes de la haute aristocratie, — et il n'a, du reste, pas ménagé ses traits acérés à ses amis du moment.

Mais que ne doit-il pas à la Dilecta dont la mère, Mme de Quelpée de Laborde, devenue veuve de fort bonne heure, s'était remariée au chevalier de Jarjayes dont on sait le profond dévouement à la famille royale. Le chevalier vint visiter la reine dans sa prison, soudoya ses geôliers, et la tentative d'évasion qu'il mit sur pied faillit bien réussir ; elle n'échoua, en effet, que parce que Marie-Antoinette refusa obstinément de se sauver seule sans emmener le Dauphin. Compromise dans cette affaire, Mme de Jarjayes et sa fille, devenue Mme de Berny, furent arrêtées et incarcérées, en 1793, à la prison «des Anglaises» ; elles ne durent leur salut qu'au Neuf-thermidor. C'est tout cela que la Dilecta dut faire revivre, en témoin oculaire, aux oreilles largement ouvertes de son jeune amant, et son œuvre en est restée profondément imprégnée.

*
* *

Après son désastre financier de 1828, Balzac s'installa au No. 1 de la rue Cassini ; ses parents allèrent habiter Versailles, où sa sœur, Mme Surville, venait d'élire domicile. De temps à autre, il allait s'y mettre au vert ; c'est à Versailles qu'il rencontra une amie d'enfance de sa sœur, Mme Zulma Carraud, mariée au directeur des Etudes de l'Ecole militaire de Saint-Cyr ; une amitié amoureuse se créa rapidement entre Balzac et Mme Carraud ; elle ne devait jamais cesser.

Une épave des beaux jours de l'Empire, la duchesse d'Abrantès, s'y était aussi réfugiée. Un peu plus jeune que la Dilecta, elle était tombée dans une misère dorée après avoir brassé des millions, et elle cherchait quelque moyen d'augmenter ses maigres ressources lorsque Balzac fit sa connaissance. Il lui suggéra d'écrire ses mémoires, lui offrant à la fois sa plume et son cœur ; elle ne refusa ni l'une ni l'autre.

Lambinet, l'auteur du « Balzac mis à nu », nous a laissé de la duchesse, vers cette époque, un amusant portrait dont voici quelques extraits :

« Je vois encore, à cinquante ans d'intervalle, la duchesse d'Abrantès descendant ou, pour mieux dire, dévalant de Montreuil à Versailles, dans un accoutrement pitoyable, les cheveux en désordre, quelquefois roulés dans des papillottes de couleur, coiffée de travers, avec un bonnet « à la folle » en tulle sale, fripé, dont les brides étaient tachées de graisse et de café, ou à demi-brûlées par la cigarette à l'opium. Point de corset, un peignoir de laine ou de toile peinte auquel manquaient plusieurs boutons... Un mauvais châle sur les épaules, mais cette guenille était drapée avec autant de grâce naturelle et de majesté souveraine que les cachemires dont l'impératrice Joséphine avait l'art d'entourer sa taille. La duchesse n'avait sauvé du désastre que la noblesse du maintien et la manière de porter un châle ; à ces deux signes on reconnaissait la vraie grande dame. » (22)

Un flirt assez poussé s'ébaucha bientôt entre Balzac et l'ex-merveilleuse, flirt auquel la Dilecta, prévenue, sut mettre le holà. Honoré tenait encore à elle ; il se résigna momentanément. Mais l'année suivante, alors que la duchesse séjournait chez le prince de Talleyrand, Balzac vint l'y retrouver et, dès lors, le flirt changea de nom. Mme d'Abrantès était toutefois trop remuante et d'un physique par trop disgracié ; Balzac, de son côté, était trop versatile pour que cette liaison pût durer longtemps.

Si, toutefois, cette courte passade ne tint pas une grosse place dans la vie sentimentale de notre héros, elle en a une considérable dans son œuvre.

Mme de Berny lui avait révélé les splendeurs de Versailles et la petite histoire des dernières années de Louis XVI ; la duchesse n'ignorait aucun des dessous du Directoire et du premier Empire.

Femme du maréchal Junot, le favori de l'empereur, rien des aventures de cette époque, l'une des plus dissolues de notre histoire, ne lui avait échappé. Elle avait été intimement mêlée à tous



Madame d'Abrantès.

ces drames et se vantait d'avoir été fort loin dans l'intimité de Napoléon. Balzac sut enfouir ces confidences dans les replis de sa prodigieuse mémoire ; nous les retrouverons dans les nombreux épisodes de son œuvre ayant trait au premier Empire.

Pendant cette période de sa vie qui s'étend de 1830 à 1833, que M. J. L. Arrigon a appelée « les années romantiques de Balzac », notre homme devenu romancier en vogue, l'homme du jour, se donne des airs de dandy. Fêté dans les salons, il fréquente les théâtres et les restaurants à la mode et fait partie de la fameuse *loge infernale* de l'Opéra. Il se dévergonde, lie connaissance avec un monde de journalistes, de viveurs, d'hommes de théâtre et d'actrices, il s'initie à la vie nocturne du Paris qui s'amuse. Bref, il tâte de cette grande vie à laquelle il aspirait depuis dix ans. Il eut alors bien des aventures galantes dont presque aucune n'a laissé de traces.

Je me contenterai de vous rappeler sa brève liaison avec une demi-mondaine de toute première zone, la belle Olympe Pélissier.

A des moyens d'existence connus, — elle était danseuse à l'Opéra, — elle en alliait d'autres, moins avouables, qui lui avaient toutefois procuré

une solide aisance. Elle ne passait pas pour être cruelle; Balzac devint son amant. On racontait à l'époque, et il s'en défendit assez mollement, que l'épisode du coucher de Fœdora, dans *La Peau de chagrin*, retraçait la façon dont il parvint à ses fins.

Olympe possédait alors château et voiture ainsi que de solides rentes; elle se soucia fort peu d'associer sa vie, — comme Balzac le lui proposa, — à celle d'un romancier aussi endetté. Rossini, alors au faîte de sa gloire, eut plus de succès, et la belle Olympe fit une fin en devenant Mme Rossini.

Et j'en arrive à l'année 1832, la plus fertile en incidents dans la vie agitée de Balzac. Il commence à se lasser de ce train de vie ruineux, tirant toujours le diable par la queue, en perpétuelle lutte avec ses créanciers et ses éditeurs. Il est décidé à faire une fin en se mariant.

En 1824, déjà, la Dilecta avait essayé de lui caser sa fille adultérine Julie Campi (23), et pour elle il avait composé, vers cette date, un poème intitulé: «Elle», qu'il introduisit plus tard au début d'*Illusions perdues*. C'est la poésie que Lucien de Rubempré, amoureux de Mme de Bargeton, déclame dans son salon angevin (24).

L'affaire n'eut pas de suites et Balzac ne revit Julie, venue lui soumettre un manuscrit, qu'en 1844; et il s'exclame: «Une vraie pomme cuite à la place de la rose du Bengale!... et elle veut gagner de l'argent avec sa plume, une idée qui causera plus d'inflammation à la mat... ou de gastrite que toutes les trahisons d'amants. C'en est effrayant! Elle m'a donné des vers à lire, et quel vers! J'en ai des nausées.»

En 1831, deux essais matrimoniaux n'eurent guère plus de succès. Il avait d'abord jeté son dévolu sur une jeune fille parisienne, Eléonore de Trumilly, fille d'un émigré; Balzac qui avait alors des ambitions politiques — il était candidat à la députation — espérait par ce mariage de raison obtenir l'indispensable cens électoral, mais la famille s'alarma de ses opinions trop libérales et les choses en restèrent là. Il se rabatit sur une jeune veuve, la baronne Deurbroucq, que ses amis M. et Mme de Margonne, les châtelains de Saché, lui avaient présentée. Peut-être, la baronne fût-elle devenue Mme de Balzac, si un fâcheux procès ne l'eut retenue trop longtemps à Nantes.

Au même moment, en effet, une nouvelle conquête fort flatteuse était venue apporter quelques brandons supplémentaires dans le cœur facilement inflammable de notre héros qui, selon le mot de Billy, allait devenir «légitimiste par amour» (25). Vers la fin de 1831, il avait reçu

d'une mystérieuse correspondante une lettre signée d'un pseudonyme. L'inconnue y critiquait fort pertinemment ses œuvres, dont elle parlait d'ailleurs avec admiration; le ton de la missive dénotait la grande dame. Balzac lui répondit et, peu après, sa lectrice se fit connaître; c'était Mme de Castries, une délicieuse blonde, riche et sentimentale. Je n'insisterai point sur les agaceries de grande dame coquette que la marquise fit à Balzac.



Madame de Castries.

Au moment où Balzac amoureux fréquentait assidûment les «five o'clock» de la marquise, son éditeur Gosselin lui remettait, le 28 février 1832, une lettre adressée à «M. de Balzac, romancier». Cette lettre, qui a été perdue, arrivait du fin fond de la Crimée et elle était signée *l'Etrangère*. De ces lettres de femmes, Balzac en recevait à la pelle; tout à son nouvel amour, il ne répondit pas.

L'Etrangère lui récrit le 7 novembre 1832, et elle s'exprime ainsi: «En lisant vos ouvrages, mon cœur a tressailli; vous élevez la femme à sa juste dignité; j'admire en vous cette admirable sensibilité d'âme qui vous l'a fait deviner. Vous devez aimer et l'être; l'union des anges doit être votre partage...» (26).

Rebuté par sa belle et séduisante marquise, et méditant une sanglante revanche, — ce sera «Ne touchez pas à la hache» (*la Duchesse de Langeais*) — le romancier se trouvait alors chez la Dilecta, à la Bouleauinière, asile qui lui était toujours ouvert: il y retrouvait sa vieille amie

qui avait le don de consoler ce grand enfant. A la lecture de cette lettre, notre convalescent reprend feu de plus belle.

En janvier 1833, il répond à sa correspondante inconnue, et c'est la première des fameuses « Lettres à l'Etrangère ». Dans sa réponse, il énumère ses malheurs, les difficultés parmi lesquelles il se débat ; il n'existe pas sur la terre d'être aussi tendre, aussi chaste que le pauvre écrivain ; il mène une vie tout entière vouée au labeur. Écoutez-le :

« A Madame Hanska.

« Paris, janvier 1833.

« Madame,

« ...Si vous daignez excuser la folie d'un cœur jeune, et d'une imagination toute vierge, je vous avouerai que vous avez été pour moi l'objet des plus doux rêves ; en dépit de mes travaux, je me suis surpris plus d'une fois chevauchant à travers les espaces et voltigeant dans la contrée inconnue où vous, inconnue, habitez, seule de votre race. (Mme Hanska était Polonaise).

« ... La poésie, la musique et la religion sont leurs trois divinités. Je vous ai donc revêtue de toutes ces idées et je vous ai tendu fraternellement la main de loin, et si vous eussiez vu mon regard, vous y auriez reconnu tout à la fois la reconnaissance de l'amant et les religions du cœur : la tendresse pure qui relie le fils à la mère, et le frère à la sœur, tout le respect de l'homme jeune pour la femme, et les espérances délicieuses d'une longue et fervente amitié.»

Suit un long couplet sur ses soucis d'auteur, sa vie solitaire, et il enchaîne :

« Sachez que vous êtes dans un cœur jeune et sans flétrissures, comme toute femme peut désirer d'y être respectée et adorée. N'avez-vous pas répandu quelque parfum sur mes heures ? Ne vous dois-je pas un de ces encouragements qui nous font accepter nos durs travaux, une goutte d'eau dans le désert ?...»

Et, à la fin du même mois, il recommence :

« Un jeune homme a besoin d'une voix courageuse qui l'entraîne à la vie d'homme tout en lui laissant ramasser les fleurs de passion sur le bord de la route. Vous êtes une des figures idéales auxquelles j'ai laissé le droit de venir parfois se poser nuageusement devant mes fleurs, et qui me sourient entre deux camélias, agitent mes bruyères roses, et auxquelles je parle.»

Et il conclut :

« Vous êtes presque seule dans mon cœur, les grands-parents exceptés. Adieu : si mon rosier ne s'était défleuri, je vous eusse envoyé un de ses pétales. Si vous étiez moins fée, moins capricieuse, moins mystérieuse, je vous dirais :

« Écrivez-moi souvent. » Et la belle ainsi appâtée selon toutes les règles de l'art, il lui donne son adresse : 1, rue Cassini, à toutes fins utiles.

Et la correspondance continue, sur ce ton de confiance amoureuse et mystique. L'Etrangère lui envoie un magnifique exemplaire, relié en maroquin vert, de l'« Imitation de Jésus-Christ » ; Balzac remercie en termes chaleureux. Il redouble de ciels bleus, d'amants extatiques, puis risque bientôt une déclaration en règle.

Mme Hanska n'y tient plus ; elle quitte son château de Wierzschownia et, sous le premier prétexte, arrive du fond de l'Ukraine, entraînant dans son sillage son mari, le comte Hanski, sa dame de compagnie, d'origine suisse, qui est dans son secret, et une kyrielle de domestiques. La France étant alors interdite aux sujets du czar, elle vient se fixer en Suisse pour y réparer sa santé. Inutile d'ajouter que Balzac, prévenu, a volé à toutes guides vers l'Elue. Leur première entrevue eut lieu à Neufchâtel, en octobre 1833.

Diverses versions, que vous connaissez sans doute, plus romantiques les unes que les autres, circulent sur cette rencontre. D'aucuns même affirment que la belle Polonaise ne sut rien refuser à Balzac qui serait reparti, quelques semaines plus tard, comblé et le plus heureux des romanciers. Telle n'est pas l'opinion de M. B. Guyon qui est, certes, dans le vrai, et les textes que nous avons maintenant en main sont fort explicites à cet égard. Telle, par exemple, la lettre qu'il écrivit à son retour de Suisse à l'*alma soror* : il n'avait pas pour habitude de se gêner avec elle, et il était, en outre, beaucoup trop orgueilleux pour lui cacher, ne fût-ce qu'un jour, une telle conquête s'il avait pu s'en flatter.

« J'ai trouvé là-bas, écrit-il, tout ce qui peut flatter les mille vanités de cet animal nommé l'homme dont le poète est, certes, la variété la plus vaniteuse. Mais, que dis-je de la vanité ! Non, il n'y a rien de tout cela. Je suis heureux, très heureux *en pensées, en tout bien tout honneur encore*. Hélas ! Un damné mari ne nous a pas quittés pendant cinq jours d'une seconde. Il allait de la jupe de sa femme à mon gilet ! Une petite ville où une femme, une illustre étrangère, ne peut pas faire un pas sans être vue ! J'étais comme dans un four. La contrainte ne me va pas.

« L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, une vraie Madame de Lignolles (27),... imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde.

« Je ne te parle pas des richesses colossales. Qu'est-ce que cela devant un chef-d'œuvre de beauté, que je ne puis comparer qu'à la princesse

de Bellejouseuse, en infiniment mieux ? Un œil traînant qui, lorsqu'il se met ensemble (*sic*) — Mme Hanska était légèrement bigle — devient d'une splendeur voluptueuse. J'ai été enivré d'amour..»

En accusant vingt-sept ans, l'Etrangère était modeste ; comme elle était née en 1800, il y aurait lieu d'ajouter soixante-douze mois de nourrice pour rétablir la vérité.



Madame Hanska,
d'après une miniature de Daffinger.

La fin de la lettre que Balzac expédia à Mme Hanska, à son retour de Neufchâtel, est aussi explicite :

« Mille baisers pleins de mon âme ; je voudrais t'en enserrer. Mon Dieu, le plus doux de tous, je le rêve donc encore ! » (28). Il est néanmoins tellement sûr de son imminente victoire qu'il achève sa lettre à Laure par cet aveu : « Comme notre mari s'achemine vers la soixantaine, j'ai juré d'attendre, et elle me réserve sa main, son cœur. »

Mais, hélas ! malgré ses soixante ans sonnés, le comte Hanski manquait totalement d'esprit d'à-propos ; il ne consentit à céder la place que neuf ans plus tard...

* * *

Rentré à Paris à la fin d'octobre 1833, Balzac y fut si débordé qu'il dut attendre les fêtes de Noël pour rejoindre sa dulcinée à Genève. Le roman ébauché par lettre y devait trouver sa récompense ; notre homme y séjourna six semaines avant de rentrer en France ; les deux amants ne

devaient se revoir que dix-huit mois plus tard, à Vienne, en juin 1835. Cette transformation dans leurs relations n'arrangeait pas les choses ; les deux amants étaient obligés d'entretenir une correspondance compliquée et double, tantôt réservée à l'*Eve adorée*, et tantôt destinée au couple Hanski. Leur ton, vous vous en doutez, n'était pas le même.

Or, un beau jour, le comte reçut par erreur deux lettres destinées à sa femme ; on frisa de bien près la catastrophe. Balzac, prévenu, put néanmoins arranger les choses d'une façon ma foi fort littéraire. Il lui expliqua que la comtesse avait exprimé le désir que le romancier lui adressât, comme si elles lui étaient personnellement destinées, quelques-unes de ces lettres d'amour qu'il mettait dans ses romans. Naturellement il n'y avait d'abord point consenti, mais la comtesse était revenue à la charge à plusieurs reprises ; le brave Honoré, qui ne savait décidément rien refuser aux femmes, s'était exécuté. (29)

Le comte Hanski était un philosophe, il avait en horreur les scènes de ménage : il eut le bon goût de se contenter de cette explication. Mais nos deux tourtereaux avaient eu chaud : durant quelques mois le ton de leurs lettres se fit moins passionné, et les déclarations d'amour chaste, de tendresse, y alternèrent avec le récit des menus embarras quotidiens de Balzac.

C'est pourquoi ces « Lettres à l'Etrangère », qui s'étendent sur dix-sept années, de 1833 à 1850, offrent pour nous tant d'intérêt et sont d'une aussi passionnante lecture que celles de Voltaire, de Flaubert ou, plus près de nous, que le « Journal » d'André Gide.

Il ne faudrait pas, toutefois, prendre à la lettre cette correspondance. Balzac essaie de s'y disculper de son mieux des reproches de son « Eve adorée ». Jalouse comme une tigresse, elle était, bien entendu, tenue au courant des faits et gestes du romancier par ses bonnes amies de la colonie polonaise de Paris. Il est fort amusant de comparer la vie chaste de Balzac, telle qu'elle semble ressortir de ses lettres, avec celle, fort agitée, qu'il mène en réalité. Le 11 novembre 1833, il écrit à l'Etrangère :

« Mon Docteur, que j'ai vu ce matin, m'a menacé de l'inflammation du tégument de mes nerfs cérébraux.

— Oui Docteur, lui ai-je dit, si je faisais excès sur excès ; mais, depuis trois ans, je suis chaste comme une jeune fille, je ne bois jamais ni vin ni liqueurs...

« Il a fait un haut-le-corps et en me regardant il a dit : « Que votre talent coûte cher. C'est vrai, l'on n'a pas un regard flamboyant comme est le vôtre en s'adonnant aux femmes ». Voilà, mon amour, un certificat bien authentique de ma sagesse. » (30)

Autre plaidoyer « pro domo » : « Ah ! si j'étais aimé, ma maîtresse devrait dormir bien tranquille ; il n'y a pas de place dans ma vie, je ne dirai pas pour une infidélité, mais pour une pensée... » et, plus loin : « La muse travailleuse est sage ; elle est vierge. » (31)

Toute autre est la réalité. Outre Mme de Berny, qui décline, et Mme de Castries dont il est toujours amoureux malgré ses dédains, notons d'abord, écrit M. Bouteron, « une simple et délicieuse bourgeoise, puis une naïve créature, Marie, dont il vient d'avoir un enfant (32), et enfin une dernière, voluptueuse comme une chatte et qui veut sa ration d'amour journalière » (33) — soit trois maîtresses en titre qui se relaient rue Cassini !

Il néglige aussi, bien entendu, de lui raconter qu'à peine rentré de Genève il s'est précipité à l'ambassade d'Autriche, nanti d'une lettre d'introduction de la comtesse Potocka, amie de Mme Hanska. Quelques jours après, le comte Apponyi l'invitait à un « raout » et Balzac devint bientôt l'un des habitués de ces brillantes réceptions. Dès le mois de mai, il s'y fait présenter à l'une des femmes les plus séduisantes de la capitale, la ravissante comtesse Guidoboni-Visconti. Agée alors de trente ans, elle était dans tout l'éclat de sa resplendissante beauté. D'origine anglaise, elle était née Sarah Lowell ; elle passait pour ne rien savoir refuser à ses amis. Quant au comte, c'était un fiéffé original ; outre sa femme, il avait deux autres passions dans la vie. La première était la musique : très bon exécutant, son plus grand plaisir était de jouer sa partie dans un grand orchestre, et il s'offrait dans les théâtres pour remplacer au pied levé les musiciens manquants. La seconde ne manquait pas d'imprévu : il adorait rincer les bouteilles, les fioles de pharmacie en particulier, les laver et les revêtir de ces coiffes de papier soigneusement plissées qui constituent un des tours de main les plus enviés des pharmaciens.

C'était, on le voit, le modèle des maris et le moins encombrant des hommes. La comtesse lui avait déjà donné un fils, tout blond, mais les mauvaises langues alléguaient que le général Koslowsky n'avait pas été totalement étranger à cette naissance. En 1836, il sera l'heureux père d'un second héritier, Christian, qui était aussi brun que son frère aîné était blond. Chose curieuse, il ressemblait étonnamment à Balzac, et, comme les amis du comte le lui faisaient aimablement remarquer, il se contenta de faire observer que « la comtesse avait toujours désiré un enfant brun. Eh bien ! elle avait ce qu'elle voulait ».

Balzac réalisa ce miracle de fixer les ardeurs de la volage comtesse, et il meubla pour elle, à Chaillot, dans le plus grand mystère, la garçonnière qu'il a complaisamment décrite dans

la Fille aux yeux d'or. Mais M. de Balzac, toujours en butte aux poursuites des recors et des convocations de la Garde nationale, était inconnu à cette adresse ; l'appartement était loué au nom de Mme Vve. Brunet, rentière (34). Pour y accéder, il fallait prononcer une sorte de « Sésame, ouvre-toi », véritable mot de passe qui variait chaque jour : « La saison des prunes est arrivée », « Mme Bertrand est en bonne santé », « J'apporte des dentelles de Belgique », etc...

Presque toute sa vie, Balzac devra s'entourer des mêmes précautions, et, en 1841, — lors des répétitions à l'Odéon des *Ressources de Quinola*, — il était aussi difficile de le joindre pour lui faire savoir le jour et l'heure des répétitions. Jugez-en par l'amusant récit qu'en donne L. Gozlan dans son « Balzac chez lui » :

— Avez-vous un garçon de bureau intelligent ? demande-t-il au directeur, Lireux.

— C'est un ancien garde du commerce.

— Diable, trop intelligent !

— Je plaisante, reprit Lireux, c'est un employé sur lequel on peut compter.

— Ce mot *compter*, s'écrie Balzac en riant, vient ici comme mars en carême.

— Pourquoi, demandai-je à Balzac.

— C'est que, ce garçon sur lequel on peut compter, sait-il *compter* ? s'informa Balzac.

— Il sait compter.

— Eh bien voici ce qu'il aura à faire. Daignez m'écouter. Muni de mon bulletin de répétition, il se rendra chaque matin aux Champs-Élysées.

— Aux Champs-Élysées, répéta Lireux.

— Quand il sera arrivé au rond-point de la fontaine...

— Au rond-point de la fontaine, répéta Lireux.

— Il se dirigera, poursuivit Balzac, vers l'arc de l'Étoile et, au vingtième arbre à sa gauche, il verra un homme qui fera semblant de chercher un merle dans les branches.

— Un merle ? s'écria Lireux.

— Un merle ou tout autre oiseau... Votre garçon de théâtre s'approchera de cet homme et lui dira : « Je l'ai ». Cet homme lui répondra : « Puisque vous l'avez, qu'attendez-vous ? » Sur cette réponse, votre garçon lui donnera le bulletin de répétition et il s'en ira sans regarder derrière lui. Le reste est mon affaire.

« Lireux se contenta de dire à Balzac : « Il est bien convenu, pourtant, cher Monsieur de Balzac, que si dans la nuit la foudre dévorait le vingtième arbre des Champs Élysées, après la fontaine, c'est au vingt et unième que votre homme attendrait le mien. » (35)

Malgré ces précautions de peau-rouge, un beau jour de 1837, Balzac recevait une lettre dont la suscription eut le don de le mettre hors de lui : « A M. de Balzac, dit Mme Vve. Brunet ».

C'était une convocation du sergent-major de la Garde nationale. C'en était fait, sa retraite était découverte. La coupe débordait et Balzac, ulcéré, décida d'aller habiter la banlieue ; il émigra à Ville d'Avray : ce fut l'origine de l'acquisition des « Jardies », où il s'installait en 1838.

Un petit pavillon y fut réservé à ses nouveaux amis, les Guidoboni-Visconti, mais cette promiscuité devait porter un coup fatal à ses amours avec la belle « contessa » ; las l'un de l'autre, leurs relations s'espacèrent et la blonde insulaire se retira à Versailles avec son dernier-né ; elle y mourut en 1883.

Durant cinq ans, de 1835 à 1840, elle avait tenu la première place dans l'existence de Balzac, non seulement dans sa vie amoureuse, mais encore dans tous les domaines de son activité intellectuelle. Elle fut l'inspiratrice qui remplaça les amis disparus, et nous retrouvons sa trace, à peine transposée, dans les portraits de Mme de Mortsau et surtout de Lady Dudley dans *Le Lys dans la vallée*.

Continuons à plaider la cause de la jalouse Mme Hanska ; il faut bien avouer que ses griefs n'étaient que trop fondés. Une aventure très balzacienne s'intercale dans cette période. Le comte Guidoboni-Visconti avait en Italie des affaires de succession très embrouillées. Il s'en ouvrit à Balzac dont les connaissances juridiques étaient fort étendues ; ce n'était pas pour rien qu'il avait jadis usé des fonds de culotte chez un avoué ; rien du maquis de la procédure ne lui était étranger. Belle occasion pour notre héros de visiter l'Italie sans bourse délier ; il accepta sur le champ de mener à bien ces délicates négociations.

Le voilà donc à son départ, au mois de juillet 1836. Comme il avait horreur de voyager seul, il se fit accompagner par son jeune secrétaire, M. Marcel. Un beau matin, une chaise de poste s'arrête rue Cassini devant la maison du maître, on charge les bagages, et fouette cocher ! La berline s'ébranle vers la porte d'Enfer, destination Turin, sous les yeux envieux de Jules Sandeau. Quel était ce mystérieux compagnon ? Tout simplement une jeune femme dont il avait fait la conquête, Mme Marbouty, déguisée en jeune homme pour la circonstance. Auprès de Mme Hanska, les apparences étaient sauvées.

Son premier contact avec « M. Marcel » remontait à 1833. Fille et petite-fille d'honorables magistrats, Mme Marbouty « ne rêvait que bohème dorée, littérature et artistes dont elle brûlait

de devenir l'Egérie. » (36). Elle lui avait écrit lui demandant, comme tant d'autres, une entrevue, mais Balzac, rassasié des femmes incomprises, n'avait pas répondu. Elle tenta un second essai auprès de Sainte-Beuve, sans plus de succès ; du reste, elle le trouva décidément trop laid.

Mme Marbouty ne se découragea pas ; par son amie Mme de Massac, maîtresse de J. Sandeau, elle se fit présenter à Balzac, en 1836, et la vue de cette brune piquante eut sans doute plus d'effet que sa prose, puisque, sur le champ, il l'invita à dîner. La conquête fut menée « à la hussarde », nous assure M. J. L. Arrigon (37), et Balzac passa près d'elle « trois nuits sans dormir ». Quelques mois plus tard, il l'enlevait ; et le même critique nous donne de savoureux détails sur le voyage en Italie des deux mandataires du comte Guidoboni-Visconti.

Vers la mi-avril 1837, nos voyageurs étaient de retour, ravis de leur escapade. Ils se séparèrent bons amis et leurs relations en restèrent là. « Marcel, écrit Balzac à l'un de ses amis milanais, est rentré dans son ménage sans que jamais qui que ce soit au monde ait pu se douter qu'il a vu Turin, la Suisse, les Alpes, le Piémont, et elle a repris ses tranquilles destinées en comptant sur la générosité des cavaliers piémontais, au cas où ils retrouveraient la femme charmante qui s'était affublée de nos sacrés vêtements. »

Quelques années plus tard, devenue veuve, Mme Marbouty se fixait à Paris ; elle essaya sans succès de renouer avec Balzac, et vécut, dès lors, une existence assez retirée, vivant un peu de sa plume — sous le pseudonyme de Mme Claire Brunne, puis de Brunne de Marbouty, — et beaucoup de ses rentes. Son équilibre mental déjà assez chancelant, comme le prouve sa fugue, alla en empirant. Elle mourut de tragique façon, en 1890, écrasée par un omnibus.

Au début de 1838, Balzac trouva dans son volumineux courrier une lettre d'une admiratrice inconnue. « Habile à discerner la psychologie de sa correspondante à travers les phrases et devinant qu'il s'agissait d'une femme affranchie des convenances ayant déjà tourné les pages de plus d'un roman d'amour, Balzac s'enflamma une fois de plus. » (38). Sa correspondante habitait la Bretagne, à Bourg-de-Batz. Elle était âgée de trente ans, était veuve, et venait de reprendre son nom de jeune fille : Hélène de La Valette de Saint-Andéol.

Balzac travaillait alors à une nouvelle œuvre, qui devait avoir pour titre *les Amours forcées*. Le canevas lui avait été fourni à Nohant, par « le camarade George Sand » ; c'était tout simplement, transposée, l'histoire des amours de Liszt et de Mme d'Agoult. Il hésitait encore sur la région où il situerait l'action. A la lecture de cette

lettre, Balzac se décida pour la Bretagne, belle occasion d'aller voir sur place et Bourg-de-Batz et Mme de La Valette, et ce fut en son agréable compagnie qu'il visita Guérande, dont il nous donne une si belle description dans ce roman devenu plus tard *Béatrix*.

Pour Balzac, Hélène devint Marie ; il tenait à ce prénom qui lui était cher et il aurait voulu que toutes ses maîtresses s'appelassent Marie. C'était évidemment une grande simplification dans l'existence et ce procédé avait d'incontestables avantages en cas d'inadvertance. De temps en temps, quittant les marais salants sur lesquels elle régnait en maîtresse, la belle paludière venait aux « Jardies » rendre visite à son ami « Babouino » — c'est ainsi que Balzac signait les lettres qu'il lui écrivait. Elle y vint même costumée en bretonne, ce qui laissa un durable souvenir à Ville d'Avray. Malheureusement Hélène-Marie était fort volage, et, comme Balzac était très loin d'admettre chez autrui ce qu'il concevait fort bien pour son usage personnel, il se lassa vite de cette nouvelle conquête. Du reste, il vieillissait, des soucis de toutes sortes l'accablaient. Il coupa court par un procédé héroïque : il déménagea une fois de plus et vint se fixer plus près de Paris, dans ce petit pavillon de Passy qui constitue l'actuel Musée Balzac.

Cette habitation était nantie de deux issues, l'une rue Basse, l'autre rue du Roc. Par cette dernière, il fallait monter deux étages pour avoir accès chez lui. Si l'on venait par la rue Basse, au contraire, il fallait dégringoler une douzaine de marches pour se trouver chez l'écrivain, disposition qui intriguait beaucoup les visiteurs ; ils y voyaient le symbole de la carrière accidentée du romancier et de l'existence souterraine que ses créanciers l'obligeaient à vivre (39). Comme autrefois, rue des Batailles, il fallait, en outre, être nanti du mot de passe et demander « Mme de Brugnot ».

Cette Mme de Brugnot, qui fut pour Balzac un peu plus qu'une gouvernante, était une amie de Marceline Desbordes-Valmore, que la poétesse avait surnommée « Thisbée » ou « la femme terre-neuve ». « Sa spécialité était de s'intéresser aux écrivains célibataires dans la débîne. ». Ce fut cette sorte de dragon qui tint le ménage de Balzac entre 1840 et 1845, date à laquelle cet éternel instable déménageait encore une fois pour ce qui devait être son dernier logis en ce bas-monde : « la folie Beaujon », rue Fortunée, l'actuelle rue Balzac.

C'est donc à Passy qu'il reçut, un beau matin de janvier 1842, une lettre bordée de noir, à l'écriture bien connue. Mme Hanska annonçait le décès du comte, survenu quelques mois au-

paravant. Balzac et l'Etrangère ne s'étaient plus revus depuis 1835 lors d'un séjour à Vienne, et la correspondance avec l'« Eve adorée » s'était peu à peu ralentie ; la comtesse devenait de plus en plus mystique, elle lui reprochait amèrement son existence mouvementée, et, dans son entourage, — où sa liaison avec le romancier était connue, — on n'encourageait guère l'illustre descendante des Rzewuski à lier son sort à celui de ce gros homme perdu de dettes.

Cette bonne nouvelle arrivait au bon moment ; Balzac était mortellement las de son existence. A cette lecture, un baume dut se répandre en lui et, aussitôt, il entrevit les possibilités, les facilités qu'une union avec la riche veuve pourraient lui procurer. Adieu les soucis, les dettes. Il se voit déjà Pair de France ; l'Académie Française qui lui faisait grise mine — cette vieille dame semblait peu soucieuse de voir l'un de ses membres échouer à Clichy, la prison pour dettes — allait enfin lui ouvrir les bras. Il était sauvé...

Sauvé. Il le croyait du moins. Hélas il y avait encore loin entre la coupe et les lèvres. Mme Hanska se dérobe et semble de moins en moins désireuse de refaire sa vie avec lui. Balzac ne se laisse pas rebuter ; puisque sa maîtresse semble se reprendre, eh bien ! il refera sa conquête par ses lettres ; il se fera chaque jour plus tendre, plus pressant, il l'envoûtera par son talent, — ne se croyait-il pas magnétiseur ? Et ce sera, de 1842 à 1848, la dernière flambée amoureuse de cette vie prodigieuse, ce dernier amour qu'il qualifiera lui-même de « strangulatoire » !

Vous connaissez la suite, son séjour en Ukraine de 1848 au début de 1850. Il en revint marié et mortellement atteint ; après un effroyable voyage de retour avec sa femme, Mme Hanska ayant enfin consenti à l'épouser, presque « in extremis », il eut du moins l'ultime consolation de mourir chez lui, dans cette « folie Beaujon » que, depuis 1842, il meublait avec passion, en ce Paris qu'il avait tant aimé.

* * *

Pour vous donner une pertinente réponse à la question qui m'avait été posée, j'ai tenté de vous camper, Mesdames et Messieurs, le portrait de mon héros, je vous ai retracé rapidement les étapes de sa vie sentimentale, et j'espère vous avoir démontré que sa disgrâce physique ne l'avait pas empêché d'avoir une carrière amoureuse fort bien remplie.

L'explication de cette apparente anomalie transparait à la lecture de son œuvre. Balzac est avant tout le peintre de la femme. Le premier il a su, je dirai même il a osé, nous la

montrer telle qu'elle est, avec les défauts et les qualités de son sexe. Ses correspondantes, connues ou inconnues, appuient toutes sur la même chanterelle ; elles le remercient d'avoir enfin compris leur cœur, leurs secrètes aspirations, d'avoir su transposer dans son œuvre le vers célèbre de Racine :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

L'une des plus intelligentes de ses amies, et qui resta toute sa vie avec lui sur le même pied d'amitié amoureuse, Mme Zulma Carraud, lui écrivait en 1832 ces lignes divinatrices : «*Vous avez une intelligence du cœur de la femme qui jamais ne fut donnée à aucun homme.*» (40)

«A présent, Monsieur, — lui écrit une autre admiratrice inconnue, — que je vous dise les sentiments secrets de nous autres, femmes cachées. Nous avons toutes pour vous la plus tendre admiration, et si les inquisiteurs du monde nous forcent quelquefois à condamner quelques chapitres de vos ouvrages, aussitôt que nous sommes deux et dans l'intimité, nous disons à voix basse : «J'aime Balzac ! Balzac connaît toutes les misères de la condition des femmes ! Balzac a créé Joséphine ! Eugénie ! Gloire à Balzac, vive Balzac !» Nous battons des mains tout doucement, avec la joie des esclaves qui se dérobent à l'œil du maître ; ensuite nous rentrons dans la société... en parlant de Jocelyn.» (41)

«Grisettes, bourgeoises, grandes dames, écrit M. Bouteron, se sont contemplées, tour à tour, dans le miroir magique qu'il a placé devant leurs yeux. Soixante-douze femmes, dont Madame de Récamier, nous a dit Balzac, se sont reconnues dans la Foedora de *La Peau de chagrin*, mais combien d'autres ont revécu, mieux compris, apaisé peut-être leur propre vie grâce aux évocations de l'enchanteur. Les *Etudes de mœurs* ont été le bréviaire d'une quantité innombrable de femmes de toutes classes, et la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye en 1833, était si passionnément intéressée par *l'Histoire des Treize*, publiée dans la Revue de Paris, qu'elle fut sur le point de faire écrire à Balzac pour en savoir la fin par avance.» (42)

Ecoutez l'opinion du malheureux auteur de «*Volupté*», le venimeux Sainte-Beuve :

«Balzac s'est introduit auprès du sexe sur le pied d'un confident consolateur, d'un confesseur un peu médecin ; il leur pose en ses récits des questions hardies, familières, équivalentes à des privautés. C'est comme un docteur encore jeune qui a une entrée dans la ruelle et dans l'alcôve ; il a pris le droit de parler à demi-mots des mystérieux détails privés qui charment confusément les plus pudiques.» Et encore :

« Il a commencé à mettre dans ses intérêts cette moitié du public très essentielle à gagner. Il se l'est rendue complice en flattant avec art des fibres secrètement connues. Il a des arts secrets, de certains tours de main comme en a l'accoucheur, le magnétiseur. Bien des femmes, mêmes honnêtes, s'y sont prises. On l'eût traduit autrefois en jugement pour maléficé.» (43). Sans doute, son ennemi regrette-t-il «in petto» que ces beaux temps ne soient plus.

C'est encore un contemporain, son ami Th. Gautier, qui écrit : Il y a dans son œuvre comme une odeur de femme, «*odor di femina*», quand on y entre, on entend derrière les portes qui se referment, sur les marches de l'escalier dérobé, des frou-frou de soie et des craquements de bottines.»

Il ne saurait être question de fouiller dans l'œuvre balzacienne pour y analyser les nombreux types féminins qu'elle renferme, les uns vertueux, les autres un peu moins. Je voudrais simplement vous montrer très rapidement ce qu'était avant lui le rôle de la femme dans le roman et ce qu'il y a apporté de neuf.

Avant Balzac, la femme y est un personnage tout conventionnel. L'héroïne est toujours de haute naissance, et elle dispose d'un nombre suffisant de livres de revenus pour dédaigner les soucis de la vie quotidienne. Etre idéalement pur, sa beauté est sans défauts, sa vertu inattaquable. C'est tantôt une jeune fille au cœur ardent, mais qui sait éviter l'écueil des passions, tantôt une jeune femme dont un mariage de convenances a lié le sort à celui d'un homme qui la néglige, et qu'elle ne saurait aimer. Elle a naturellement des soupirants, — sans quoi il n'y aurait pas de roman, — et elle échange avec eux, durant d'interminables pages, de longs duos d'amour chaste, mais sa vertu sort triomphante de ces dures épreuves. La fin n'est pas moins conventionnelle ; tantôt cela «*finis bien*» par la mort du tyran, ce qui permet à l'héroïne de convoler légalement avec l'heureux vainqueur, tantôt cela «*finis mal*» par le suicide du soupirant ou par une de ces maladies de langueur contre lesquelles toute thérapeutique s'avère inopérante. Toutes ces héroïnes sont jeunes ; elles ont à peine vingt ans, comme si, passé cet âge, la femme avait passé celui d'aimer.

Quel changement avec Balzac ! Il ose nous parler des débats intimes qui agitent le cœur d'une femme abandonnée ou celui d'une femme de trente ans. Bien mieux, il fait place dans son œuvre à des femmes qui ne sont pas forcément des duchesses et qui ne disposent pas obligatoirement d'un coquet revenu. Il y introduit aussi de petites bourgeoises, des ouvrières, etc... il nous

associé aux menus tracés de leur existence quotidienne, aux plus petits détails de leur toilette, de leur intérieur. C'est toute une révolution dans l'art littéraire.

Un petit fait nous fait mieux comprendre ce prodigieux bouleversement, c'est l'attitude de la critique lors de la parution de *la Peau de chagrin*, en 1831. Dans le cours de ce récit qui eut un énorme succès, à la fois d'estime et de scandale, le héros du roman, R. de Valentin, reconduit chez elle la comtesse Foedora. Et, tout en devisant dans son fiacre, il se demande anxieusement s'il aura assez d'argent pour payer le prix de la course. Cela vous semble tout simple ; eh bien ! en 1831, ce fut un événement, et les contemporains s'ébahirent et s'indignèrent qu'un écrivain osât dans un roman aborder des questions aussi matérielles.

Balzac s'indignait beaucoup du reproche d'immoralité que certains faisaient à son œuvre, et, en 1842, dans l'avant-propos à la première édition de *la Comédie humaine*, il a tenté de se disculper et de séparer le bon grain de l'ivraie. Pour excuser ses brebis galeuses et ses vierges folles, il nous énumère complaisamment ses vierges sages : Eugénie Grandet, U. Mirouet, M. Mignon, Mlle de Cinq-Cygne, Mme Claës, Mme Jules, etc., tentant de nous prouver mathématiquement, par une simple addition, que le nombre de celles-ci dépasse le nombre de celles-là. Nous sommes devenus moins pudiques, et une Mme Marneffe nous semble bien pâle à côté de telles héroïnes des romans actuels.

Au reste, le départ est souvent bien ardu entre le vice et la vertu, et telle héroïne balzacienne, vertueuse en action, pêche souvent par pensée. Je vous conseille à ce propos de relire une nouvelle de Balzac, car ce romancier-fleuve fut aussi un extraordinaire nouvelliste, ce qui n'est pas commun. Cette nouvelle, oh ! elle est très courte, une douzaine de pages, c'est la délicieuse *Étude de femme*. En voici le sujet. Dans un bal, le beau Rastignac fait danser la prude marquise de Listomère. Rentré chez lui, il écrit à sa maîtresse, Mme de Nucingen, et, par une erreur involontaire, — nos modernes psychiâtres y verraient de l'eau apportée à leur moulin, — il se trompe d'adresse et l'envoie à Mme de Listomère. Elle la lit, rougit, et brûle la lettre, consigne sa porte au jeune lion lorsque, quelques jours plus tard, s'étant aperçu de son erreur, il vient s'en excuser. Sur le pas de la porte, il se heurte au marquis qui l'introduit de force au salon et, peu après, le laisse seul avec la marquise. Il tente de se disculper et, comme son interlocutrice ne veut pas croire à une simple erreur, Rastignac, habituellement plus fin et plus habile, insiste, accumule les preuves pour la convaincre, et y réussit.

Depuis trois semaines, Mme de Listomère ne va plus dans le monde, son mari et ses amis n'y comprennent rien ; elle a sans doute une gastrite... et c'est tout.

Les regrets tardifs de la marquise, flattée au tréfonds d'elle-même de l'audace du jeune homme, son dépit d'être dédaignée, l'amour qu'elle sent naître pour Rastignac, tout cela Balzac le laisse, dans la pénombre, à l'imagination du lecteur, avec une délicatesse de touche qui ne se rencontre pas partout dans son œuvre.

Vertueuses ou non, les héroïnes de *la Comédie humaine* apportaient avec elles un air tout frais, tout nouveau dans l'art du roman ; pour elles Balzac avait su prolonger l'âge d'aimer. Comment ne pas être séduite par un homme qui termine ainsi l'un de ses chefs-d'œuvre : « Si (l'auteur) continue d'accorder, malgré les critiques, tant de perfectionnements à la femme, il pense encore, lui jeune, que la femme est l'être le plus parfait entre toutes les créatures. » (44)

Après une telle apologie du sexe faible, comment les femmes l'eussent-elles boudé ? Reconnaissant en lui leur champion, elles lui en furent profondément reconnaissantes et c'est là, très certainement, la raison profonde de ses légittimes succès auprès d'elles.

Dr. F. LOTTE.

- (1) «Lettres à l'Étrangère», T.I, p. 17.
- (2) «Illusions perdues», Conard XI. 197.
- (3) Cité par Pierre Abraham in «Balzac», p. 5.
- (4) Lamartine : «Balzac et ses œuvres», M. Lévy. 1862
- (5) Th. Gautier : «Honoré de Balzac», pp. 4 sq.
- (6) A. Fontaney : «Journal intime», Bibl. Romantique, Paris 1926, Les Presses Françaises, p. 30.
- (7) Cf. Billy : «Vie de Balzac», II. 116.
- (8) Hanotaux : «la Jeunesse de Balzac», p. 27.
- (9) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I. 106.
- (10) A. Gide : «Si le grain ne meurt», p. 11.
- (11) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I. 36.
- (12) «Correspondance», 1820, p. 17.
- (13) «Correspondance», juin 1821, p. 28.
- (14) «Correspondance», juin 1821, p. 35.
- (15) «Correspondance», 1819.
- (16) Hanotaux et Vicaire : «Lettres d'Honoré de Balzac», pp. 175-176.
- (17) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I. 52.
- (18) «Correspondance», XIII. Cité par Arrigon : «les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac», p. 81.
- (19) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I. 85.
- (20) «Lettres à l'Étrangère», I. 418.
- (21) Lettre à Z. Carraud, août 1835, citée in «Correspondance Honoré de Balzac — Zulma Carraud», p. 243, publiée par M. Bouteron.
- (22) Ch. Léger : «Balzac mis à nu», p. 55.
- (23) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I. 48.
- (24) «Illusions perdues», Conard XI. 270.

-
- (25) Cf. Billy : «Vie de Balzac», I, 153 sq.
- (26) Cité in M. Bouteron : «le Vrai visage de Mme. Hanska», Paris 1929, p. 3.
- (27) Personnage du «Chevalier de Faublas».
- (28) «Lettres à l'Etrangère», 6 octobre 1833, I, 49.
- (29) «Lettres à l'Etrangère», I, 189-90, lettre au comte Hanski, du 16 septembre 1834.
- (30) «Lettres à l'Etrangère», I, 78.
- (31) «Lettres à l'Etrangère», octobre 1834, I, 194.
- (32) «Marie» : elle lui avait écrit : «Aime-moi un an seulement et moi je t'aimerai toute ma vie.» Et Balzac légua à la fille qu'il eut d'elle, Maria, par son testament de 1847, «un Christ en ivoire, dans le fameux cadre de Brustolone.»
- (33) M. Bouteron : «le Vrai visage de Mme. Hanska», p. 6.
- (34) Mme. Vve. Brunet était aussi Mme. Vve. Durand, etc..
- (35) L. Gozlan : «Balzac chez lui», p. 119 sq.
- (36) D'après Arrigon : op. cité.
- (37) d'après Arrigon, op. cité. pp. 103-105.
- (38) J. L. Arrigon, op. cité, 221 sq.
- (39) Cf. Billy : «Vie de Balzac», II, 62-63.
- (40) «Correspondance Honoré de Balzac — Zulma Carraud», juin 1832, p. 16.
- (41) «Lettres de femmes adressées à Balzac», 1ère série, Cahiers balzaciens, p. 30. Edités par M. Bouteron, Paris 1924.
- (42) D'après M. Bouteron, op. cité, Préface, p. V.
- (43) Sainte-Beuve : «Portraits contemporains», 1834.
- (44) Claude Mauriac : «Aimer Balzac», Paris 1945.
-

Une demeure historique :

Du palais d'El-Alfi au "Shepherd's Hotel"

Conférence de

M. Khalil Chéoub

Donnée à Alexandrie, au Cercle de la Jeunesse Grecque Orthodoxe Egyptienne, le 28 avril 1947.

Mesdames,
Messieurs,

Le quartier de l'Ezbékiah, au Caire, tire son nom de l'émir Azbak, qui commandait en chef les armées du sultan Kait Bay, vers la fin du XV^{ème} siècle. Ce quartier comprenait le lac, la place, une porte au sud: Bab El-Hawa, une rue: la rue El-Saket, une mosquée: la Mosquée Azbak, et les maisons bordant le lac.

Ce lac était alimenté par une branche du khalig El-Hakimi, ainsi dénommé parce qu'il a été creusé par le khalife fatimite El-Hakim, vers la fin du X^{ème} siècle. Il puisait ses eaux dans le Nil, en deçà du «mikias» ou nilomètre, près de Roda, et traversait ensuite le Caire en contournant El-Sayeda Zeinab, et en passant par Bab El-Khalk, El-Mouski, El-Zaher, jusqu'au nord de Chamra.

Le lac d'El-Ezbékiah avait la forme d'une conférence. « On dirait, dit El-Djabarti, qu'il est tracé au compas. » Les riches maisons aux vitrages bariolés dardaient sur l'eau, la nuit, mille rayons chatoyants. Les embarcations longues ou courtes, petites ou grandes, mais toutes légères, sillonnaient le lac, emportant sur les eaux clapotantes les promeneurs heureux, dans la nuit. Durant ces promenades au clair de lune, qui avaient surtout lieu pendant la crue du Nil, l'on mangeait, buvait, chantait, riait, et même l'on fumait



M. KHALIL CHÉOUB

du hashishe. L'aspect de ce quartier était féérique, et le lac était la promenade select des Cairotes.

Pourtant, tout n'était pas bâti autour du lac. En effet, au coin nord-ouest, à hauteur de Kantaret El-Dikka, il y avait un immense champ parsemé d'arbres, appelé Gheit, qui confinait, au nord, à Kantaret El-Dikka; à l'est, au lac; à l'ouest, à un terrain vague qui le séparait du faubourg de Boulac et que traversait le canal de Boulac; enfin, du côté sud, il y avait aussi un autre Gheit, dénommé Gheit Mushah.

Au début du XVIII^{ème} siècle de l'ère chrétienne, soit vers 1120 de l'Hégire, un riche docteur en droit hanafite, El-Sayed Ibrahim Séoudi Iskandar, acheta ce terrain. Il érigea une grande maison surélevée, construite sur des arcades et des magasins, et fit établir des embarcadaires sur le

lac. Il a dû certainement louer ces magasins à des cafetiers et marchands de fruits. Il y eut là des chanteurs, des danseurs et, bientôt, ce coin, donnant sur le lac, devenait un lieu de rendez-vous. On s'y réunissait, surtout le soir, soit pour y rester, soit pour attendre une petite barque qui vous faisait faire le tour du lac. Les belles maisons qui bordaient le lac appartenaient à de riches mameluks, pour la plupart émirs ou beys, et le vacarme que la foule des promeneurs ou des noctambules faisait sous les arcades finit par les incommoder.

Vous savez que l'Égypte, depuis la conquête turque, en 1517, était tributaire de la Turquie. Le sultan avait laissé dans le pays une forte garnison composée de sept Odjaks, ou milices, qui étaient celles des Janissaires, des Charkas, des Azabs, Moutafarikas, Gomaliens, Jaouiches et enfin, Mameluks.

Le sultan nommait un pacha, qui gouvernait avec le titre de Wali. Il le changeait tous les ans, pour ne pas lui permettre de prendre racine dans le pays. C'est au Wali que le tribut annuel devait être versé. Ce tribut alimentait les fonds personnels du sultan. Ce Wali avait le pouvoir de décréter, et tous les actes publics, et même certains actes privés, devaient être commandés par lui. Mais bientôt le pacha tomba sous la dépendance des beys, qui lui imposaient leur façon de gouverner et de se conduire. L'Égypte était divisée en vingt-quatre beylicats; chaque bey était, en principe, officier d'un Odjak, nommé par le pacha même; mais vers le début du XVIII^{ème} siècle, ces beys sortaient tous du rang des Mameluks exclusivement. Les Mameluks étaient d'origines diverses. C'étaient de jeunes esclaves pris en Russie, en Géorgie, en Grèce, en Crète, il y en eut même de Suisses, Italiens et Français. Cependant, c'était le Caucase qui en fournissait le plus grand nombre. «Singulière destinée de cette race nourrie au pied du Caucase, dit un auteur, dont les filles ont peuplé de beautés le Sérail du Grand Seigneur, et dont les fils ont, en Égypte, succédé aux Pharaons.»

Les marchands d'esclaves importaient et vendaient cette jeunesse en Égypte. L'acquéreur avait déjà une nombreuse suite. Le jeune esclave en faisait partie: il était équipé et armé par son maître à qui il devait désormais une fidélité absolue. L'éducation était l'exercice principal du Mameluk. Beaux chevaux et belles armes, voilà, en résumé, ce que convoitaient tous ces beys. Mais l'instruction, mais la culture intellectuelle, ils étaient rares, parmi eux, ceux qui s'en préoccupaient.

Tous ces beys mameluks avaient à leur service des caches, dont le rôle était de surveiller les provinces, de percevoir les impôts et de faire régner la sécurité. Les beys formaient des groupes et des factions. Ils se faisaient la guerre entre eux, et les plus forts dominaient le pays. En général, le plus puissant était le Cheikh El-Balad, ou gouverneur du Caire. Tous résidaient au Caire et non à la campagne, pour mieux se surveiller. Ils avaient de lourdes charges, ce qui explique leur cupidité, car chacun avait une petite armée de Mameluks qu'il nourrissait, habillait et armait. Le harem, composé de femmes blanches et d'eunuques, avait aussi des exigences facilement compréhensibles. Les beys avaient aussi leurs médecins et même leurs bouffons.

Le jeune mameluk qui déployait certaines qualités était vite affranchi et noussé par son maître vers les hautes fonctions. Il devenait son lieutenant, fondait une suite à lui, achetait des Mameluks et, quand son maître était tué, car ils mouraient rarement de mort naturelle, il épousait la plus belle de ses femmes. Tous s'intitulaient é-

mir. Ainsi, nous avons connu la principauté d'Osman Kiakhya, d'Ibrahim Kiakhya, Cherkess Mohamed bey, d'un triumvirat, et d'un duumvirat. Il est impossible de nous étendre sur ces beys en raison de l'exiguïté du cadre de cette causerie.

Mais nous devons dire que tous ces beys n'avaient aucune idée en politique, intérieure ou extérieure. Cependant, en 1755, vint au pouvoir un grand chef qui a tenté d'unifier le pays. C'était Aly bey EL-Kébir. Il fut renversé en 1766, mais reprit vite le pouvoir, qu'il conserva jusqu'en 1772. Ambitieux, visant haut et Join, despote, Aly bey, par la trahison, par l'assassinat, se défait de tous ses concurrents. Il était de mœurs sévères. La maison dont nous relatons l'histoire continuait à recevoir sous ses arcades les noctambules et les joyeux. Il s'y passait même des choses inavouables. Aly bey EL-Kébir, furieux, ordonna la fermeture des magasins et des arcades. Il fit défense à quiconque d'y mettre les pieds. Il flagella plusieurs des noctambules qui hantaient ces lieux, et la maison tomba dans l'abandon.

Aly bey avait comme lieutenant principal Mohamed Aboul Dahab, ainsi surnommé parce que le jour de son investiture il avait semé l'or sur tout le parcours de son cortège. Aboul Dahab envahit le Hedjaz pour compte de son patron. Au lieu de le ramener en Égypte, Aly bey lui donna l'ordre d'envahir la Syrie. Arrivé à Tyr, Aboul Dahab se ravisa. Ses conseillers lui firent comprendre qu'Aly bey voulait se débarrasser de lui. Il rentra précipitamment en Égypte. Aly bey prit la fuite.

Bientôt, il reparut à la tête d'une armée recrutée en Syrie, et fut battu, à Salhieh, par Mohamed Aboul Dahab. Dans cette bataille, un jeune mameluk, Mourad bey, vassal d'Aboul Dahab et amant de la femme d'Aly bey, la fameuse Setti Néfissa, que les chroniqueurs européens appellent Madame Néfissa, paya de sa personne pour tuer Aly bey. En effet, celui-ci fut mortellement blessé et amené dans la tente d'Aboul Dahab qui le reçut à bras ouverts, lui baisa la main et chargea ses médecins de le soigner. Mourad bey épousa Setti Néfissa et les médecins empoisonnèrent Aly bey EL-Kébir, qui mourut, au Caire, sept jours après la bataille. La principauté de Mohamed Aboul Dahab dura deux ans. Après sa mort, une lutte sanglante mit aux prises ses partisans, les Mohamédistes, et ceux d'Aly bey, les Alaouites. Les premiers finirent par l'emporter, et, alors, un duumvirat fut instauré avec Ibrahim bey et Mourad bey, tous deux anciens lieutenants de Mohamed bey Aboul Dahab.

Ibrahim était un grand despote. Les négociants français souffrirent de son chef de nombreuses avanies et mauvais traitements. Mourad bey était un luxurieux. Il craignait les factions rivales. C'est pourquoi il achetait beaucoup de Mameluks. Un de ses lieutenants lui fit don d'un jeune mameluk du nom de Mohamed, à l'air intelligent, courageux et beau. Il gratifia le donateur de mille ardebs de riz et appela le jeune mameluk Mohamed EL-Alfi, ou «miller», parce qu'il lui avait coûté mille unités. Mohamed bey EL-Alfi donna très vite des preuves éclatantes de son despotisme

et de sa tyrannie. Son suzerain, Mourad bey, tyran lui-même, en fut enchanté. Il le fit nommer bey de la Charkieh. Ce beylicat lui fournit une fortune incalculable. A l'instar de ses émules, il voulait, lui aussi, avoir son château au Caire.

La maison abandonnée dont nous avons parlé avait passé entre les mains de plusieurs propriétaires. A cette époque, c'est-à-dire en 1211 de l'Hégire, vers la fin du XVIIIème siècle, elle appartenait à Ahmed Agha Chouekar. Mohamed bey El-Alfi l'acheta, la fit démolir et établit lui-même un plan pour sa reconstruction. Il chargea son lieutenant Zulfikar de diriger les travaux, et partit pour la Charkieh. Zulfikar établit les fondations et éleva le premier étage lorsque son maître revint. Il ne trouva pas l'édifice conforme au plan, le fit démolir une seconde fois et poussa activement les travaux de reconstruction. Il fit placer quatre de ses émirs aux quatre côtés de l'édifice pour surveiller et diriger les travaux. Il fit bâtir, spécialement pour cette construction, des moulins pour le plâtre et des fours à chaux. Il faisait venir de la montagne, ou de Torah, les grosses pierres que l'on sciait sur place pour les dalles et les escaliers. Il utilisa le marbre de palais anciens qu'il acheta et démolit et dont il fit transporter les matériaux à dos de chameau ou dans des barques jusqu'au lieu de la construction. Ses agents, chargés de diriger ces démolitions, purent aussi se construire des maisons avec les mêmes matériaux; ils en donnaient à leurs favoris et en vendaient pour leur compte. Il fit venir toutes sortes de bois de Boulac, d'Alexandrie et de Rosette. Tous les ouvriers, maçons, menuisiers, serruriers, vitriers, tapissiers, étaient mobilisés dans ce palais. Il s'agissait, en effet, d'ériger une demeure seigneuriale.

Une fois achevée, on put se rendre compte qu'il s'agissait de trois corps de logis séparés par des cours; l'une de ses faces donnait sur la place de l'Ezbékiah; l'autre, sur de grands jardins au delà desquels s'étendait une palmeraie; enfin, du côté nord, c'est-à-dire du côté attaché à Kantaret El-Dikka, on voyait un vaste kiosque supporté par des colonnes. Il fit placer des vitres à toutes les fenêtres extérieures, donnant sur l'Ezbékiah, et intérieures, donnant sur les cours. Les appartements privés furent vitrés de carreaux en cristal d'une grande valeur. Le palais fut, ensuite, magnifiquement meublé: beaux tapis turcs, rideaux et divans brodés d'or. Il fut orné de lustres, d'objets d'art de prix offerts par des Européens. Dans le salon du rez-de-chaussée, il fit ériger une grande fontaine d'un seul bloc de marbre avec un grand jet d'eau central entouré d'autres, plus petits, jaillissants de sujets en bronze. Des bains magnifiques furent établis au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur. Autour de la cour, les logements étaient spécialement aménagés pour les Mameluks. Dans le jardin, on admirait une immense fontaine en marbre dans laquelle étaient sculptés des poissons crachant de l'eau. Cette fontaine avait également été offerte par des Européens.

Enfin, tout fut fini au 1er Ramadan 1212, c'est-à-dire en avril 1798. El-Alfi vint s'y installer avec

sa famille. La porte d'entrée et la cour, qui s'avèrent trop petite pour contenir les chevaux des visiteurs, furent illuminées. Les poètes complimentèrent El-Alfi, et le fameux cheikh Hassan El-Attar, qui devint plus tard grand cheikh d'El-Azhar, composa ces deux vers qui furent gravés en lettres d'or au-dessus de la porte du grand salon:

*«Le Soleil des félicitations a éclairé un salon
dont les beautés augmentent par milliers.*

*«Sur sa porte, la joie a dit en datant: «le ciel
de mon bonheur se renouvelle par El-Alfi.»*

*
* *

Vers la moitié de Ramadan, El-Alfi dut partir pour la Charkieh. Les illuminations furent éteintes. Mauvais augure! Le maître y avait habité seize jours et seize nuits. Il n'y habitera plus. Car un événement qui changera la face de l'Egypte et de tout l'Orient, allait, bientôt survenir. Le 1er juillet 1798, ou le 10 du mois de Moharram 1213, débarqua à Alexandrie, et notamment à El-Agami, une armée française de 30.000 hommes, commandée par le général Bonaparte, alors âgé de vingt-huit ans.

Le désarroi que cette nouvelle produisit au Caire est indescriptible. Depuis deux siècles, aucune armée étrangère n'avait foulé le sol de l'Egypte. La guerre était oubliée. Les forts, les canons et même les cœurs et les âmes étaient décrépits. Bonaparte déclarait qu'il venait enlever l'Egypte aux Mameluks pour la donner au sultan et venger les négociants français honteusement maltraités. Nous savons tous que ces prétextes n'étaient pas sérieux, et, qu'en vérité, Bonaparte voulait détruire la puissance anglaise, en lui barrant la route des Indes.

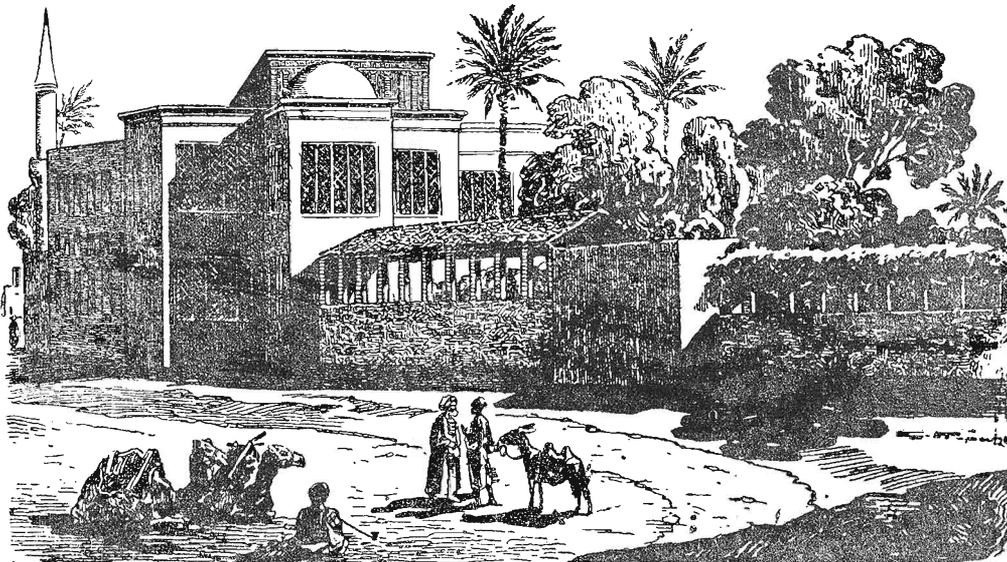
L'idée était vieille. Elle remontait au XVIIème siècle. Je voudrais, ici, corriger une erreur propagée par plus d'un auteur de langue arabe. On a prétendu que le philosophe Leibniz avait conseillé à Louis XIV la conquête de l'Egypte. Ceci est vrai en partie. Leibniz avait fait part à son protecteur, Jean Philippe, Electeur de Mayence, d'un projet d'alliance entre l'Allemagne et la France, pour chasser les Turcs d'Europe et les refouler en Asie. Le ministre de Boinebourg fit part à M. de Pomponne, ministre de Louis XIV, d'un projet intéressant la gloire de la couronne de France. Il lui fut répondu que Sa Majesté écouterait volontiers ces communications. Le 18 mars 1672, Leibniz se rend à Paris; Louis XIV partit pour Charleroi le 6 avril, la France ayant déclaré la guerre aux Pays-Bas. Leibniz n'a jamais rencontré Louis XIV. A Paris, il rédigea un mémoire où il était question de Chrétiens et d'infidèles. M. de Pomponne lui répondit: «Vous savez que les projets de guerre sainte ne sont plus à la mode depuis saint Louis.» Le mémoire resta oublié à la bibliothèque de Hanovre. En 1803, le gouvernement anglais en publia une traduction pour en faire état contre le premier Consul. Lorsque les Français occupèrent le Hanovre, le général Mortier envoya copie du mémoire à Bonaparte. Il y avait trois ans que les Français

avaient quitté l'Égypte. Vous voyez que le mémoire de Leibniz était inconnu. C'était le fruit de la méditation d'un philosophe. Il n'eut jamais de portée politique. Mais revenons à l'Égypte...

Les duumvirs Ibrahim et Mourad, les pachas, les officiers des milices, les cheikhs et les notables du Caire se concertèrent. On dépêcha des courriers à Constantinople. Dans les mosquées, sur les places publiques, partout, la foule se pressait. On s'armait de gourdins. On criait, on priait,

Aboukir. L'armée, coupée de ses bases, devait se suffire sur place.

Bonaparte avait constitué un Divan composé des cheikhs illustres de l'époque, El-Charkaoui, El-Bakri, El-Fayoumi, El-Saoui, etc. Il voulait initier les Égyptiens à se gouverner eux-mêmes. Du moins, il le disait. Mais les négociations avec la Turquie n'ayant pas abouti, et à la nouvelle qu'une armée turque venait par la Syrie, il décida d'aller lui barrer le chemin. Vous savez tous,



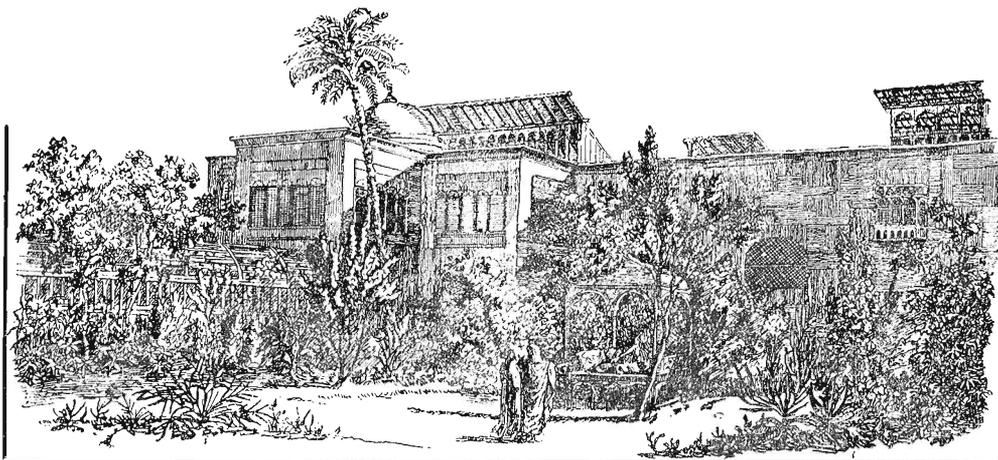
La maison d'El-Alfi bey. (D'après Rhoné : «L'Égypte à petites journées».)

on formait des cortèges. Mourad se mit à la tête de l'armée, rassemblée à la hâte. Il se porta à la rencontre des Français. Entretemps, Bonaparte avait pris Alexandrie puis Rosette et marchait sur le Caire. A Rahmanieh, une prise de contact avec Mourad le décida à se replier précipitamment sur la capitale. La bataille d'Embaba, que les Français appellent la bataille des Pyramides, fut décisive. Les Mameluks mis en déroute, Bonaparte entra au Caire et alla s'installer, avec son quartier général, dans ce palais que Mohamed bey El-Alfi avait achevé de construire, à l'Ezbékieh.

On dirait qu'il l'avait construit pour lui. En entrant dans le grand salon du rez-de-chaussée, le jeune Amédée Jaubert, interprète à l'armée, s'écria : «Mais c'est magnifique!» Bonaparte le trouva somptueux, et, dans cette même salle, le 1er vendémiaire de l'an VII, il donna un banquet de cent-cinquante couverts. Les murs seulement étaient nus. Bientôt, ils furent couverts de divers portraits et principalement ceux des cheikhs peints par Dutertre et Rigo, de la Commission des Sciences et Arts. Le palais connut tous les généraux et les savants de l'expédition. Le soir, sous les nénuphars, près des bassins, dans les cours, on causait, on discutait sciences, histoire, arts et projets d'avenir. La flotte était perdue à

d'ailleurs, l'histoire de l'expédition. Saint-Jean d'Acre résista grâce à l'amiral anglais Sidney Smith, et Bonaparte leva le siège et rentra en Égypte avec la moitié de ses effectifs. L'armée turque débarqua à Aboukir. Il alla à sa rencontre et la tailla en pièces. C'était la revanche de la bataille navale. Mais les nouvelles de France étaient mauvaises. On avait besoin de lui. Il quitta furtivement l'armée d'Orient et rentra en France, le 22 août 1799, en passant le commandement à Kléber qu'il haïssait, mais qu'il admirait.

Kléber vint s'installer au palais d'El-Alfi. Bonaparte n'y avait rien changé. Il avait seulement fait faire par Cafarelli un escalier en bois qui n'a coûté que 1500 francs. Kléber réalisa l'étendue de sa lourde charge. Il était contraire à l'expédition. Ses idées étaient connues et même partagées par tous les généraux, Damas, Desaix, Reynier, et par les quatre cinquièmes de l'armée. Après la défaite d'Aboukir, une nouvelle armée anglo-turque s'était formée à Rhodes et à Chypre, ayant à sa tête Youssouf pacha, le grand Vizir. Une partie de l'armée débarquée en Syrie marcha sur l'Égypte. Une autre vint débarquer à Damiette et fut renoussée, en octobre 1799, cependant que la ville frontière d'El-Ariche fut assiégée, prise, et sa garnison française décimée.



Vue du jardin d'El-Alfi bey, quartier général français, (extrait de l'«Histoire de la nation égyptienne»).

Il faut vous dire que les soulèvements, en Egypte, pendant toute la durée de l'Expédition française, n'ont jamais cessé. Ils n'étaient que locaux et, généralement, vite étouffés. Mais l'aventure d'El-Ariche alarma Kléber. Il accepta une offre de pourparlers. En effet, Desaix et Poussielgue furent chargés de négocier avec Youssef pacha et Sidney Smith. Ils conclurent un armistice, dénommé la Convention d'El-Ariche, daté de janvier 1800. L'armée française devait rentrer en France sur des navires anglais, lorsqu'ils seraient disponibles. Elle garderait ses positions et percevrait les revenus du pays jusqu'au jour de son départ. Cette trêve signée, Kléber commença à l'exécuter; il dégarnit la Citadelle, fit faire des préparatifs de départ. L'armée turque entra en Egypte et arriva à Héliopolis, le grand Vizir réclama la reddition de la ville du Caire. Plusieurs groupes de soldats turcs s'y étaient infiltrés. Kléber refusa.

Mais voilà que Londres désapprouvait l'armistice et déclarait Smith sans pouvoirs de traiter. Londres exigeait la capitulation sans conditions. Kléber fut consterné, mais il ne perdit pas la tête. Les Turcs entrés au Caire n'avaient pas pensé à aller occuper la Citadelle. Kléber fit remonter ses canons et sa garnison. Il accourut à Héliopolis, battit Youssef pacha et le poursuivit jusqu'au delà de Sakhich. A son retour il apprit le grand soulèvement du Caire et de Boulac. Bref, après trente-six jours de siège, il finit par reprendre le Caire, mais la ville avait trop souffert. Le palais d'El-Alfi occupé par des Français avait résisté aux attaques des insurgés. Les Cairotes et les quelques soldats turcs qui les aidaient n'avaient pas de boulets. Ils utilisaient les mesures de poids, okes, rotolis et diverses pièces ramassées au petit bonheur, dont ils bourraient un vieux canon découvert quelque part. C'est pourquoi aucune pierre du palais ne fut enlevée, mais la boiserie et les vitraux furent anéantis.

Kléber châtia sévèrement les Cairotes. Il alla s'installer à Guizeh en attendant que le palais fut

réparé. Le 14 juin 1800, Kléber vint au Caire déjeuner chez son chef d'état-major, le général Damas. Après le déjeuner, il accompagna l'architecte Protain au palais pour l'entretenir des réparations à y faire. Comme il traversait la galerie qui longe la bâtisse, un jeune homme de mise assez commune s'approcha de lui, se prosterna en signe de respect. Kléber se pencha croyant avoir affaire à un homme malheureux, lorsque celui-ci tirant son poignard le lui plongea au cœur. Kléber tomba en criant: «Je suis assassiné!» Protain accourut, saisit le meurtrier, mais celui-ci le frappa de six coups, le renversa et revint à Kléber, étendu par terre, qu'il frappa encore de trois coups. Le premier avait été mortel.

L'assassin qui avait fui fut vite retrouvé caché dans le Gheit Musbah, avoisinant le palais. On crut à un complot, à un soulèvement. Les clairons sonnèrent et toute l'armée française fut mise sur pied de guerre. Il s'agissait simplement d'un Syrien du nom de Soleyman El-Halabi, qu'un officier turc, à Jérusalem, avait incité, en faisant appel à une idéologie religieuse, à tuer le Sari-Askar de l'armée d'Orient en lui promettant de protéger son père que le gouverneur d'Alep persécutait. Il était venu loger à l'Azhar où il fit part de son projet à trois pauvres azharistes, qu'un auteur français appelle trois prêtres. C'étaient trois Syriens aussi, de Gazza. Nous dirions, aujourd'hui, trois Palestiniens. L'enquête ne put rien prouver de plus.

Un tribunal militaire fut constitué, le premier en Orient. Soleyman fut condamné à avoir d'abord le poing brûlé et à être ensuite empalé. Les trois azharistes furent condamnés à avoir la tête tranchée. Soleyman resta sur le pal près de quatre heures avant de mourir. Son squelette fut emporté en France par le Docteur Larrey, lors de l'évacuation. Il figure aujourd'hui au Museum d'histoire naturelle. Il faut relever que le jugement de Soleyman El-Halabi plut aux gens cultivés. Les pièces de l'enquête, la défense et le jugement sont entièrement rapportés par El-Djabar-

ti, qui, relatant ces événements, huit ans après, donne aux Turcs les Français en exemple. Il dit notamment: «Il y a bien loin entre ce que nous devons voir, dans la suite, de la part de vils soldats qui prétendent être Musulmans et n'hésitent cependant pas à détruire la vie humaine pour satisfaire des passions brutales.»

Au général Kléber, le défenseur de Mayence et le vainqueur des Autrichiens à Fleurus, succéda le général Menou, âgé de soixante ans; homme aimable, de vaste culture, de conversation agréable, mais qui n'avait jamais commandé en chef une armée. Dès son arrivée en Egypte, il s'était converti à l'Islamisme et s'appela Abdalla Menou. Les gens du pays le raillaient en altérant son nom: Min-hou... qui est-ce? Il épousa une femme de Rosette, du nom de Zobeida, dont il eut un fils: Soleyman; et il fit de son beau-père, Aly El-Rachidi, un Membre du Conseil. Il alla s'installer au palais avec toute sa suite. Il y fit construire une mosquée, il changea la distribution des pièces, fit communiquer tous les appartements entre eux, selon le système des maisons françaises, fit construire un large escalier par lequel on montait au premier étage, et fit surmonter la grande porte d'un dôme superbe aux coins duquel s'élevaient des colonnes finement ouvragées.

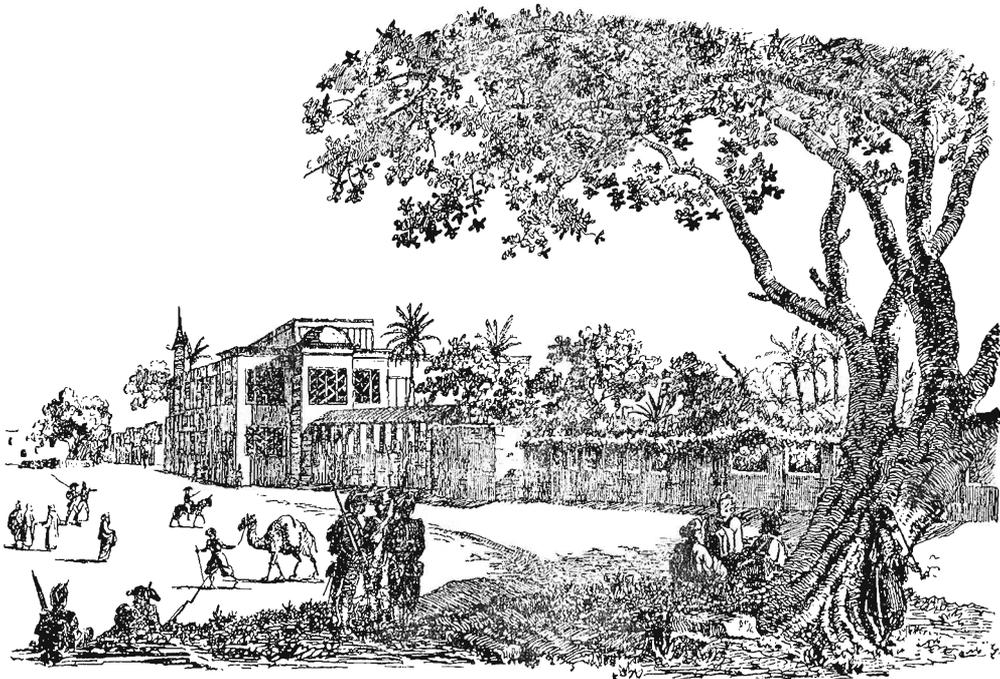
Entretemps, l'armée turque, ralliée en Syrie, revenait. Une armée anglaise débarquait à Aboukir. Menou accourt à Alexandrie. Trop tard, il est refoulé et assiégé et ne reverra plus le Caire. Le siège dura plusieurs mois. Pendant cet intervalle, les différentes garnisons de la Haute et de la Basse-Egypte avaient capitulé. Enfin, le 31 août 1801, Alexandrie céda. L'armée fut autorisée à

partir avec armes et bagages, et dix pièces de canon seulement. Ainsi finit ce brillant roman militaire à partir duquel date l'Egypte moderne.

* * *

Mais que devint le propriétaire du palais pendant tout ce temps? Battus à Embaba, les Mameluks n'étaient pas décimés. Mourad avait deviné une manœuvre enveloppante de Bonaparte et retiré à temps ses cavaliers. Il partit pour la Haute-Egypte, Ibrahim alla en Syrie avec Mohamed bey El-Alfi. Mourad fut aux prises avec Desaix et Davout. Il fut rejeté au Soudan, mais revint en allié, et, sous Kléber, devint prince de la Haute-Egypte sous protectorat français. A l'insurrection du Caire, il demeura neutre. Il mourut, peu après, pestiféré. Ibrahim lia son sort à celui des armées turques. Mais El-Alfi ne cessa de faire des randonnées dans la Basse-Egypte et d'attaquer les garnisons françaises. Il leur porta quelques coups heureux. Le troisième jour du soulèvement, au Caire, il y fit son apparition et s'enfuit avant la reconquête de la ville par Kléber. Et, maintenant, le voilà revenu avec les Turcs et les Anglais. Ceux-ci allèrent camper à Guizeh. Youssouf pacha fit une entrée triomphale au Caire, à la tête de l'armée turque, accompagné du nouveau pacha, du Capitan pacha, des beys et des miliciens. Il avait parmi ses troupes environ six mille Albanais commandés en chef par Taher pacha, et en second par Mohamed Aly.

Mohamed El-Alfi revint enfin dans son palais. C'était un homme très peuvoyant. Il avait compris que les Turcs ne rendraient plus l'Egypte



Autre vue de la maison d'El-Alfi bey, quartier général français, (extrait de l'« Histoire de la nation égyptienne »).

aux Mameluks. Il sentit que la nouvelle situation était pour eux plus critique que celle créée par les Français. Il en fut tellement préoccupé qu'il cessa d'entrer dans son harem. Il couchait dans le grand salon du rez-de-chaussée, seul, sur un tapis et un coussin. C'est là que l'historien Djabarti lui rendit visite, et, pendant qu'il était avec lui, un de ses officiers se présenta devant lui et lui demanda la permission de se marier avec la femme d'un des officiers décédés. El-Alfi se fâcha, le chassa de sa présence et dit à Djabarti: «Voyez comment sont ces imbéciles. Ils croient qu'ils resteront en Egypte et veulent se marier. Ils ne se doutent pas que tout ce qui nous est arrivé jusqu'ici avec les Français vaut mieux que la situation dans laquelle nous nous trouvons maintenant.»

El-Alfi essaya de persuader son chef Ibrahim bey, et son émule Osman bey El-Bardissi, comme lui ancien lieutenant de Mourad bey, de se rallier tous contre les nouveaux venus et de les obliger à s'en aller. On ne l'écouta pas. Il alla trouver le grand Vizir. «Je connais, lui dit-il, en Haute-Egypte, des successions vacantes et je suis seul à même de vous assurer la parfaite perception de l'impôt si vous m'accordez la principauté de la Haute-Egypte, par firman m'investissant des pouvoirs nécessaires à cet effet.» Le grand Vizir lui accorda le firman, et, le jour même, il quitta le Caire en faisant habiter son palais par Reis Eftendi, commandant de la flotte turque. Il ne devait plus le revoir.

Le grand Vizir regretta son firman. La Porte venait d'envoyer Mohamed Khesrew pacha, nouveau Wali, avec des instructions secrètes. Ibrahim bey, Osman El-Bardissi, tous les émirs et les sanjaks furent arrêtés et emprisonnés, et Taher pacha fut chargé de battre El-Alfi et de le ramener mort ou vivant, au Caire. On ne le trouva nulle part. A Alexandrie, le Capitan pacha tendit un piège aux Mameluks. Il en fit périr huit des plus influents. Les Anglais se fâchèrent. Ils entrèrent à Alexandrie et en chassèrent les Turcs. Le commandant anglais du Caire intervint pour les prisonniers. Le grand Vizir les envoya à Guizeh pour dire aux Anglais qu'ils étaient les fidèles sujets du sultan. Ils avaient donné leur parole de revenir se constituer prisonniers. Mais ils ne revinrent pas.

Les Anglais voulaient rendre l'Egypte aux Mameluks. Ils voulaient du moins leur rendre leur prestige pour tenir les Turcs en échec. Ils jetèrent leur dévolu sur Mohamed bey El-Alfi qu'ils amenèrent à Londres, où il résida plus d'un an.

Khesrew pacha, le nouveau Wali, prit ses fonctions au sérieux. Le grand Vizir parti, il crut, lui, pouvoir se maintenir en Egypte. Il voulait une résidence digne de lui. Son choix s'arrêta sur le palais de Mohamed bey El-Alfi. Mais il voulait être tout près de ses soldats. Il réquisitionna plusieurs maisons délabrées aux alentours, habita le palais seul, sans son harem, — il avait dix-sept femmes, — dressa une tente devant sa résidence, et dirigea lui-même les travaux de démolition de toutes les bâtisses autres que la résidence. Il fit

plus. Il travailla personnellement à la démolition et au transport des matériaux. Ses suivants, en le voyant ainsi faire, en firent autant. Taher pacha et quelques autres officiers de l'armée demandèrent à travailler aussi. Une corporation, musique en tête, vint de la part des Arab El-Yassar et des habitants de Romeïla et s'associa au travail. «Que veulent ces gens!» demande le pacha. «C'est une de nos corporations, lui déclare un de ses suivants, qui vient prendre part aux travaux.» Le pacha les complimenta et en fut réjoui. Alors l'entourage lui fit miroiter la question de l'assistance forcée. Il se fit soumettre les listes des membres des différentes corporations, dressées du temps des impositions par les Français. Ordre leur fut donné de venir travailler.

Ce qui était simple complaisance devint corvée. Les Coptes, les Syriens, les artisans musulmans, deux à trois corporations par jour venaient travailler avec tambours et joueurs de flûtes. Mais le pacha fit alors venir la musique turque, d'autres instruments et des chanteurs de tout genre pour les égayer... Il se faisait un vacarme enouï. Tout cela se passait sous un soleil ardent et dans une poussière épaisse. Avant de partir, ces volontaires devaient payer un pourboire au chef du chantier pour les musiciens et les instruments, pourboire qu'il fixait lui-même, selon son bon plaisir, de cinquante à cent piastres.

Quand une corporation venait sans apporter de cadeau, on la faisait travailler plus longtemps, on malmenait ses membres et on les chargeait de travaux pénibles. Cela est arrivé ainsi aux négociants d'El-Ghouria. Mais la corporation juive vint les mains pleines. Les notables et les vieillards furent dispensés du travail. On les fit asseoir sous la tente du chef des travaux, on fit jouer les musiciens en leur présence et le temps du travail fut relativement insignifiant. Les derniers corvéables de ce travail étaient les corporations des danseurs publics, des dresseurs de singes et des saltimbanques. On cessa de jouer de la musique.

Djabarti, sec et nerveux, s'élève contre cette conduite et y découvre dix charges indécrites: la corvée, le droit d'assistance, le salaire des travailleurs, l'avilissement, la honte de travailler, le déchirement des habits, le bakchiche, la joie des ennemis chrétiens, l'interruption des affaires personnelles et le prix élevé des bains.

Ces travaux durèrent un mois. Puis les astrologues furent requis d'indiquer un jour propice pour placer la première pierre; mais le pacha donna l'ordre de commencer douze jours plus tôt. Mauvais présage! Des convois de soixante-dix chameaux chacun transportaient les pierres des carrières de la montagne, et douze fours pour la chaux travaillaient à plein rendement. Les travaux furent poussés et achevés en moins de cinq mois. La caserne était une sorte d'Okelle formée d'étages supérieurs au-dessous desquels il y avait des écuries et des dépôts, et, à l'extérieur, des boutiques et un café. On y logea un cafetier, un barbier, des tailleurs, des merciers et des selliers, attachés à la suite du pacha. Cet édifice avait un grand portail, des banquettes à l'entrée. Le mur donnant sur la place avait été démoli; on y fit aussi un

grand portail avec des tours garnies de canons, de sorte qu'entre les deux portails on laissait une place que traversaient ceux qui allaient à Boulac. Des deux côtés il y avait des canons placés sur des tours. Dans la cour du milieu, de grands canons étaient alignés à droite et à gauche. De même, dans l'intérieur de la principale cour du fond et sur le lac, il y avait près de deux-cents canons, des charrettes, des caisses de munitions, et tout un matériel de guerre.



même de les recevoir. Ils bougent. Un mouvement est fomenté. Le pacha veut agir. On lui conseille de temporiser et, au moins, de s'assurer que la Citadelle est bien gardée. Les Albanais vont réclamer leurs soldes au defterdar, homme sage et pondéré. Il leur dit: «Voilà, je n'ai que 60.000 piastres, je peux vous les donner, et pour le reste vous reviendrez plus tard.» Il envoya faire ordonnancer le paiement par le pacha. Têtu et nerveux, le pacha envoya dire au defterdar:



Mameluks, d'après Carle Vernet.

Le palais transformé, le jardin et les anciennes bâtisses déformés, l'ancien édifice devint méconnaissable.

Khesrew pacha était fier de ses canons et de ses soldats. Ils étaient pour la plupart des Janissaires qui se prétendaient être le pilier de l'Empire du sultan. Appuyé sur sa troupe, le pacha crut pouvoir dicter sa volonté. Il se méfiait des Albanais. D'ailleurs il était mécontent des échecs qu'avaient subi deux de ses expéditions en Haute-Egypte, qu'il dirigea contre les Mameluks, après le départ des Anglais. La première expédition, commandée par Taher pacha, subit des pertes graves. La deuxième, appelée expédition des ânes, ne fut pas plus heureuse. Cette appellation lui fut donnée par la population à la suite de la réquisition de tous les ânes du Caire, pour transporter les effectifs de l'armée. Des scènes drôles avaient eu lieu, au Caire, parce que les propriétaires des ânes les voulaient dissimuler. Les soldats venaient frapper à la porte de celui qu'ils soupçonnaient posséder un âne. L'homme sortait: «Par ordre du pacha, tu dois nous remettre l'âne», lui disait-on. «Mais je n'ai pas d'âne», répondait l'homme. Un soldat mettait alors la bouche à la serrure de la porte et criait: «Zarr», et l'âne se mettait à braire. L'homme était alors battu, et l'âne enlevé.

Or les Albanais en voulaient à Khesrew pacha parce qu'ils pensaient qu'il voulait se débarrasser d'eux; ils étaient d'ailleurs remuants, turbulents; et leurs chefs, ambitieux.

La construction était à peine achevée qu'ils vinrent lui réclamer leurs soldes. Le pacha refuse

«Je ne leur paie rien, qu'ils sortent de mon pays.» Le defterdar dit au messager: «Dites lui que je suis cerné, que la maison est pleine de soldats furieux.»

Mais voici qu'un boulet venait de tomber près de lui. Il se leva désarmé. Le pacha avait commandé de canonner la maison. Les soldats emportèrent alors le defterdar et pillèrent sa maison. Ils allèrent dans les rues jetant de hauts cris. Taher pacha, leur chef, avait eu la bonne idée de commencer par s'emparer de la Citadelle. En effet, il alla forcer la porte d'El-Azab, surgit dans la Citadelle mal gardée, emprisonna le commandant, fit tenir par ses hommes toutes les issues. Il apprit que les Albanais étaient aux prises avec les Janissaires et que le pacha avait juré de les massacrer. Alors il fit tirer sur le palais du pacha. Ahuri, celui-ci comprit que la partie était perdue. Il eut à peine le temps de faire partir ses femmes, montées sur des mulets, forma hâtivement un petit convoi et prit la fuite par Boulac. La soldatesque albanaise se rua sur le palais et le mit à sac. Portes, fenêtres, toitures, meubles, tapis, lustres, rideaux, lits, divans, tout fut enfoncé, saccagé, pillé, enlevé. On mit le feu. Le palais fuma vingt-quatre heures! il n'y avait pas d'eau pour éteindre le feu, les toits tombaient, les murs furent renversés, et lorsqu'enfin le feu cessa son œuvre, il ne restait debout que les fondations. Telle fut la grande pitié de ce palais qui avait coûté des trésors d'argent, d'art et d'énergie.

Khesrew parti, Taher pacha exerça ses fonctions par intérim. Les Mameluks Ibrahim bey et Os-

man bey El-Bardissi vinrent, à ces nouvelles, camper près du Caire, pour essayer d'y rentrer. Cependant les Janissaires ne pardonnaient pas à Taher pacha son coup d'état. Ils réclamèrent également leur solde à la manière des Albanais. «Je vous dois à partir de ma prise du pouvoir, leur dit-il, pour le temps précédent, allez réclamer à votre pacha.» Mais voilà qu'un groupe de cent-cinquante Janissaires envahit sa maison. Même question, même réponse. L'un d'eux tire son épée et lui tranche la tête. Cohue, échauffourée; le Caire est sur pied d'alerte. Mohamed Aly, devenu commandant en chef des Albanais, appela à son aide Ibrahim et El-Bardissi. Les Janissaires furent châtiés sévèrement. Tués, emprisonnés, déportés, ils cessèrent d'être une force et leur prestige disparut. Le cadavre de Taher pacha resta deux jours à terre. On ne trouvait pas sa tête. On finit par l'enterrer sans tête. Plus tard, elle fut découverte. On la lava, on ouvrit la tombe, et on l'enterra près de son cadavre.

Khesrew, chassé du Caire, continua à exercer dans le pays ses fonctions, en percevant les impôts. Il alla se réfugier à Damiette, avec des troupes fidèles. Osman El-Bardissi accourut à la tête de ses Mameluks, dispersa ses partisans, le fit prisonnier et le ramena au Caire.

La Porte envoya Aly pacha El-Taraboulsi qui, lui aussi, avait des idées personnelles. Il fut invité à s'en aller. Quelques hommes à la solde d'El-Bardissi furent chargés de le suivre et de le tuer.

Cependant, Mohamed bey El-Alfi revenait d'Angleterre comblé de faveurs et avait une promesse d'aide militaire anglaise. Mohamed Aly et El-Bardissi s'inquiétaient. Ils tendirent un traquenard à ses partisans, à Guizeh, et les dispersèrent. Lui-même, arrivé à Choubra, eut vent, à la dernière minute, du danger qui l'attendait; il put à peine prendre la fuite et gagner le désert.

Mais Mohamed Aly était gêné par Ibrahim bey et par El-Bardissi. Les Albanais remuèrent à nouveau. Osman bey El-Bardissi avait imposé des taxes nouvelles, que la population ne pouvait supporter. Des manifestations furent organisées. Les femmes criaient : «que prendras-tu du failli, O Bardissi!» En arabe, ce cri était rimé.

Les Albanais envahissent les maisons de Bardissi et d'Ibrahim Bey, qui prennent la fuite. Ils ne rentreront plus au Caire.

Entretemps, la Porte avait envoyé, comme Wali, Ahmed Khorshed pacha, gouverneur d'Alexandrie. Il fit sa rentrée au Caire encadré de quatre-cents Albanais. Mohamed Aly alla alors à la tête d'une expédition guerroyer contre les Mameluks. El-Alfi fit son apparition en Basse-Egypte. Khorshed pacha, profitant de l'absence de Mohamed Aly et de ses Albanais, fait venir 4.500 soldats dalati, que les narrateurs français appellent delhi, lesquels, au lieu de demeurer corrects, entreprennent de molester la population. Mohamed Aly accourt, et, aidé par le peuple et les cheikhs, se révolte contre Khorshed, qu'il cerne à la Citadelle, puis il chasse ses delhi du Caire.

Les cheikhs et le peuple proclament Mohamed Aly Pacha d'Egypte, le 12 mai 1805. Il était né en 1769, comme Napoléon, et venait de Macédoine, comme Alexandre.

Vous savez le reste. El-Bardissi mourut, et, trois mois après, ce fut un tour d'El-Alfi, de mourir. L'aide anglaise arriva trop tard. Débarqués à Rosette, les Anglais essayèrent une défaite sanglante.

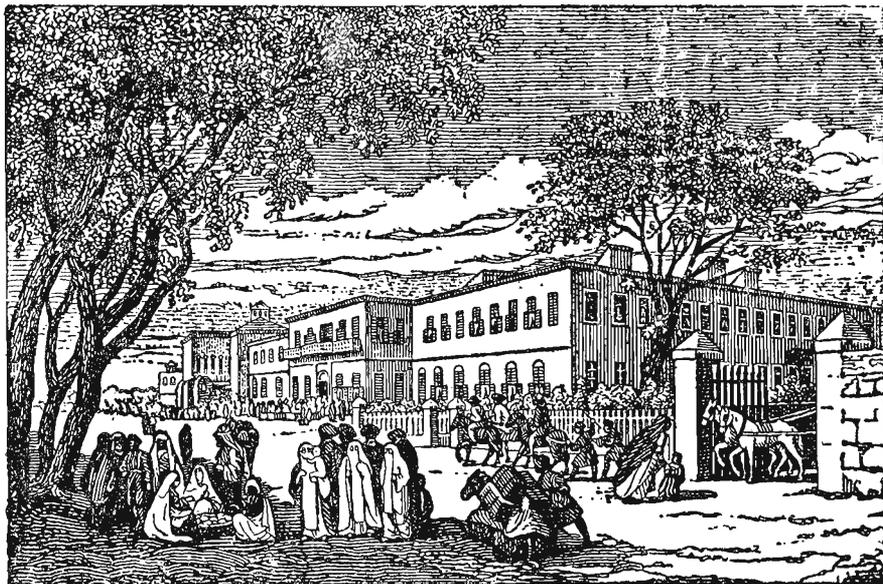
Et, le 1er mars 1811, à la suite de la fameuse boucherie de la Citadelle, Mohamed Aly se débarrassa définitivement des Mameluks.

On a prétendu à tort que Mohamed Aly avait habité le palais d'El-Alfi. Les textes ne le prouvent pas. Il avait, en effet, une maison avoisinante. Lorsque Khesrew, prisonnier, fit une visite à Mohamed Aly, il vit, par une fenêtre, sa résidence délabrée après l'incendie qui la ravagea. Il appela des ingénieurs à qui il ordonna de la reconstruire, croyant qu'il serait renommé pacha d'Egypte. Illusion! On l'écoula sans lui obéir.

Mohamed Aly, plus tard, quitta l'Ezbékieh pour son superbe palais de Choubra. Il chargea, plus tard, Bourhan bey, et après lui Monsieur Bonfort, de l'embellissement du Caire. Le lac de l'Ezbékieh fut desséché. Mohamed Aly, qui s'était approprié tous les biens des Mameluks, fit construire à sa fille Zahra, pouse de son defterdar, un palais dont le jardin fut agrandi par la partie est du terrain de l'ancien palais de Mohamed bey El-Alfi. Il fit donation du restant, avec l'ancienne bâtisse près de laquelle fut tué Kléber, à sa fille Zeinab. Sur cet emplacement il fit construire en 1835, un immeuble où fut établie l'École des Langues, fondée sur la proposition du célèbre Rifaa El-Tahtaoui. On y enseignait l'arabe et les langues européennes. Il n'y avait point d'horaires pour les leçons qui étaient données souvent le soir, la nuit, à l'aube. Certains élèves de cette école furent d'illustres personnages: tels que Saleh bey Magdi, le poète; Kadri Pacha, le juriste; et Osman Galal, le traducteurs en vers arabes des Fables de La Fontaine.

Le palais principal disparut, mais l'école lui survécut. Elle fonctionna quatorze ans, jusqu'en octobre 1849; elle fut transférée à El-Nasrieh, puis fermée par Abbas 1er. L'ancien immeuble fut restauré, en 1850, pour servir d'hôtel aux Anglais, et appelé le «Shepherd's Hotel». La princesse Zeinab, en 1859, constitua tout cet apanage en wakf, par hodgé du 24 chawal 1277; puis, par un autre hodgé du 23 zil hodga an 1300, c'est-à-dire en 1881, elle constitua son frère le prince Abdel Halim, et ses descendants après lui, seuls bénéficiaires de ce wakf.

La princesse mourut à Scutari, en 1884. Son frère, le prince Abdel Halim, voyant que le wakf périlait, le fit convertir en hekr et le loua à la Société des Hôtels d'Egypte qui transforma l'ancien hôtel et le remit à neuf, en l'état que vous connaissez aujourd'hui. Le prince mourut à Constantinople, en 1894. Pour compléter ce renseignement, je vous dirai que, suivant les contrats de 1892 et 1898, le bâtiment actuel deviendra la propriété exclusive des héritiers de feu le prince Abdel Halim, en 1971.



Le « Shepherd's Hotel », en 1850.

Teile est l'histoire de ce palais qui a été lié, de près ou de loin, à l'histoire de l'Égypte pendant trois siècles. Si la biographie d'un homme illustre est toujours partielle, suivant la sympathie ou l'antipathie qu'elle inspire à son histo-

rien, du moins, la biographie d'un palais, si j'ose m'exprimer ainsi, est toujours impartiale, puisqu'elle oblige le narrateur à demeurer objectif et à se confiner dans une stricte neutralité.

KHALIL CHÉBOUB.

Les écrivains français et le Levant

Conférence de

M. Raymond Loir

Chargé de Mission culturelle auprès du Collège « Makassed Islamiyé » de Beyrouth

Donnée à la salle des conférences du Collège National de Damas, en mars 1947.

Mesdames,
Messieurs,

« L'Orient, l'Orient, qu'y voyez-vous, poète ? » s'exclamait un jour Victor Hugo, dans un moment de scepticisme. Et Alfred de Musset, déçu de trop d'orientalisme, ne se plaignait-il pas, dans « Namouna », de ceux qui avaient peint et repeint à foison :

« Quelque ville aux
[toits bleus,
Quelque blanche
[mosquée,
Quelque description
[de minarets flanquée,
Avec l'horizon rouge
[et le ciel assorti. »

Depuis le premier voyageur d'Orient, cet ermite bordelais qui, au III^{ème} siècle, avait fait le voyage de Syrie, que de chroniques, que d'études et de romans, de poèmes et de contes inspirés par l'éternel Orient ! Mais aussi que de poussière et de cendres sur tant d'œuvres perdues, oubliées, détruites. Seuls quelques illustres voyageurs viennent encore à nous, avec une âme empreinte à jamais de la vérité et de la beauté orientale.

Le premier pèlerin qui prit la mer, de cette antique ville phénicienne devenue Marseille, porte du Levant, fut, disions-nous, un ermite bordelais qui rapporte de son voyage en Terre Sainte une volumineuse relation. Un siècle après ce voyageur, dont le nom demeure inconnu, Sylvie, une jeune femme d'Aquitaine, prenait à son tour la route menant aux Echelles du Levant ;



M. RAYMOND LOIR

c'était vers la fin du IV^{ème} siècle. Nous lui devons une relation de son voyage fort intéressante quant aux mœurs et coutumes des pays d'Orient. Détail fort curieux, Sylvie parle, dans son *Journal de Voyage*, d'une visite faite à la tombe de Job, à Cheikh Saad, au Hauran.

Il y a quelques années, j'eus l'émotion de contempler moi-même, au Hauran, cette tombe, dite de Job. Elle se trouve à plusieurs mètres sous terre, et, comme toute tombe de saint homme en Islam, elle est surmontée d'un immense turban vert. Dans nul ouvrage d'écrivain moderne, on ne trouve mention de ce tombeau de personnage

biblique. Pour découvrir l'Orient, Sylvie n'avait pour tout bagage qu'une bible. Trois siècles plus tard, au début de la conquête arabe, un prêtre français, l'évêque Areulf, venait, en Syrie, assister à la naissance d'un monde, l'Islam triomphant et dominateur. Les soldats de l'empereur Heraclius avaient évacué Damas, et la cité accueillait alors les deux généraux vainqueurs, Khaled Ibn Oïlid et Abou Obeïda. A Areulf, nous devons une riche documentation sur les premières années de la conquête arabe. D'ailleurs, tous ces voyageurs d'Orient, d'il y a une quinzaine de siècles, avaient un incontestable avantage sur les voyageurs écrivains d'aujourd'hui. Ils ne prenaient ni avion, ni auto pour visiter la Syrie, ils allaient par monts

et par vaux, tels les patriarches bibliques, séjournant des mois et des années dans une même contrée. Aussi, avaient-ils le temps et le loisir de tout voir et de tout examiner. Sylvie d'Aquitaine ne se serait pas permise de rapporter une relation de voyage qui n'aurait pas été entièrement vécue ; et quand on pense que Henry Bordeaux a écrit un ouvrage de plus de cent pages sur la montagne des Druzes où il n'a fait que passer quarante-huit heures, on ne peut que sourire... Telles sont, hélas ! les mœurs de la plupart de nos hommes de lettres d'aujourd'hui, voir vite et écrire beaucoup.

Quelques siècles plus tard, ce furent les croisades et une nouvelle littérature : les chansons de geste et la chronique. Chaque croisé revenant de Terre Sainte rapportait, avec quelques reliques, des récits merveilleux dont les poètes s'emparaient. Les chansons de geste les plus connues sont *la Chanson d'Antioche* et *la Chanson de Jérusalem*, de Graindor de Douai. Mais tous les pèlerins n'étaient pas que des mystiques, il en est quelques-uns qui recherchèrent l'amour en la lointaine Terre Sainte. Tel fut le cas de Jaufré Rudel, prince de Blaye, qui avait aimé, sans l'avoir jamais vue, la comtesse de Tripoli. Il fit en son honneur maints poèmes dont voici quelques extraits :

« Jamais plus je ne jouirai d'amour si je ne jouis de cet amour lointain ; car je ne connais plus noble ni meilleur objet, ni proche ni lointain. Si parfaite et si pure est sa valeur, que je voudrais là-bas, au pays des Sarrasins, être captif pour elle. »

« Que Dieu, qui a créé tout ce qui va et vient et qui a formé cet amour lointain, me donne le pouvoir (car j'en ai la volonté) de voir cet amour lointain, véritablement, en ces lieux si beaux que la chambre et le jardin me semblent toujours un palais ! »

.....
« Mais ce que je veux m'est refusé ; car mon parrain m'a voué ce sort d'aimer et de ne pas être aimé. »

Jaufré Rudel, n'en pouvant plus de pleurs et de soupirs, finit par se croiser. Mais il tomba malade, et, quand la nef sur laquelle il voyageait arriva à Tripoli, la Princesse lointaine ne trouve dans l'auberge où on l'avait transporté qu'un mourant par amour d'elle, et Mélissinde accueillit le dernier soupir de cet autre Tristan. C'est là la plus belle histoire d'amour des Croisades. Depuis, que d'auteurs modernes ont cherché sur les rivages et sur les terres de Syrie une nouvelle Princesse lointaine ; Barrès la découvrit à Hama, au bord de l'Oronte où chantent les norias ; Gérard de Nerval, en pays druze ; et Pierre-Benoit, à Beyrouth, n'a rencontré qu'une aventurière internationale !

Que dirons-nous des chroniqueurs ? Depuis Pierre l'Ermite et Godefroy de Bouillon ; Louis VII, le Jeune ; Richard Cœur de Lion et tant d'autres, jusqu'au roi Louis IX, ne pourrait-on pas affirmer que chaque croisé fut, à sa manière, un chroniqueur ?

A la recherche du « Merveilleux chrétien », chaque pèlerin revenait de Terre Sainte avec, au moins, un récit de miracle, dont il avait été le témoin oculaire. Peu passèrent à la postérité, et de tous les chroniqueurs seuls les noms de Villehardouin, l'auteur de la « Conquête de Constantinople », et du sire de Joinville viennent encore à nous lorsqu'on veut rappeler une des plus extraordinaires odyssees du monde chrétien. Une basilique et un couvent de Syrie ont fait souvent l'objet de quelques chroniques. Il s'agit d'abord de Notre-Dame de Tortose — construite au VI^{ème} siècle et rebâtie par les croisés — dont le sire de Joinville disait qu'il y avait là un très grand pèlerinage « pour ce que c'est le premier autel qui onques feust fait en l'onneur de la mère Dieu sur terre » ; et, ensuite, de Notre-Dame de Saydenaye, l'actuel couvent de Saydenaye, dont les miracles étaient chantés dans toutes les veillées des seigneurs de France.

Quelle fut la contribution des chroniqueurs et des guerriers, des poètes et des prêtres des croisades à l'amitié franco-arabe dont Charlemagne et Haroun El-Rachid furent naguère de précieux artisans. Fort précieuses, dirons-nous, car les croisés n'ont-ils pas créé, quoique dans la guerre, de bien riches échanges entre les deux civilisations ? Les châteaux francs de Tripoli et de Byblos, le Krak des Chevaliers demeurent la vivante image d'une époque révolue où il ne faut retrouver que le souvenir des gloires passées, où des hommes comme Saladin et saint Louis ne furent pas que des ennemis. Sur les champs de bataille, ils avaient appris à se connaître et à s'estimer, et, plus tard, à devenir souvent amis.

Avec la dernière croisade, disparut le dernier pèlerin d'Orient, et la Renaissance, assoiffée de beautés et d'arts antiques, s'arrêta aux anciens grecs et romains. Un Joachim du Bellay, un Ronsard chanteront le Tibre latin ou une Cassandre. Mais, au XVII^{ème} siècle, renaissait le goût de l'Orient, un nouvel Orient, une terre étrange par ses mœurs et par sa nature.

C'est l'époque des voyageurs savants, des diplomates, des religieux et des commerçants, dont les récits sont écoutés par un Molière, un Corneille. Oubliera-t-on de sitôt la cérémonie de turquerie où « le Bourgeois gentilhomme » devient « mamamouchi », ou alors l'intrigue passionnelle dans « Rodogune » où l'on trouve une Cléopâtre syrienne ? Jusqu'à Racine qui, s'inspirant d'un roman d'amour sarvencu à la Cour du sultan Amurat, écrit « Bajazet » d'après

le récit de l'Ambassadeur de France, M. de Cézy. Ce sont surtout les missionnaires, Jésuites pour la plupart, qui rapportent de Syrie des relations fort détaillées et bien curieuses. Ainsi le père Besson, dans un ouvrage intitulé *la Syrie et la Terre Sainte*, raconte, à sa manière, la légende du dragon et de saint Georges, rapportée aussi par Gérard de Nerval :

« A un mille de la ville de Beyrouth, vers le Septentrion, disait-il, on voit une grotte dans laquelle s'était, dit-on, caché, selon la créance commune du pays, un formidable dragon qui s'était saisi de la

Mais, malgré toute leur bonne volonté, les voyageurs du XVII^{ème} siècle, épris d'objectivité, demeurent quand même superficiels. La nature ne pouvant — dans les bonnes règles de l'époque — n'être qu'un décor, les écrivains d'alors n'auraient pas à pénétrer l'âme orientale, objet de leur recherches. Et la plupart des voyageurs de l'époque étant des missionnaires, ce n'étaient alors que parallèles et comparaisons entre deux races et deux religions.

Le XVII^{ème} siècle français vit la naissance de l'exotisme. C'est l'époque où Antoine Galland,



Notre-Dame de Tortose, en Phénicie.

filie même du roi de Beyrouth, et qui fut tué par le cavalier saint Georges. »

Ceci expliquera peut-être la présence de tous ces tableaux, dans les églises chrétiennes du Liban, représentant le saint tuant le dragon. Vers la fin de son ouvrage, le père Besson donne quelques portraits de Syriens de l'époque :

« L'Arabe aujourd'hui, écrit-il, est vêtu comme au siècle des sultans et des califes. Il porte un turban bordé de fourrure, turban rouge ou vert, une robe à fourrure, une chemise sur un caleçon avec une large ceinture. Sa tête, son estomac et ses reins sont couverts. Il porte une ceinture de cuir, large de cinq ou six doigts, embellie d'argent ciselé. Les Orientaux, ajoute-t-il, se noircissent les yeux et se peignent les ongles de rouge. Ils ont de grandes barbes, leur tête est rasée et ils ont un flocon sur la cime. »

venu en mission en Orient, avec l'Ambassadeur de France M. de Nointel, faisait une traduction, mieux une adaptation devenue classique des « Mille et Une Nuits ». Et si, aujourd'hui, dans les pays d'expression française on connaît la merveilleuse histoire de « Sindbad le Marin » ou d' « Ali-Baba », on le doit à Galland venu en Terre-Sainte en mission religieuse et qui repartit pour la France avec les plus beaux contes du monde arabe. Nous reprocherons peut-être à Galland d'avoir été trop « sage » dans la traduction des « Mille et Une Nuits », dépouillées de tout amour, mais, lisant la traduction moderne du Docteur Mardrus, où l'amour revêt pour le moins une image fort licencieuse, nous lui préférons la pudeur rougissante de Galland. Enfin peut-être qu'un jour viendra où un arabisant français donnera une véritable traduction des « Mille et Une Nuits » avec un cachet véritablement arabe ! Le

XVIII^{ème} siècle est encore l'époque où des écrivains s'inspirent de l'Orient qu'ils n'ont jamais visité. Ainsi, comme au XVII^{ème} siècle, un Voltaire écrit sa « Zaire » ; un de la Harpe, ses « Barmacides » ; et un Montesquieu, ses « Lettres persanes ». C'est au XVIII^{ème} siècle que Savary donne la première traduction française du livre saint musulman, al-Koran. A la fin du siècle, Volney fait son voyage d'Egypte et de Syrie. Il visite les Cédres et il en est profondément déçu.

Avec le XIX^{ème} siècle, la Syrie fait la connaissance d'un des plus grands romantiques de l'époque, le vicomte François-René de Chateaubriand. Ce dernier, après un séjour au Mont-Blanc, s'embarque pour la Terre Sainte, en juillet 1806. Il devait rester au Levant presque une année. De retour en France, Chateaubriand faisait paraître, en 1811, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* et il demande à ses lecteurs de regarder cet itinéraire : « Moins comme un voyage que comme des mémoires d'une année de sa vie. » Nous ne ferons pas la critique de « l'Itinéraire », qui faisait dire à Louis Batrand que l'auteur des « Martyrs » « n'était qu'un Tartarin de Tarascon ». En effet, que de vantardises et de vanités dans ce gros livre de voyage où Chateaubriand, à chaque instant, pose au héros : coups de pistolets faisant roussir les moustaches de gendarmes turcs, actes de brigandages dont il avait failli, à chaque instant, être victime. Cependant les avis sur la valeur artistique et documentaire de « l'Itinéraire » sont partagés. Henry Bordeaux, dans ses *Voyages d'Orient*, ne fait-il pas dire au marquis de Vogüé : « Jérusalem ! Chateaubriand en est le maître. » Quelle fut la raison du voyage de l'auteur d'« Atalas » en Orient ? Il le dit lui-même : aller à la recherche d'images pour les « Martyrs ». Les récits de l'« Itinéraire » importent peu et, en grand pontife des lettres, l'auteur du « Génie du Christianisme » s'en amuse lui-même. »

En Terre Sainte, Chateaubriand retrouvait une âme profondément chrétienne ; quelle vive émotion quand l'épée de Godefroy de Bouillon toucha ses épaules au moment où le Supérieur du couvent du Saint-Sépulcre faisait de lui un moderne chevalier. La foi de René de Chateaubriand trouvait, à Jérusalem, de nouvelles raisons pour sa continuité. Peut-on ne pas éprouver le contraste existant entre « l'Itinéraire » et cet autre ouvrage inspiré de la ville sainte, la « Jérusalem » de Pierre Loti ? L'auteur d'« Azyadé », autant par soif d'une foi quelconque à laquelle se rattacher et essayer ainsi d'échapper au néant de toutes choses que pour consoler une mère souffrant de son impiété, voulut faire lui-aussi son pèlerinage de Jérusalem. Mais Loti réclamait un miracle pour lui tout seul comme

prix de sa conversion. Le miracle ne se produisit pas et Loti en souffrit cruellement. Pourtant, dans son journal intime, ne trouve-t-on pas cette phrase, pleine d'espoir et de nostalgie laissant supposer que l'auteur des « Désenchantées » s'était converti, tacitement, à l'Islam ?

« *Tout ce qui touche de près ou de loin à l'Islam m'attire, exerce sur moi un charme, et réciproquement aussi les Musulmans de tous les pays semblent m'accepter et m'accueillir autrement qu'un autre, comme si, un peu, j'étais des leurs.* » Et plus loin encore, cette réflexion : « *Mais rien ne poussera sur ma tombe, qui sera sans doute en bonne terre musulmane, sous les cyprès noirs, une petite tombe blanche coiffée d'un turban.* »

Chateaubriand avec son « Itinéraire » ouvrit la route à d'autres voyageurs d'Orient. En juin 1832, Lamartine accompagné de sa femme et de Julia, son enfant, s'embarqua à son tour pour les Echelles du Levant. Et son imagination toujours en effervescence lui faisait écrire ces quelques vers, avant de quitter la France :

*Je n'ai pas entendu, sous les cèdres antiques,
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du noir Liban les aigles prophétiques
Descendre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr.*

Mais sitôt à Beyrouth, Lamartine écrivait :

« *J'avais devant moi le noir Liban, mais l'imagination m'a trompé, me disais-je à moi-même. Je ne vois ni les aigles ni les vautours qui devaient, pour accomplir les prophéties, descendre sans cesse des montagnes pour dévorer toujours ce cadavre de ville réprouvé de Dieu et ennemi de son peuple.* »

Mais tout n'est pas désenchantement dans le *Voyage en Orient*, Hammana, au Liban, fit arracher des larmes à Lamartine, ce qui d'ailleurs n'empêche pas, une centaine d'années plus tard, le grand poète arabe Chawki, de passage au Liban, sur la route de Hammana plongée dans le brouillard, de s'écrier : « Quel fou c'était ce Lamartine ! » Et, comme poète, Lamartine, s'inspirant d'une Levantine d'Alep, Mme Jorelle, qu'il surprit fumant sa pipe, écrivit ces vers colorés sur le narguillé :

Quand ta main approche de tes lèvres
Le tuyeau de jasmin' vêtu d'or effilé,
Ta bouche en aspirant le doux parfum des
[roses
Fait murmurer l'eau tiède au fond du
[narguillé...

Fallait-il faire le voyage de Syrie pour écrire de pareils vers ? Dans « Namouna », de Musset, ne trouve-t-on pas une bien plus belle évocation de l'Orient ? Et Musset, comme Victor Hugo, n'a connu l'Orient que dans ses rêveries. Mais

Lamartine ne se contente pas de quelques légères impressions cueillies au hasard de ses randonnées à travers le Liban et la Syrie ; et, tout comme Pierre Loti, il s'attache aux habitants du pays. N'écrivait-il pas, à la veille de son second voyage d'Orient, en 1853 :

« *Ma prédilection et mon affection pour les Ottomans, connues de vieilles date, et l'appréciation dûment acquise, au cours de mon voyage, de leurs qualités morales, ainsi qu'en font foi les livres où je les ai consignés avec de vifs éloges, vous sont connues. J'éprouve donc le désir d'aller m'installer parmi eux.* »

D'ailleurs, Lady Hester Stanhope n'avait-elle pas reconnu en Lamartine un Arabe authentique ? Et l'auteur de « *Graziella* » en était bien fier, Mais Lamartine ne finit pas ses jours en Orient, son second voyage ne le conduisit qu'à Smyrne où le sultan lui avait donné une concession qu'il n'exploita jamais. Cependant, ce nouveau retour en France fut beaucoup moins triste que le premier, où Lamartine avait pleuré la mort de son enfant, survenue à Beyrouth. Aujourd'hui encore, aux Cèdres, un arbre porte les noms du poète et de sa fille Julia. Ces noms gravés dans l'écorce devaient être une surprise réservée par le père Géraud à Lamartine et à sa fille. Mais ni l'un ni l'autre ne visitèrent les Cèdres.

En 1840, c'est un nouveau poète qui arrive en Syrie, après avoir visité l'Égypte et s'être perdu dans la foule des Arabes du Caire. Ce poète venait en Orient afin de retrouver avec une vie renouvelée la raison qu'il avait failli perdre. Il s'appelle Gérard de Nerval et il voyage de façon toute romanesque. N'avait-il pas acheté par fantaisie une jeune esclave noire dont il ne savait que faire ? Pour lui, l'Orient, c'était la volonté de sortir de lui-même, c'était, aussi, la terre régénératrice dont il espérait revenir avec « une physiologie nouvelle ». A notre avis, *le Voyage en Orient* est un des plus beaux récits de voyage inspirés par la terre syrienne. Et Gérard de Nerval, qui aima et souffrit en Orient, aurait peut-être lui aussi songé à y demeurer.

Suivons-le dans ses randonnées d'Égypte en Syrie. De Nerval quittant l'Égypte disait : « *Cette vieille cité du Caire, je l'avais vue tant de fois dans les rêves de la jeunesse.* » Il renonce à visiter Jérusalem et la Palestine. Que lui importe le mysticisme chrétien, c'est de poésie et de raison qu'il est assoiffé. En Égypte, de Nerval s'était habillé en Arabe, tout comme il y a quelque vingt ans Myriam Harry se costumait en bédouine, à Damas. Bientôt il prenait goût au kief oriental et aux flâneries. Au Caire, de Nerval découvre les derwiches tourneurs à une « cérémonie de chant ou zikr, en l'honneur d'un saint derwiche ». Mais, chez lui, le zikr est une fête d'amour et non

une danse mystique en communion avec l'au-delà. Le chant des derwiches, disciples de Djelal-El-Dine El-Roumi, devient un chant d'amour. Voici un passage rapporté par de Nerval : « *Mon cœur est troublé par l'amour ; ma paupière ne se ferme plus ; mes yeux reverront-ils jamais le bien-aimé ?* » Maurice Barrès a pensé tout autrement de la secte des derwiches et, pour l'auteur de « *Colette Baudoche* », les derwiches sont des soufis ne recherchant que l'extase religieuse.

A Beyrouth, de Nerval songe à se marier : « *Il faut que je m'unisse à quelque fille ingénue de ce sol sacré, qui est notre première patrie à tous, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de nos pères.* » Encore un grand écrivain de chez nous conquis par l'Orient. Mais, frappé d'amour pour la jeune fille d'un cheikh druze, de Nerval ne peut qu'associer l'image de cette sœur en mysticisme à celle de Sylvie, qui demeure pour lui l'idéal de sa vie. N'écrit-il pas, à la suite de cet amour désespéré : « *J'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude.* » La nouvelle Sylvie syrienne fait de Nerval un passionné de la religion des Druzes dont il s'essaye vainement à pénétrer le secret. Sylvestre de Sacy, le traducteur du Nouveau Testament, est son unique source en fait de documentation. Citer de Nerval à travers tout son « *Voyage en Orient* » serait vraiment trop long. Disons seulement notre regret que la peste sévissant à Damas l'ait empêché de visiter la cité des ommayyades. Henry Bordeaux, durant son voyage en Syrie, et Barrès, avant lui, ont recherché les traces de Gérard de Nerval. Mais tout comme pour le grand écrivain vagabond Panait Istrati, nul ne s'est souvenu qu'il y a une centaine d'années un autre vagabond visita l'Orient dont il s'était senti le fils.

Neuf ans après le voyage de Gérard de Nerval, un jeune écrivain français, Gustave Flaubert s'embarquait avec son ami Maxime du Camp à la découverte de l'Égypte et de la Syrie. Peut-être est-ce parce que l'auteur de « *Madame Bovary* » a visité l'Orient que, plus tard, il allait écrire ce roman merveilleux qu'est « *Salammô* ». Mais Flaubert n'est pas un vagabond. En effet, il écrit à un ami : « *Voyager doit être un travail sérieux.* » Dès l'enfance, Gustave Flaubert, à la suite des impressions que lui a laissées la Bible, s'est senti attiré vers l'Orient. Pour lui, la Syrie est un beau pays... mouvementée, pleine de choses imprévues. Cependant, tout comme de Nerval, il retrouve des paysages déjà vus. Contrairement à de Chateaubriand, le Saint Sépulcre le déçoit : « *Je me sens, devant tout ce que je vois, plus vide qu'un tonneau creux.* » Nous retrouvons de pareilles déceptions chez les écrivains français modernes, tels que les frères Tharaud et Dorgelès. Pourtant, visitant Bethléem,

Flaubert écrit : « Je suis rentré là, j'avais du mal à m'en arracher, c'est beau, c'est vrai, ça chante une joie mystique. »

Après les événements de 1860, un nouvel écrivain français fait le voyage de Syrie. C'est un philosophe et un archéologue, il a trente-huit ans et il s'appelle Ernest Renan. Il est chargé d'une mission scientifique et il semble marcher sur les traces de Volney. Venu en Orient pour organiser les fouilles de Byblos, la ville d'où partaient « les adonies », ces pèlerinages d'amour d'Aphka, il rapportera de Syrie un ouvrage qui aura un grand retentissement, une *Vie de Jésus* conçue et écrite dans les montagnes libanaises à Amschit et à Ghazir.

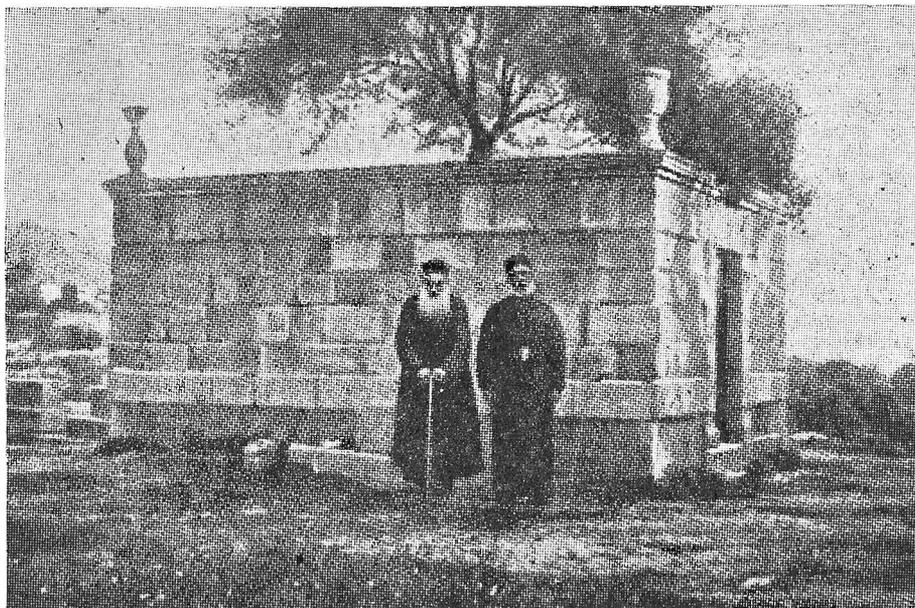
Renan, dans son voyage, était accompagné de sa sœur Henriette qui avait pour son frère une bien profonde affection. Mais elle mourut à Amschit au grand désespoir d'Ernest Renan. Henriette repose toujours à Amschit, dans ce souriant village dominant Byblos. Elle fut ensevelie dans le caveau de la famille Tobia. Et Renan écrivait plus tard : « A quoi bon la déposer dans nos tristes cimetières ? Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la sainte Byblos. » Renan ne revint pas, et lorsqu'on visite la tombe d'Henriette on ne trouve aucun palmier... fruit de l'imagination d'un Renan un brin romanesque. La tombe d'Henriette est un lieu de pèlerinage ; Edouard Herriot, lors de son voyage de 1938, y est allé, et un descendant

de Mikhael Tobia, l'hôte de Renan, lui avait offert la dernière assiette où l'auteur de la « Vie de Jésus » aurait pris ses repas.

En 1872, le vicomte Eugène Melchior de Vogüé, ambassadeur et archéologue, fait le voyage de Syrie. Il en rapporte un livre : *Syrie, Palestine, Mont-Athos*. Tout comme Flaubert, de Vogüé est vivement ému devant l'apparition de Bethléem : « Il y a encore une telle image autour de ce nom, que nos yeux se voilent », nous dit-il.

De Damas, de Vogüé fera une bien plus belle description. A la couleur verte des jardins, il associe le blanc de la ville, symbole de la couleur blanche des ommayades, au vert de l'Islam. Mais à Damas, de Vogüé ne voit que des cerisiers, tout comme un des voyageurs de ces dernières années, M. de Champdor, ne se rappelle que des palmiers damascains — sans doute les deux ou trois palmiers rachitiques du boulevard de la Victoire. Notons cette réflexion amusante de « Syrie, Palestine, Mont-Athos » : « Dans ce pays, on appelle *guerre* un coup de fusil, et un *massacre* un coup de couteau. »

La fin du siècle voit encore un nouvel écrivain de France, Gabriel Charmes, qui fait paraître un *Voyage en Syrie* où l'on relève de bien belles descriptions et un éloge justifié de nos missionnaires. Dans les environs de la mer Morte, Charmes rencontre une Bédouine causant français. « Où donc avez-vous appris le français », lui demandait-il. « Chez les sœurs de Saint-



Le tombeau d'Henriette Renan à Amschit, Liban.

Joseph», répondait-elle ; et la langue qu'elle avait apprise, elle l'apprenait maintenant à ses enfants. Et Gabriel Charmes d'ajouter : «Les services qu'ont rendus à l'influence française ces modestes petites sœurs de Saint-Joseph, à peine connues en Europe, sont incalculables. Partout elles ont fait aimer notre nation en même temps qu'elles en ont enseigné la langue.»

Le dernier voyageur du XIX^{ème} siècle fut René Bazin qui assista à l'arrivée guignolesque de Guillaume II en Syrie. Et voici, rapportée par Bazin, une des scènes du banquet offert à Damas à l'empereur d'Allemagne. C'est la scène du toast au sultan : « J'affirme, dit Guillaume, que l'empereur d'Allemagne sera toujours l'ami de S.M. Abdul Hamid II et l'ami des trois cents millions de Musulmans répandus sur le globe entier et indissolublement attachés à Sa Majesté par les liens du califat. » N'est-ce pas là les mêmes paroles théâtrales d'un Mussolini, protecteur de l'Islam ?

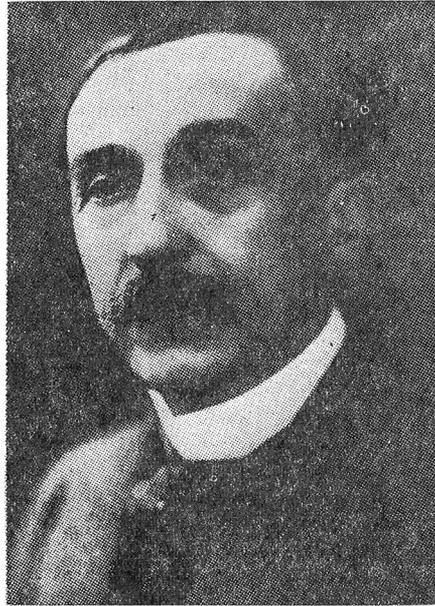
Mais hélas, voici que la terrible tragédie de 1914 arrive à grands pas et, avant qu'elle ne vienne à éclater, un dernier écrivain français visite la Syrie. Nous sommes aux premiers jours de mai 1914, cet homme de lettres s'appelle Maurice Barrès. Il vient en Orient chercher non des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme. L'auteur des « Déracinés » écrit déjà, dès les premiers jours de son *Enquête aux pays du Levant* : « Je suis né pour aimer l'Asie, au point qu'enfant je la respirais dans les fleurs d'un jardin de Lorraine », et encore : « Je l'ai désirée, toujours désirée, avec une si folle ardeur, cette terre d'Asie. Je me tournais vers elle à toutes mes heures de sécheresse. » Et, enfin : « J'ai le sentiment que l'Asie a des secrets, toute une vie ténébreuse, un cœur religieux qui m'inspire un attrait que je voudrais inonder de lumière. »

Maurice Barrès est de ceux qui ont foi dans les destinées arabes : « Mieux que personne, dit-il, les Orientaux ont su éveiller et déployer cette force motrice que l'individu porte au fond de son être. »

Barrès, au Levant, poursuit encore un autre but que celui de découvrir l'âme orientale. « Je vais dans le Levant, dit-il, pour y vérifier l'état de notre présence spirituelle. La prépondérance des idées, l'empire sur les esprits et les cœurs, c'est notre but, à d'autres, parfois, la primauté de la force et celle des affaires, mais à nous, toujours et quand même, l'amitié des âmes. » Notons aussi cette pensée du grand lorrain : « L'influence de la France en Orient, c'est la littérature », phrase bien profonde que les écrivains et les journalistes d'entre les deux guerres auraient dû se rappeler, par exemple les Tharaud, les Benoit.

Peut-on ne pas citer cette description de Damas, de Maurice Barrès : « Damas c'est le seuil du désert, la fontaine paradisiaque où cent mille nomades

perpétuellement renouvelés viennent se mêler à trois cents mille Musulmans sédentaires. Un rêve vieux comme le monde repose sous ses palmiers au bord du rapide torrent. Damas si jeune et si vieille, étalant ses misères et son immortel prestige au milieu des grandes collines fauves, nous éblouit et nous attendrit. Une des patries de l'imagination, une des résidences de la poésie, un des châteaux de



Maurice Barrès.

l'âme. » Et cette phrase encore, de toute beauté : « A Damas se rencontrent, non pour tâcher de se détruire l'un l'autre, mais pour se comprendre et s'unir, l'Orient et l'Occident », comme vous le voyez, nous sommes bien loin des élucubrations de certains écrivains de nos jours qui semblent avoir pris pour devise de ne dire que des sottises sur la Syrie qu'ils ont à peine entrevue. Barrès ne rapportera pas seulement de Syrie une « Enquête », le meilleur de tous les récits de voyages, mais aussi un roman, *Un jardin sur l'Oronte*, une histoire d'amour merveilleuse aussi belle que celle de Tristan et Iseut.

Cette année, au 1^{er} mai, il y eut trente-deux ans que le grand français, l'homme qui savait aimer la patrie des autres, parce que lui-même extraordinairement patriote, avait pris « le Lotus » voguant vers la Syrie amie, où la France, depuis plus de dix siècles, avait fait la conquête spirituelle de millions d'âmes.

Avec l'après-guerre, des écrivains français reprennent la route du Levant. C'est l'époque

des écrivains journalistes et des arabisants. Dans la multitude des hommes de lettres du XX^{ème} siècle, citons Henry Bordeaux, auteur de *Jamilé sous les Cèdres*, dont on a dit beaucoup de bien et de mal ; les frères Tharaud qui ont rapporté de leur séjour au Levant un *Chemin de Damas* de valeur inégale, et l'*An prochain à Jérusalem* ; Roland Dorgelès et *la Caravane sans chameaux* ; et tant d'autres, comme : Joseph Kessel, Raymond Recouly, André Lichtenberger, Myriam Harry ; la liste est inépuisable.

Que dirons-nous de tous ces hommes de lettres célèbres aujourd'hui, peut-être demain à jamais oubliés ? Ont-ils compris l'Orient, se sont-ils, tous, du moins donné la peine de le comprendre ? La plupart d'entre eux ont essayé de pénétrer la vérité orientale en prenant une tasse de thé dans les salons de la haute société beyrouthine ; d'autres, en visitant les ruelles moyennageuses d'un passé que l'on ne retrouve presque plus. Pour les uns, la Syrie demeure un brillant mirage ; pour d'autres, une triste réalité. Parmi cet essaim de voyageurs d'Orient, il est bien difficile de fixer définitivement quelques figures. Dans cinquante ou cent ans, l'avenir nous dira lesquels d'entre eux auront droit à une place dans le cénacle des grands morts, tels Lamartine, de Nerval, Barrès.

Au hasard des lectures, citons pourtant quelques-uns d'entre eux. Myriam Harry, par exemple. De Beyrouth, elle donne cette image : « C'est une ville de faux luxe et d'ostentation. Il ne doit pas y avoir de place pour les rêves et l'intimité. » De Damas, elle ne semble se complaire que dans cette vision d'abricotiers en fleurs si souvent renouvelée. Qu'aurait pensé de cet amour pour les abricotiers de Myriam Harry ce Louis Damoiseau, voyageur du XVII^{ème} siècle, qui rapporte dans son *Voyage en Syrie* ce jugement : « Il existe à Damas une espèce d'abricots que les naturels nomment « tue-franc », à cause de leur propriété malfaisante, dont les Européens ne peuvent se défier. Ces abricots contiennent un véritable poison caché sous une enveloppe séduisante, mais il est parfaitement facile de les reconnaître à la figure parfaitement ronde du noyau. » Damoiseau parle sans doute des fruits confits dont les Occidentaux sont si friands jusqu'à l'oubli même des coliques qu'ils peuvent parfois occasionner. Rappelons de Myriam Harry le roman d'amour islamo-chrétien *Amina ma colombe*, et cet autre roman, *le Petit prince de Syrie*, inspiré par son fils adoptif. Parmi les voyageuses de Syrie citons : Victorine de Saint-Point et Paule Henry Bordeaux, parmi les plus connues.

Et maintenant voici quelques jugements sur le Levant de Pierre Benoit : « *Dans ce pays, les*

choses ne sont simples que pour les gens qui y passent quinze jours. » Et cette pensée de Napoléon qu'il cite : « *Il faut aller en Orient, les grandes choses viennent de là.* » Benoit n'est pas très tendre pour les commerçants beyrouthins : « Ces vieux marchands, dont les descendants continuent l'erreur millénaire, ont toujours eu un tort : le désir forcené de gain brutal, immédiat. » Plus loin : « Le Proche-Orient est, à l'heure actuelle, le pays où le plus impunément se découvre une âme de spéculateur. »

Des Tharaud, qui pourtant ont écrit *Alerte en Syrie*, voici ce jugement : « Laissons donc l'Orient dormir et vivre à sa façon, et, s'il le veut, mourir comme il lui plaît. Cela vaut mieux pour lui et peut-être aussi pour nous. »

D'un Georges Ducrocq, cette appréciation de la musique orientale : « Toute la musique d'Asie est une sainte folie, les phrases musicales se succèdent mesurées à la longueur du souffle et cadencées comme les versets d'un psaume ou les strophes d'un cantique. » De Gustave Cauchérot, auteur de *la France en Syrie et en Cilicie*, ce jugement sur l'idée de patrie Syrienne, bien différent d'autres jugements de voyageurs d'Orient qui souvent ont parlé des mosaïques de religions :

« *Les Musulmans de Syrie sont, dans l'ensemble, des Syriens. De même les Chrétiens, qu'ils soient disciples catholiques de saint Maron, comme les Maronites, ou fidèles à l'ancien rite grec, comme les Grecs-catholiques, ou rattachés au rite romain, comme les Melchicks, ou restés « Orthodoxes » comme les descendants des sectateurs du schisme d'Orient. Ces Chrétiens sont tous des Syriens d'origine phénicienne et sémite. Leurs divergences religieuses ne les empêchent pas d'appartenir à la même race.* »

Il serait long, trop long, de citer d'autres de ces voyageurs d'Orient.

Et quand d'autres voyageurs de France reprendront la route du Levant, vers la lumière et la beauté des sites enchanteurs de Syrie et du Liban, nous sommes sûrs que, sur cette terre, où tant de nos morts ont mêlés leurs ossements et leurs poussières aux patries charnelles syrienne et libanaise, ils retrouveront la même hospitalité et la même amitié que nos grands morts ont rencontré en pays arabe. Trop de liens, une littérature riche de plus de dix mille volumes, des échanges séculaires de pensées et de sentiments constituent les fondements indestructibles de l'amitié franco-syro-libanaise.

RAYMOND LOIR.

Articles et Chroniques

Le Français, ce prétendu Latin ...

Qu'est-ce que l'Europe ?

par **Charles Pichon**

Les personnes qui se soucient de comprendre l'Europe de 1947 — et aussi de la situer par rapport aux Amériques — doivent lire, méditer, commenter, le grand livre que M. Ferdinand Lot, membre de l'Institut de France, vient de publier sur *La Gaule*. Elles y trouveront une explication pénétrante des conflits qui partagent aujourd'hui l'Ancien et le Nouveau Monde et dont la ligne spirituelle s'établit précisément dans le pays qu'a défendu Vercingétorix et qu'a conquis César.

Or, plus que personne au monde, M. Lot est le concitoyen de cette ancienne Gaule et lui a consacré sa vie. Sa vie et son amour. Avec Camille Jullian, M. Lot regrette la déviation historique que la conquête romaine a imprimée aux destinées et peut-être à la civilisation gauloises. Il reproche aussi aux conquérants d'avoir grevé l'âme gauloise, ou d'avoir tendu à la grever d'appétits pesants et sauvages, comme les bouffonneries ignobles du cirque, comme ses jeux cruels, ses lacerations sanguinaires et ses mises à mort. Il incrimine même la phrase latine, qu'il nomme plaisamment une phrase-charade et qu'il rapproche de la construction allemande. Bref, la reddition de Vercingétorix devant Alésia a marqué, selon le savant professeur, la défaite du « celtisme » devant la latinité, — et toute l'histoire des Français s'en est trouvée faussée.

* *

On pense bien que pareil langage chatouille agréablement les oreilles d'un Français. De fait, je crois les vues de M. Lot on ne peut plus précieuses, au moins parce qu'elles mettent en lumière des éléments historiques trop souvent ignorés.

Il est certain, en effet, que le peuple qui a couvert l'Europe, du Tage au Dniepr, n'était pas un peuple quelconque; que sa civilisation, sa législation et sa philosophie religieuse (celle des Druides) n'étaient pas médiocres; que même dans le domaine matériel ou technique, il a beaucoup inventé ou perfectionné: assolement, charrue, tonneaux, forge, émail, étamage, monnaie, commerce, navigation, etc... Les Romains admiraient, par exemple, les lois de Marseille. Dans l'ensemble, sans attribuer tous les dons aux Gaulois de Camille Jullian et à ses prestigieux « Ligures », il est incontestable (on l'oublie trop souvent) que les Gaulois rencontrés par le divin Jules n'étaient pas des barbares, au sens moderne de ce terme,

mais des civilisés, des civilisés d'une autre espèce: ici en retard et là en avance sur le conquérant romain.

C'est un autre fait que la Gaule conquise a pressentiment assimilé les aliments nouveaux que lui apportait le vainqueur, mais sans gloutonnerie et indigestion. Les Gaulois ont trié ce qui leur venait de Rome et, ce qu'ils en ont retenu, ils l'ont parfaitement assimilé, ils l'ont vraiment fait leur. Le Gallo-romain, ce type nouveau, est demeuré essentiellement un Gaulois, — un Gaulois romanisé, il n'est jamais devenu un Romain.

La meilleure preuve en est qu'ils se sont révélés plus d'une fois, après des décades de « romanisation », et, beaucoup plus encore, que leur caractère national n'a subi, du fait de l'occupant, aucune modification substantielle.

* *

Si nous prenons, en effet, les Gaulois tels qu'ils se sont offerts à la description des anciens, nous les trouvons d'esprit vif, habiles à la parole, bons soldats, ardemment patriotes, férus de liberté, individualistes sentimentaux et enthousiastes. Il ne semble pas, malgré tout ce qui s'est croisé depuis, sur ce sol, de Francs, de Burgondes, de Saxons, de Wisigoths, d'Arabes, de Phéniciens, que saisissez? il ne semble pas que ces traits ethniques diffèrent le moins du monde de ceux du Français d'aujourd'hui. Par souci d'humanité, Vercingétorix exempte de la destruction la ville d'Avaricum (aujourd'hui Bourges), comme le maréchal Foch accorde l'armistice sans avoir fait pâtir le terroir allemand. De même, à travers les siècles, tous les peuples ont relevé la fongue des fils des Gaulois: la *furia francese* des guerres d'Italie, l'impétueuse nation française dont parlent les *Mémoires* de Ferrata.

Je ferai un pas de plus. Je pense que c'est au celtisme du Français qu'il faut attribuer la rapide et complète fusion de ses éléments nationaux. Un Flamand, un Breton, un Basque, un Alsacien, un Niçois appartiennent à des races singulièrement différentes: ils sont tous, malgré cela, ardemment et identiquement français. Pourquoi? Parce que l'élément celte, élément altruiste, généreux et généralisateur, est intervenu ici comme un facteur drastique d'assimilation et de fraternité. Un exemple analogue me semble fourni par les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, où les Celtes d'Ir-

lande (si faibles à l'origine) ont agi comme l'élément fédérateur et peut-être même «survolteur» du patriotisme étoilé.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'appuyer ces vues personnelles du témoignage d'un homme d'Etat qui connaissait parfaitement la France. Le futur cardinal Maglione, lorsqu'il vint occuper la nonciature de Paris, parut surpris de ce que je lui déclarai, alors, que les Français avaient bien pu prendre le langage, l'édilité et certaines mœurs des Romains, mais qu'ils étaient demeurés dans leur âme, avant tout, des Celtes. Neuf ans plus

tard, sur le point de rentrer à Rome, le prélat me rappela cette observation pour me dire qu'il y avait souvent réfléchi et qu'elle lui avait expliqué beaucoup de choses.

A vrai dire, il faudrait, pour être complet, relever aussi les apports latins, non négligeables, produits par l'occupation et que M. Lot, avec une loyale maîtrise, est le premier à indiquer, mais j'ai pensé d'abord, en écrivant ces lignes, que le plus important, pour «expliquer» le Français, qui souvent déconcerte, était de projeter la lumière sur son *celtisme* profond.

CHARLES PICHON.

La Vie Littéraire

L'aimable Henri Heine

par Roger Giron

La personnalité de Henri Heine est une des plus attachantes qui soient. Nombreux sont les ouvrages qui lui ont été consacrés. Celui que nous devons à M. Victor Bernard (1) est certainement l'un des plus complets et il se lit avec autant d'agrément qu'un roman.

Tout ce qu'il est permis de savoir sur le poète de l'*Intermezzo*, sur ses origines, sa famille, ses amours, ses amis, ses rapports avec ses contemporains (de Gœthe à Karl Marx), tout ce qu'on sait aussi de son œuvre et de ses idées en matière de religion, de politique ou de littérature, son nouveau biographe le sait: aucun détail ne nous est caché de cette existence passionnée, passionnante et sur sa fin, si dramatique. Reprochera-t-on à M. Bernard de montrer pour son héros trop d'admiration et de sympathie? Mais n'éprouvons-nous pas, nous-mêmes, des sentiments identiques pour ce merveilleux esprit, le moins allemand des auteurs allemands, descendant de Voltaire, dont il a l'ironie vengeresse, la passion de la raison, le sens de la mesure, et de Rousseau avec lequel il a en commun une sensibilité d'écorché; pour cette nature spontanée, désinvolte, sincère jusque dans ses contradictions et ses repentirs; pour le courageux franc-tireur de la liberté et de la tolérance? Comment n'aimerait-on pas cet aimable?

Je sais. Il y a le méchant mot de Liszt qui écrivit la musique ensorceleuse de la *Lorelei* et des lieds. Comme quelqu'un, dans un banquet, soutenait que le nom de Heine resterait gravé dans le Temple de la Gloire, le génial artiste s'écria: «Oui, mais avec de la boue!» Allusion trop

claire à la pension de 4.800 francs que le poète reçut du gouvernement français et dont les ennemis feignirent de croire qu'il l'avait payée de son indépendance. M. Victor Bernard fait facilement justice de ces imputations calomnieuses. En 1836, Henri Heine, réfugié à Paris, était très pauvre, il se débattait dans de terribles embarras financiers, sur le point de faire connaissance avec Sainte-Pélagie, la prison pour dettes. Il songea même un instant à faire sa paix avec les autorités allemandes, et c'est pour lui éviter une telle humiliation que sa puissante amie, la princesse Belgiojoso, demanda à Mignet d'intervenir en sa faveur auprès de Thiers. Guizot, puis Napoléon III devaient continuer cette pension par la suite. Mais rien, absolument rien n'autorise à dire que l'écrivain ait aliéné sa liberté en l'acceptant. Ses sentiments pour la France n'ont jamais varié: après comme avant, ce sont ceux d'un ami.

Heine ne s'est pas fait naturaliser. C'est vrai. Ce qui l'empêcha de devenir Français, c'est l'orgueilleuse conscience qu'il avait d'être un poète allemand. Il s'est expliqué là-dessus avec la plus grande franchise: «Semblable chose ne sied pas à un poète qui a écrit les plus beaux lieds allemands... Je n'apparaîtrais à moi-même comme un de ces monstres à deux têtes que l'on montre dans les baraques des foires. En composant, cela me générerait insupportablement de penser que l'une des deux têtes se mettrait à scander, dans le pathos des coqs d'Inde français, les alexandrins les plus artificiels, tandis que l'autre épancherait ses sentiments dans le mètre inné, naturel et vrai de la langue allemande». Le «pathos des coqs d'Inde français», c'est la langue de Racine... N'oublions pas que, s'il désira dormir en terre française, au cimetière Montmartre, Henri Heine vou-

(1) *Henri Heine*, chez Grasset.

lut qu'on gravât sur sa tombe: «Ici repose un poète allemand».

Un grand amour déçu nous a valu l'*Intermezzo* dont les plaintes déchirantes se prolongent encore mélancoliquement dans nos cœurs, car le poète parle pour tous les hommes. M. Victor Bernard montre fort bien comment l'œuvre de Heine est tout entière imprégnée par l'aventure avec sa cousine Amélie Heine, une petite fille assez



Henri Heine.

sotte à ce qu'il semble et dont nous ne savons à peu près rien. Cette amourette d'adolescence, assez banale en somme, a commandé toute sa vie. Faut-il y voir un phénomène d'auto-suggestion, un bel exemple de cristallisation, comme le veut M. Robert Kemp? «Heine a créé une Amélie, écrit notre confrère. Il a créé les dédains, la froideur d'Amélie. Il en a réellement souffert, de cet amour cérébral, de cette catastrophe imaginée, comme d'une peine authentique. Les plus grandes douleurs sont celles qu'on se forge à soi-même. Pour la poésie, elles ont un caractère de généralité qui leur ouvre tous les cœurs.» Hypothèse très acceptable. Là-dessus, M. Victor Bernard laisse notre curiosité insatisfaite. C'est dommage. Il est vrai qu'Amélie n'a fait de confidences à personne.

Et puis, qu'importe! Laissons-nous bercer par «la vieille histoire qui reste toujours nouvelles.» Admirons sans contrainte le libre génie «passionné et glacial», selon Gérard de Nerval, qui de ses grands chagrins fit de petites chansons, immortelles; des chansons où il a versé son tourment et ses plaintes, qui sont aussi les nôtres et qui le resteront, tant qu'il y aura des hommes, et qu'ils aimeront.

ROGER GIRON.

La Vie Philosophique

L'inconsistance de la logique de J.-P. Sartre par Maurice Blondel

Quand, après tant de bruit fait autour des romans et peut-être, surtout, du théâtre de Jean-Paul Sartre par une réclame à grand fracas, l'on se demande ce qui restera, ce qui reste déjà d'une pensée apparemment subtile et apparemment nouvelle, on s'apercevra que cette nouveauté a rapidement vieilli et qu'une telle psychanalyse existentielle dissout la pensée plus qu'elle ne la promeut et ne l'enrichit.

L'actualité a besoin, pour se maintenir, d'une plus claire et plus réelle nouveauté. Du reste, il s'est élevé des critiques plus subtiles que celles qu'on a cru trouver dans les analyses et les audaces d'œuvres subtilement paralogiques. Il serait intéressant de recueillir ici et là ces appréciations qui conduisent au néant les plus fermes assertions d'un auteur se prévalant d'une logique qui n'aboutit qu'à se suicider elle-même. On en trouve des preuves exemplaires dans les *Réflexions sur «l'Être et le Néant»* de Pierre Ayraud, dans *Témoignages* (Cahiers de la Pierre-qui-Vire, août 1946), étude qui débute ainsi:

«Quand on lit *l'Être et le Néant*, on se demande s'il est bien nécessaire de réfuter Sartre. D'avance, il a organisé son système de telle sorte que si on accepte les propositions initiales du livre, on est conduit de proche en proche à accepter tout le livre, et si on le rejette, l'auteur ne manquera pas d'objecter qu'il n'est pas légitime de critiquer sa philosophie au nom de principes qui ne sont pas les siens. En outre, Sartre est un penseur subtil, trop subtil! Armé de sa psychanalyse existentielle, il aurait tôt fait de dissoudre la pensée de l'opposant, de la réduire à ce jeu de miroirs où le Pour-Soi triomphe pour mieux se perdre. Le dirai-je? Un philosophe, qui voit dans l'esprit de sérieux l'illusion suprême de la conscience, ne mérite pas à priori d'être critiqué. Nous ne chercherons donc pas à savoir si Sartre a raison ou a tort, s'il est un mystificateur de génie ou un pauvre homme pris au piège de sa dialectique. Nous nous efforcerons seulement de montrer que sa philosophie ne met nullement en danger les thèses maîtresses de la nôtre. Bien plus! le réalisme correctement compris permet de mieux saisir le vice secret de cette anthologie phénoménologique qui n'est peut-être ni anthologique ni phénoménologique!»

* * *

Comment expliquer qu'un existentialisme sartrien, s'étalant en toute une littérature morbide,

ait pu naître et se développer au pays de Descartes, — bien que, pour une part, elle nous soit venue « dans les fourgons de l'étranger » ? Est-ce simplement par réaction contre des courants rationalistes et idéalistes qui, trop longtemps, ont dominé la pensée philosophique au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, la stérilisant et la détachant du réel et de la vie ? Ne faut-il pas reconnaître que cette explosion existentialiste à grand fracas a surtout des sources affectives et a jailli du cataclysme effroyable de la guerre mondiale ?

Certes, la philosophie doit poser la question du sens de la vie humaine, et l'effort de la réflexion ne saurait impunément se détacher du destin même de l'homme. Car la philosophie n'est pas seulement un arrangement d'idées ; elle est une prise de position en face de l'Absolu et chacun d'entre nous, à tout instant, joue d'une façon irréversible des valeurs infinies. Mais il ne faut pas que l'abus des abstractions desséchantes nous rejette à la subjectivité pâteuse du dur existant, de même que le systématisme outrancier de Hegel a fini par acculer Kierkegaard à la crispation d'un fidéisme de désespoir. On ne fait de la philosophie, c'est-à-dire de l'intelligibilité, ni avec du particulier effondré et « englué » en lui-même, ni avec des généralités exsangues. La recherche philosophique peut, en effet, commencer par une interrogation existentialiste. Quand je m'efforce de décrire, sous la poussée de son ressort interne, les progrès enchaînés de l'action, ce n'est jamais comme si l'analyse se suffisait à elle-même et que

la description pût être gratuite. Il y a des structures d'ensemble, des normes supra-individuelles, des « tout » organiques et des synthèses intelligibles, bref des vérités régulatrices et judicatrices sans lesquelles on n'aurait conscience ni que l'être s'empâte comme une masse homogène, ni que la conscience se décomprime comme une plénitude qui se fêle ou se fissure, ni surtout qu'ils s'affrontent soit pour perpétuer douloureusement leur rupture, soit pour se projeter au-devant d'eux-mêmes en découvrant dans l'imprévu de ce bond l'essence même de la liberté affranchie de toute valeur. Si la phénoménologie continue à dérouler des dialectiques contradictoires, c'est parce que les phénoménologues contemporains renouvellent le divorce entre le singulier et l'universel. Ils consacrent au départ tel angle de perspective qu'ils ont arbitrairement choisi et ils veulent coûte que coûte y ramener tous les aspects et toutes les valeurs de l'existence. C'est la pire des abstractions : vouloir réduire à l'identique — arbitrairement conçu — la variété des sentiments et des besoins humains, qui ne peuvent s'intégrer que dans une hiérarchie de principes et de valeurs. Si le sartrisme n'est vrai que pour M. Sartre, il n'est plus vrai même pour lui, car la vérité et l'universel se confondent.

Et l'optique initiale une fois faussée, la vue continue d'être trouble. Que sont ces notions de *facilité*, d'*ustensilité*, de *choix existentiel* et même d'*équivoque transcendance* ? Le seul énoncé d'un fait *pur* est inintelligible ; car le fait le plus

COLLÈGE DE LA SAINTE FAMILLE

A FAGGALAH

ET

PETITS COLLEGES DU CAIRE ET D'HÉLIOPOLIS

dirigés par les PÈRES JÉSUITES



Enseignement Secondaire

Français et Egyptien

élémentaire est toujours à quelque degré un élaboré, en sorte que la pénétration de l'objet par le sujet a commencé bien avant qu'on ait pu déclarer qu'elle est impossible. Et de même, que veut-on faire entendre de clair en nous parlant, après le pragmatisme, de l'artificialité du monde? Cette notion se retourne contre ceux qui la forgent pour leur prouver que si le monde est relatif à leur habileté constructive, loin d'être asservis par la «mondanité», ils la dominent par l'absolu de l'esprit. Quant à la notion de *choix pur*, identifié à l'aveugle poussée existentielle, elle ne put signifier qu'une obscure tendance, à racine biologique et à frondaison utilitariste ou hédoniste: si aucune science cohérente ne peut être constituée à propos de l'existence, ni aucune intériorité — exigeante et sanctionnante — reconnue à la liberté, non seulement il n'y a plus ni métaphysique ni morale, mais il n'y a même plus de raison possible, et, cette fois, «l'engluement» risque fort d'être celui du crustacé! Que dire enfin de cette transcendance caricaturale qui nous est offerte pour désigner tour à tour l'extrapolation de l'existant par rapport à lui-même, son primat sur le néant, sa domination très précaire sur le monde et son anomique «projet» au sein d'une illusoire liberté? Il n'est question nulle part de la transcendance authentique de l'Absolu immanent

et requérant, et, au fond, n'est-il pas logique que ce système qui a fait effondrer l'esprit au niveau de l'irrationnel ait fait déchoir aussi la transcendance au niveau de l'irréel?

★
★

De l'existentialisme, au meilleur sens du mot, il faut retenir la nécessité d'une philosophie militante et pratiquante, puisque dans la question: «Qu'est-ce que l'être?» je me trouve compris et compromis au point de ne pouvoir plus y répondre objectivement sans prendre part pour ou contre ma propre existence. Tout notre effort philosophique n'a-t-il pas été de montrer que l'action et l'idée de l'action n'étaient pas une même chose et qu'il fallait donner un état civil dans la philosophie à ce qui semblait jusqu'ici impossible à identifier dans l'extrême diversité de l'insaisissable contingence des existences concrètes? Mais de cet existentialisme négatif, que retenir? Ses incursions psychanalytiques ont révélé dans l'homme des dessous encore inexplorés d'égoïsme et de perversité plutôt que des trésors de générosité. Croit-on avoir enrichi la science de l'homme par l'apport de ce «totalisme» cynique? Non, car la vérité reste toujours de l'esprit; elle se dilue, au contraire, dans la complaisance des-

MISSION LAIQUE FRANÇAISE



La rentrée des classes pour le Lycée Français du Caire (2, Rue Youssef el Guindi) et pour le Collège Français (45, Rue el Daher) sera ultérieurement annoncée.

**Service automobile
pour les élèves de Méadi.**



Les inscriptions sont reçues tous les jours non-fériés de 9 heures à midi

criptive et dans l'imagination malsaine qu'enfièvre le trouble animal. Et, d'ailleurs, cet existentialisme noir je l'ai connu trop tôt pour que je n'aie pas le droit de donner sur lui mon opinion: dès 1880, en effet, le dilettantisme à la mode prônait l'essayisme pervers, et le pessimisme, largement répandu alors, faisait l'apologie du néant. Rien n'est changé! Ce n'est pas le problème de l'existence qu'on veut résoudre: c'est le droit de poser le véritable problème qu'on veut tenir en échec. Voilà pourquoi on coupe à priori toute relation entre l'objet et le sujet, entre le sujet et soi-même, entre le sujet et les autres sujets. Mais à qui fera-t-on croire que l'homme vit pour cette écœurante «nausée» et qu'il meurt, si l'on ose dire, pour vérifier l'absurde? Pourquoi faut-il que l'irrationnel soit la nourriture préférée de la raison plutôt que ce qui la dépasse et l'accomplit? Sans doute parce qu'elle jongle avec le déraisonnable, tandis qu'elle doit faire preuve de soumission à des normes qui la dépassent. Il est temps que l'esprit et l'intelligence française reprennent leurs droits à l'universalité et à l'intériorité au lieu de se laisser leurcer par une imagination par trop viscérale.

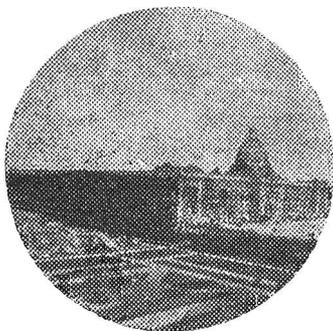
MAURICE BLONDEL.

MAX JACOB

(lire l'article à la page suivante)



MAX JACOB



COLLÈGES DES FRÈRES

(Alexandrie — Le Caire — Port-Saïd)

AU COLLÈGE SAINT MARC

(Dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes).
Chatby — Tél. 29709 — Alexandrie

Enseignements Primaire et Secondaire — Français et Egyptien

Ecole Supérieure de Commerce — Cours de «Matriculation»

Classe de Mathématiques spéciales

Cours Préparatoires aux Ecoles Supérieures et aux Facultés Egyptiennes

Le Collège reçoit des internes pour tous les Cours.

Inscriptions tous les jours de 9 à 12h. et le lundi, mercredi et vendredi de 15 à 18h.

Visages d'Écrivains : Max Jacob

Je ne l'ai rencontré que deux fois, à la « Closerie des Lilas », en 1907. Et je revois encore ses yeux immenses et ses foulards, aux couleurs vives, qu'il arborait si volontiers. Et je me rappelle aussi que l'un de ses admirateurs — nous parlions, ce jour-là, poésie — avait lancé soudain, imprudemment sans doute : « En somme, Hugo n'est qu'un poète secondaire, si je le compare à notre Max. » A quoi celui-ci répondit par un regard en biais que je n'oublierai jamais.

D'autre part, je m'en souviens, au No. 13 de la rue Ravignan, à Montmartre, dans une cabane de bois, le « Bateau-Lavoir », où Picasso avait installé son premier atelier, l'auteur de *Coup de dés*, « ce bon Max », comme on l'appelait, entassait dessins, peintures et poèmes, dans une vieille malle hors d'usage, aussi indifférent à l'avenir de ses vers qu'au sort de ses aquarelles ou de ses gouaches.

Et depuis cet heureux temps de la bohème, je n'ai plus rien su de lui, sinon qu'il s'était converti au Catholicisme, en 1909, sous le coup d'une vision du Christ « glorifié », dans cette même chambre de la rue Ravignan où j'e l'avais connu si « gosse », c'est-à-dire si spontanément farceur, imitant à la perfection le langage d'autrui, jusqu'à la bouffonnerie parfois, mêlant à doses égales pitre-ries et railleries, où se dissimulait mal une certaine amertume — ricanement moqueur dont il aimait à accompagner ses spirituelles répliques. « Homme laborieux, pas aussi saint qu'on le dit, pas aussi dépravé qu'on le croit », écrivait-il alors, en faisant son portrait, comme s'il retournait contre lui-même son ironie — ce qu'a très bien vu M. André Billy, en avançant plus tard que Max Jacob, par son baptême, « jouait peut-être sa propre parodie, mais ce jeu n'excluait pas l'authenticité d'un drame intérieur qu'il n'était pas difficile de percevoir. »

* * *

Souvenirs de Roland Dorgelès, Francis Carco, André Salmon, qui ont « situé », ici et là, dans leurs œuvres, le « premier » Max Jacob, celui de Montmartre et de Montparnasse, si étroitement mêlé à la vie littéraire de l'« entre-deux guerres » — figure pittoresque de ce poète facétieux, dont ils ont su déceler, sous son masque burlesque, ce don de sympathie — très réel chez lui — pour tous les inadaptés, les épaves de la vie.

Témoignages de M. Hubert Fabureau, Pierre Lagarde, et d'autres : biographies, essais, mises au point, y compris le livre récent de M. Marcel Béalu, *Dernier visage de Max Jacob*, dont l'auteur, entre 1937 et 1944, se rendait souvent de Montargis au monastère de Saint Benoît-sur-Loire, où s'était retiré Max Jacob, à l'ombre de la vieille église bénédictine. Avec quelle finesse de touche il nous le montre, parcourant, sac au dos, avec lui, le Gâtinais, le Val de Loire, la Sologne, chantant les vieilles chansons et vieux refrains de sa jeunesse, sans toutefois que la Loire « bénigne », avouait-il, lui fasse totalement oublier « Paris et ses attrait ». Et pour se sentir moins isolé, au retour de ces randonnées, avec quelle joie il reprenait sa correspondance, échangeant « toutes sortes de lettres » avec « toutes sortes de gens ». « Voilà ma vie », disait-il, en décachetant son courrier, « ce sont mes amis » (1).

Et c'était aussi son œuvre où se révèle un goût si marqué pour le « bizarre » et l'« inexprimé » qu'elle laisse pressentir parfois certaines trouvailles, certaines outrances même, du surréalisme. Essais d'un « touche-à-tout » prodigieusement doué : contes, récits, poèmes, émaillés de fines observations sur la nature humaine, et que ne déparent pas, comme on l'a prétendu, à propos de « Roi de Béotie », certaines « cocasseries », sans trivialité, et du meilleur esprit.

Pourquoi faut-il que cette œuvre, en grande partie inédite, soit restée inachevée, comme celle d'Apollinaire, autre « sourcier » de notre poésie ?

Max Jacob qui, sous l'occupation allemande, avait dû porter le brassard jaune des Israélites — nous le savons par son ami Jean Rousselot — fut arrêté le 24 février 1944 et, malgré les protestations du maire de Saint-Benoît, conduit au camp de déportation de Drancy où il mourut, une semaine après son arrivée, atteint d'une broncho-pneumonie.

Sa tombe se trouve au cimetière d'Ivry-sur-Seine.

In memoriam.

J. Dupertuis.

(1) La revue « Valeurs », éditée à Alexandrie, a publié quelques-unes de ces lettres, adressées à M. E. Jabès.

A propos de la radioactivité

La part du hasard dans la découverte

par le prince **Louis de Broglie**

de l'Académie Française

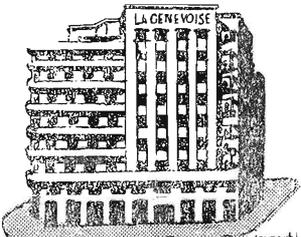
Au mois d'octobre dernier, un grand anniversaire a été célébré à Paris, car un demi-siècle s'était écoulé depuis la découverte de la radioactivité, par Henri Becquerel, en 1896. L'historique de ce grand événement, qui a été plus d'une fois fait en détail, montre le rôle que le hasard joue souvent dans le travail des savants. C'est, en effet, en cherchant un phénomène qui n'existe pas que Henri Becquerel est parvenu à la grande découverte qui a illustré son nom.

Henri Becquerel était, comme l'avaient été avant lui son père et son grand-père, un spécialiste des phénomènes de fluorescence et de phosphorescence. Il s'intéressait particulièrement aux propriétés que possèdent dans ce domaine certains composés de l'uranium. Or, à la fin de l'année 1895, la découverte des rayons X par Roentgen avait vivement excité la curiosité du monde savant. Dans les premières expériences de Roentgen, les rayons X obtenus étaient émis par la paroi même d'une ampoule en verre que venaient frapper des rayons cathodiques, paroi que ces choc rendaient phosphorescente. A la suite d'une conversation qu'il eut alors sur ce sujet avec Henri Poincaré, Henri Becquerel pensa que peut-être la phosphorescence était liée intimement à l'émission des rayons X et qu'il y avait lieu de rechercher si les corps phosphorescents ordinaires, rendus phosphorescents par une exposition à la lumière, n'émettaient par des rayons X. Ainsi guidé par une idée qui devait finalement se révéler fautive, l'habile physicien se mit à rechercher une hypothétique émission de rayons X par des sels d'uranium devenus phosphorescents à la suite d'une exposition à la lumière du soleil. Il exposait donc au soleil des lames recouvertes d'une couche de sels d'uranium, puis, enveloppant ces lames dans du papier noir, il les enfermait dans une boîte au contact d'une plaque photographique, espérant qu'une radiation pénétrante s'échappant du corps phosphorescent et traversant le papier noir viendrait signaler sa présence en impressionnant la plaque. Il eut, en effet, bientôt, la joie de constater que le phénomène prévu existait réellement et que les sels d'uranium après leur insolation émettaient une radiation susceptible de traverser l'enveloppe de papier noir. Cette découverte, communiquée à l'Académie des Sciences, le 24 février 1896, semblait bien apporter une confirmation complète de l'idée, cependant inexacte, qui avait guidé Becquerel dans ses recherches. Elle démontrait l'existence d'un ra-

yonnement inconnu émis par l'uranium, mais dans la pensée de Becquerel elle montrait aussi que l'émission de ce rayonnement résultait de l'action de la lumière sur les sels d'uranium et était par suite liée à la phosphorescence de ces sels.

Mais voici où le hasard intervint très heureusement pour montrer à l'illustre savant qu'il se trompait dans l'interprétation du phénomène observé et pour lui en révéler la véritable nature. Becquerel avait préparé, pour pouvoir répéter ses expériences, quelques boîtes contenant, au voisinage d'une plaque photographique, des lames recouvertes de sels uraniques et enveloppées de

Sécurité d'abord !



immeuble de
la Compagnie,
21, rue Fouad
Le Caire

ASSUREZ-VOUS

LA GENEVOISE

CAPITAL & RÉSERVES
240 millions de Francs suisses

Dir. pour l'Orient : Dr. Georges Vaucher
21, Avenue Fouad 1er, Le Caire

Représentants à Alexandrie :
MM. M. Mitarachi & Co.,
15, Rue Toussoun Pacha
• Reinhart & Co., 7, Rue Adib
• H. Kupper & Co. 26, Eglise Copte

"LA GENEVOISE" investit en Egypte les réserves des assurances contractées dans ce pays. Sa fortune libre en Suisse constitue une garantie supplémentaire.

"LA GENEVOISE" accorde des prêts sur hypothèques d'immeubles locatifs et urbains à des conditions avantageuses.

papier noir. Mais, comme en ces jours d'hiver, le soleil refusait de se montrer, il avait, en attendant son retour, enfermé ces boîtes dans un tiroir. Or, le dimanche 1er mars 1896, le soleil ayant reparu, Becquerel se disposa à recommencer ses essais, mais auparavant il eut, admirable scrupule de savant consciencieux, l'idée de vérifier si rien ne s'était passé pendant le séjour des plaques dans le tiroir et si celles-ci n'avaient été aucunement impressionnées par suite du voisinage des sels d'uranium.

Et voilà qu'à son grand étonnement, il s'aperçoit que les plaques ont été impressionnées comme dans les expériences antérieures, bien que cette fois les sels uraniques n'aient point été soumis à l'action préalable du soleil et n'aient par suite point été en état de phosphorescence. Une seule explication restait possible: l'uranium émettait continuellement, et sans qu'aucune exposition à la lumière fût pour cela nécessaire, des radiations pénétrantes d'une nature jusque là inconnue et qui devaient bientôt se révéler comme toutes différentes de celles des rayons X. Ce fait fut dûment constaté dans la communication que Henri Becquerel fit le lendemain, 2 mars, à l'Académie des Sciences: il établissait pour la première fois l'existence de la radioactivité et le grand physicien, dont les recherches avaient tout d'abord été orientées par une idée inexacte, parvenait ainsi à une magnifique découverte.

Nous n'insisterons pas ici sur les conséquences proches ou lointaines de la découverte de la radioactivité, bientôt étendue par celle du radium par Pierre et Marie Curie. Tout le monde sait aujourd'hui que ces conséquences sont et seront immenses. Mais je voulais tirer des circonstances de la découverte de Becquerel quelques remarques sur le rôle du hasard dans le progrès scientifique.

Il est certain que le hasard joue souvent un rôle important dans les découvertes. Nous venons d'en rappeler un exemple mémorable: si Henri Becquerel n'avait pas eu l'idée, en apparence fortuite, de développer les plaques qui, restées dans l'obscurité d'un tiroir, n'auraient pas dû, suivant ses prévisions, se trouver impressionnées, la grande découverte de la radioactivité s'en serait sans doute trouvée au moins retardée. Néanmoins, il ne faut pas exagérer cette part du hasard dans la découverte: ces accidents heureux n'arrivent qu'à ceux qui le méritent, à ceux qui, par un effort prolongé, sont déjà parvenus au bord de la découverte, à ceux qui, ayant consacré leur vie à l'étude d'une science et connaissant à fond les données du problème qu'ils étudient, sont tout préparés à saisir la solution cherchée quand, par quelque hasard, elle s'offre soudainement à eux. Quelque cause fortuite fait tomber le fruit qui pendait à l'arbre, mais c'est parce que ce

*Avant d'acheter ou de vendre un immeuble
ou un terrain, adressez-vous*

**à l'ANGLO-BELGIAN Co.
OF EGYPT Ltd.**

**26 A, Rue Chérif Pacha
LE CAIRE**

**qui vous trouvera ce que vous cherchez,
ou vous obtiendra le maximum**

fruit avait lentement mûri et était déjà sur le point de se détacher. Si Henri Becquerel, le 1er mars 1896, parvint par suite d'une véritable chance à déceler l'activité radiante de l'uranium, c'est parce qu'une vie de travail, prolongeant d'ailleurs celles de son père et de son grand-père, lui avait permis d'entreprendre les recherches qu'il poursuivait alors, c'est que son esprit pénétrant et sa vigilance d'expérimentateur consciencieux l'avaient amené à effectuer au moment décisif ce développement de plaque qui, en écartant les fausses idées préconçues, avait levé les voiles dont s'enveloppait la vérité cachée.

Ainsi, c'est parfois le hasard qui semble semer la graine dont sortira le progrès décisif, mais cette graine ne peut germer que si elle tombe sur un terrain que le travail et le talent ont rendu apte à la faire mûrir.

LOUIS DE BROGLIE.

Alcool de Menthe
de RICQLES
La menthe forte
qui reconforte

Ce que la guerre a coûté aux archives françaises

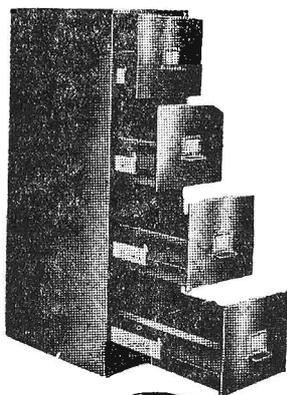
par **Robert Laulan**

Les bibliothèques françaises ont subi, pendant la dernière guerre, des dommages considérables. Près d'une vingtaine ont été anéanties, parmi lesquelles celles de Dunkerque, de Douai, de Cambrai, de Tours, de Caen, de Falaise, de Cherbourg, de Brest, de Vitry-le-François, de Saint-Dié, de Metz et de Strasbourg.

Deux millions de volumes ont disparu. L'incendie a causé des pertes irréparables aux manuscrits, aux incunables, aux reliures rares, aux collections. Le patrimoine intellectuel et artistique français s'en est trouvé diminué gravement.

Mais, parmi ces livres perdus, tous n'étaient pas précieux, et certains peuvent être remplacés. C'est dans une certaine mesure, une question d'argent. Il en va tout autrement pour les dommages subis par les archives françaises. Là, il s'agit d'un désastre irrémédiable, portant sur des pièces originales, uniques, dont la plupart sont à la source de toute recherche documentaire, de tout travail historique. Beaucoup constituaient, par leur rareté, par leur beauté même, d'ineffables richesses.

Les pertes subies par ces archives départementales, communales, notariales, hospitalières ou autres, quelle a pu en être l'importance? Pour le savoir avec exactitude, il faut le demander à M.



*Derniers modèles
de*
MEUBLES EN ACIER
pour Bureaux
Armoires - Classeurs
Chaises - etc...etc...

★
*Réalisation de meubles
sur commande*

Metallerg

EXPOSITION - 11, Rue Emad et Dine
USINE : 16, Rue Chaker et Guindi
GHAMRA (MAHMACHA)

R.C. 54140

Charles Samaran, directeur des Archives de France et Membre de l'Institut, dont le rapport, destiné au Ministère de l'Éducation nationale, n'a été reproduit que dans un document anglais, le *Bulletin of the Institute of historical research*.

Avant que ce savant ne prenne la direction des Archives de France en 1941, les dégâts se révélaient déjà très graves. Ils étaient la conséquence des bombardements allemands au cours de la campagne de mai-juin 1940, et des incendies consécutifs à ceux-ci. Ce fut le cas pour des villes frontalières comme Mézières, dont une grande partie des archives disparut avec celle de Givet et de seize autres communes; pour les villes normandes d'Évreux, de Gisors, des Andelys; pour les cités du bassin de la Loire: Chateaudun, Orléans, Sully-sur-Loire, Gien, Blois (ou étaient entreposées les archives de Vendôme); pour Cherbourg où l'humidité des abris a achevé ce qui avait été épargné par le feu; pour Verdun et Montmédy, dont les archives avaient cependant été garées dans la citadelle; pour les cités du nord; Bergues, Cassel, Dunkerque et Valenciennes; pour Beauvais, Neuchâtel-en-Bray, Caudebec-en-Bray, Caudebec-en-Caux, Le Havre et Rouen; pour les ar-

chives hospitalières de Pontoise, près Paris, et pour Abbeville.

Mais il faut ajouter à ce premier bilan de pertes, en somme accidentelles, à la charge des Allemands, les destructions préméditées, comme l'incendie volontaire par ceux-ci d'une partie des archives départementales de la Moselle, entreposées à Metz, dans les casemates du fort de Saint-Quentin et celui de la totalité des archives de Saint-Dié, pendant la retraite de 1944.

Ce sont les résultats de faits de guerre. D'autres disparitions sont imputables à la négligence, conséquence du désarroi de l'exode. Des wagons ont disparu pendant les évacuations de 1940: ce qui est le cas pour Fère-en-Tardenois, Verdun, Bondy, Joinville-le-Pont; des archives ont été pillées dans des heures d'affolement, d'autres dérobées, car le dédain des vieux papiers n'est pas si commun qu'on pourrait le croire.

Pour être complet il faut mentionner ce qui a été détruit du fait des bombardements alliés et du débarquement de 1944. Les pertes intéressent Saint-Nazaire, Lorient, et ce malheureux département de la Manche, où, à Saint-Lô, les archives départementales ont été anéanties sous les décombres des bâtiments incendiés. Ainsi ont disparu des documents très anciens, de haute valeur, remontant au XI^{ème} siècle, provenant d'abbayes célèbres, comme celle du Mont-Saint-Michel de Montebourg, de Lessay, de Saint-Sauveur-le-Vicomte, de Torigny, de Troarn.

A propos de ces dernières pertes, on peut se demander comment des pièces aussi précieuses avaient pu demeurer si près du fameux «mur de l'Atlantique» construit par les Allemands. En réalité, elles n'y étaient pas demeurées: elles y étaient revenues sur l'ordre de ceux-ci, pour des raisons qu'on a mal démêlées, mais où l'on croit distinguer une intention d'effectuer plus commodément certains prélèvements.

A Paris, aux Archives nationales, les Allemands avaient démasqué ces intentions par certains sondages, concernant des documents relatifs à l'Allemagne, soit en provenance de ce pays, soit intéressant son histoire.

Ils se bornaient, d'ailleurs, à examiner les registres d'inventaires, et, grâce à la ferme attitude de M. Charles Samaran, ne pénétrèrent jamais dans les magasins. Heureusement! Car ils auraient découvert, derrière les rangées de cartons et de registres, tout ce que l'on entendait leur dissimuler, sur des kilomètres de rayons. Mais aucun soupçon ne leur vint, aucune perquisition ne fut faite, aucune dénonciation ne se produisit.

Autrement, nul doute que la découverte des trésors cachés n'eût coûté la liberté et probablement la vie, au haut fonctionnaire responsable d'avoir voulu conserver à son pays le plus possible des richesses culturelles convoitées dont il avait la charge.

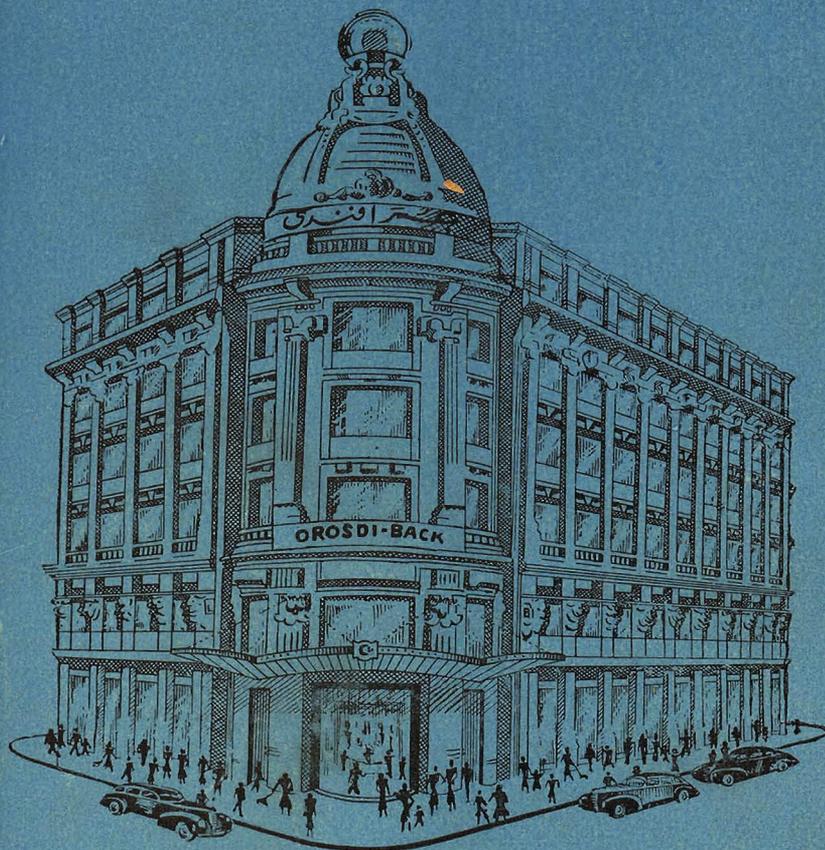
ROBERT LAULAN.





Les Grands Magasins **CHEMLA** S.A.E.

OROSDI-BACK



Dont
la
devise
est:

BON ET
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID
